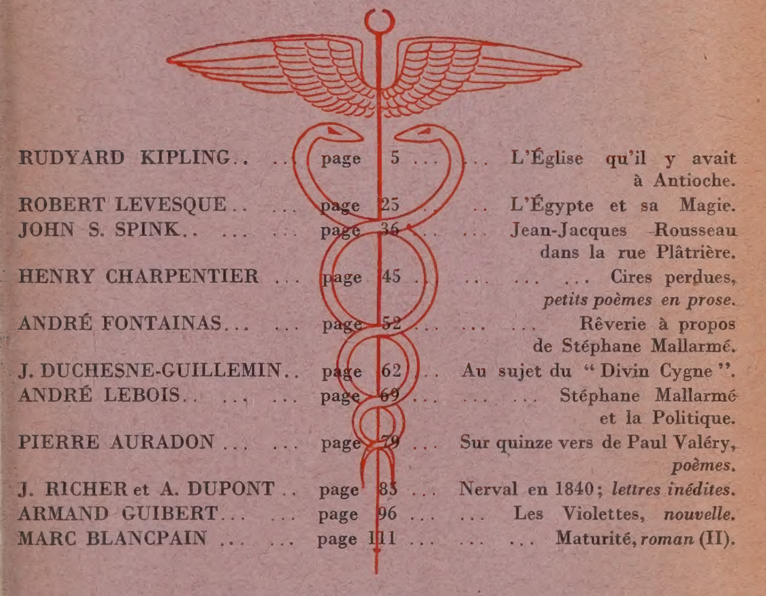
NUMÉRO 1021 — 1er SEPTEMBRE 1948

# MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE





## *MERCVRIALE*



## *GAZETTE*

# LE

# MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

## PRIX ACTUELS :

| | France et Union Française | Étranger plein tarif postal | Étranger demi-tarif postal |
|---|---|---|---|
| Un an | **1.000** fr. | **1.350** fr. | **1.200** fr. |
| 6 mois | **550** fr. | **700** fr. | **650** fr. |

LE NUMÉRO : **100** francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

### *Comptes rendus*

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

### *Exemplaires rognés*

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

### *Changements d'adresse*

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

### *Correspondants du « Mercure » à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

**En Belgique,** à M. Henri PIRON, 40, rue Aviateur - Thieffry, Bruxelles, C.C.P. 107.363 (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 fr. belges, le numéro : 25 francs belges).

**Au Brésil,** à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 38, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

**Au Canada,** aux Éditions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal et aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

**En Grèce,** à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

# L'ÉGLISE QU'IL Y AVAIT A ANTIOCHE

par RUDYARD KIPLING
*Traduction de Jacques Vallette*

« Mais, lorsque Pierre vint à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible. » — *Epître de saint Paul aux Galates, II,* 11.

Sa mère, veuve romaine dévote et bien née, décida qu'il ne se faisait pas de bien dans une légion d'Orient, si proche de l'incrédule Constantinople. Elle le fit détacher dans des fonctions civiles à Antioche où son oncle, Lucius Sergius, était chef de la police urbaine. Valens obéit, en bon fils et en jeune homme qui brûle de connaître la vie. Il ne tarda pas à débarquer à la porte de son oncle.

« Ma chère belle-sœur, dit cet ancien, ne se souvient de moi que lorsqu'elle a besoin de quelque chose. Qu'as-tu donc fait?

— Rien, mon oncle.

— C'est-à-dire tout?

— Mère le croit. Mais ce n'est pas vrai.

— Nous verrons. Tu logeras en face, sur la cour intérieure. Ton... hm... bagage y est déjà... Oh, je ne me mêlerai pas de tes affaires personnelles! Je ne suis pas un oncle de l'espèce grondeuse. Va prendre ton bain. Nous causerons à souper. »

Mais dès avant ce moment le « Père Serge », comme on appelait le préfet de Police, avait appris par les Finances que son neveu avait convoyé par terre, depuis Constantinople, un chargement de prix et l'avait ponctuellement livré après une échauffourée avec des bandits, dans un col situé au débouché de Tarse.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé? lui demanda son oncle pendant le repas.

— Je devais commencer par rendre compte aux Finances, lui fut-il répondu.

Serge le regarda.

— Grands dieux! Comme tu ressembles à ton père, dit-il. La Cilicie est scandaleusement mal surveillée.

— C'est ce que j'ai remarqué. Ils nous ont tendu leur embuscade à moins de cinq milles de la ville de Tarse. Sommes-nous coutumiers de cela par ici?

— Tu n'es pas long à te sentir comme chez toi. Non. Nous ne le sommes pas. Mais la Syrie est une province à part; elle dépend de l'Empereur, non du Sénat. D'un côté, nous avons tout l'Orient imprévisible; de l'autre, l'écume de la Méditerranée; et, au sud, cette vieille sorcière de Judée. On peut s'attendre à tout en Syrie. Cette perspective te plaît?

— Avec vous... Oui.

— C'est dans le sang. Pour les hommes comme pour les chevaux. Alors, qu'as-tu fait pour tant inquiéter ta mère?

— Elle n'est pas tout à fait de son époque, seigneur. Bien entendu, elle est de l'ancienne école : les rites du foyer, et rien de plus que la Trinité latine. Je ne crois pas qu'elle reconnaisse d'autres dieux que Jupiter, Junon et Minerve.

— Moi non plus... officiellement.

— Ni moi, seigneur, comme officier. Mais on a besoin d'autre chose, et... et... ce que j'ai appris à Byzance s'accorde avec ce que j'ai vu à la Quinzième.

— Inutile d'aller plus loin. Toutes les légions d'Orient se ressemblent. Tu veux dire que tu es des fidèles de Mithra... hé?

Le jeune homme inclina légèrement la tête.

— Pas de mal à cela, mon garçon. C'est une religion de soldat, bien qu'elle vienne de l'extérieur.

— C'est ce que j'ai pensé. Mais Mère en a entendu parler. Cela n'as pas été de son goût, et... c'est pourquoi je suis ici, je suppose.

— C'est passer du trident au filet! Voilà bien les femmes! Toute la Syrie est farcie de mithracisme. Moi, ce que je reproche aux religions de fantaisie, c'est qu'on s'y assemble surtout à la nuit tombée, et cela donne plus de travail à la police. Nous avons ici une compagnie de ces Hébreux au col roide qui se nomment chrétiens.

— J'en ai entendu parler, dit Valens. Ils n'ont pas une cérémonie ou un symbole qu'ils n'aient volé au rituel de Mithra.

— Tu ne m'apprends rien! Les religions font partie de mon travail; et elles feront partie du tien. Les Juifs de notre synagogue se battent comme des Scythes à propos de cette foi nouvelle.

— Est-ce bien important?

— Tant qu'ils se battent entre eux, nous n'avons qu'à marquer les coups. Diviser pour régner : c'est surtout vrai dans le cas des Hébreux. Même ces chrétiens sont divisés à présent. Tu comprends, une partie de leur culte consiste à manger ensemble.

— Encore un vol! Le Souper est un de nos symboles essentiels, interrompit Valens.

— Quant à nous, mon ami, c'est le symbole essentiel des ennuis de ton oncle. N'importe qui peut devenir chrétien. Un Juif tout comme un autre; mais il continue à se conformer à sa loi de Moïse — il m'a aussi fallu assimiler ce maudit code — et elle règle toutes ses actions. Alors il s'installe à l'une de ces agapes de chrétiens près d'un Grec ou d'un Occidental, qui ne tue pas les moutons ou les porcs (non! non! les Juifs ne touchent pas au porc) comme le prescrit la loi juive. Alors c'est la dispersion... mais pas pour rire... ah, mais non! c'est l'émeute.

— C'est enfantin, dit Valens.

— Si seulement! Mais on appelle mes licteurs pour maintenir l'ordre; et je dois enregistrer les dépositions des Juifs de la synagogue, qui accusent les chrétiens de déloyauté à César. Si je voulais seulement me conformer à la moitié de ce que jurent leurs rabbis, j'arrêterais toutes les semaines pour conspiration des petits boutiquiers juifs qui sont d'excellents citoyens. Ne te guide jamais, jamais sur un témoignage, quand tu as affaire aux Hébreux! Oh, tu en entendras tout ton saoul! Tu es de service au marché demain, dans le quartier du Petit Cirque, en plein parmi eux. Et maintenant, bonne nuit! De mémoire d'homme, je n'ai jamais quitté cette frontière... C'est pourquoi l'on m'appelle le Père de la Syrie... Et... Ha! Cela fait du bien de revoir quelqu'un de notre vieille race! »

Le lendemain matin, et ensuite pendant bien des semaines,

Valens se trouva de service d'inspection au marché avec un gros édile, qui entrait dans de violentes colères parce que les étaux n'étaient pas lavés à grande eau à l'heure qu'il fallait. Deux des hommes de son oncle lui furent adjoints; naturellement, ils lui firent connaître les quartiers des voleurs et des prostituées, les principaux gladiateurs, et autres curiosités.

Un jour, derrière le Petit Cirque, près de la rue de Singon, il donna dans une foule où une bande d'écumeurs de champs de courses tentait d'encaisser — ou de ne pas payer — des sommes pariées sur de récentes courses de chars. L'édile tourna les talons en disant que ce n'était pas son affaire. Les licteurs se reformèrent derrière Valens, mais sans intervenir dans l'affaire. Alors, tiré, poussé de-ci de-là, un petit homme dur à gros sourcils vint lui buter dans la poitrine; tout le monde hurlait qu'il était le meneur d'une conspiration. « Oui, dit Valens, c'était un truc bien connu à Byzance; mais je crois que c'est toi qui vas venir avec moi, mon ami. » Lâchant le petit homme, il cueillit le plus bruyant de ses accusateurs pour l'amener devant son oncle.

— Tu as eu tout à fait raison, lui dit Serge le lendemain. Ce seigneur-là a été poussé... par quelqu'un d'autre. Je lui en ai fait donner une douzaine, à la romaine. Te rappelles-tu le nom de l'homme qu'on essayait de te jeter entre les mains?

— Oui. Gaius Julius Paulus. Pourquoi?

— Je m'en doutais. C'est une vieille connaissance à moi, un Cilicien de Tarse. Bien né; citoyen romain par sa famille, bonne éducation; mais les siens l'ont renié. Alors il travaille pour vivre.

— Il parlait en homme de bonne famille. Et il est dans une forme splendide. Je l'ai tâté. Tout en muscles.

— Rien d'étonnant. Il marche plus longtemps qu'un chameau. En réalité, c'est le Préfet de cette nouvelle secte. Il parcourt toutes nos provinces d'Orient, y fonde des compagnies nouvelles et les maintient à la hauteur. C'est pourquoi les Juifs de la synagogue le pourchassent. S'ils pouvaient le faire arrêter pour motif politique, il n'existerait plus.

— Est-il donc séditieux?

— Pas le moins du monde. Même s'il l'était, je ne le jetterais pas en pâture aux Juifs simplement pour leur plaisir.

Un de nos gouverneurs a joué ce petit jeu-là plus bas sur la côte, il y a quelques années, afin de maintenir la tranquillité; il ne l'a pas eue. Aimes-tu ton travail du marché, mon garçon?

— C'est intéressant. Sais-tu, mon oncle, je crois que les Juifs de la Synagogue s'y prennent mieux que nous pour abattre les bêtes.

— Exact. C'est ce qui les rend si coriaces. Une douzaine de coups de fouet ne sont qu'un jeu pour Apelle, bien qu'il pousse des hurlements à démolir la cour quand il les reçoit. La salle de réunion des chrétiens est dans ton quartier. Que penses-tu d'eux?

— Assez tranquilles. Ils se font un peu de souci à propos de ce qu'ils doivent manger à leurs agapes.

— Je sais. Oh, que je pense à te dire... Il ne faudrait pas trop exiger d'eux en ce moment, Valens. Mes bureaux me rapportent que ton petit ami Paulus va faire en province un tour de quelques jours afin de rencontrer un autre prêtre de leur compagnie; il veut le ramener pour qu'il l'aide à arranger leurs histoires de victuailles. C'est dire que, jusqu'à leur retour, l'assemblée sera livrée à elle-même. La masse, quand l'esprit la quitte, cela fait toujours des catastrophes. C'est donc maintenant que les Juifs de la synagogue vont essayer de les compromettre. Je ne veux pas qu'en créant une panique on pousse ces pauvres diables à ce qu'on pourrait monter en crime politique. Compris? »

Valens acquiesça. Entre les propos décousus que tenait le soir son oncle, semés de grec de cuisine et de vers romains de société à la mode d'autrefois, ses tournées matinales en compagnie de l'édile poussif, et les confidences de ses licteurs à toute heure, il s'imaginait comprendre Antioche.

Il garda donc l'œil ouvert sur les salles situées derrière le Petit Cirque, sous la colonnade, où se réunissaient les nouveaux croyants. L'un des nombreux bouchers juifs lui dit que Paulus avait laissé les affaires aux mains d'un certain Barnabé, mais qu'il allait revenir accompagné d'un Petrus, homme évidemment en vue, qui réglerait tous les différends des chrétiens grecs et hébreux relatifs à la nourriture. Ce boucher n'aurait rien eu en soi à reprocher aux chrétiens grecs, si seulement ils

avaient voulu abattre leurs bêtes convenablement, comme les Juifs.

Serge rit de ces paroles. Mais il munit Valens d'un ou deux hommes de plus, et dit qu'avant longtemps il faudrait qu'il s'occupe en personne de ce lion-là.

Le garçon se trouva jeté en pleine arène, une chaude fin de journée. Le bruit leur était parvenu que la nuit serait agitée. Il posta ses licteurs dans une ruelle, prêts à accourir à son signal, et entra dans la salle commune de la compagnie, où se tenaient les agapes. Une amitié toute chrétienne, pour parler l'argot du quartier, semblait régner; Barnabé, souriant et imposant, se tenait à la porte, et paraissait le plus amical de tous.

— Je suis heureux de te voir, dit-il. Tu as secouru notre Paulus l'autre jour, lors de cette bagarre. Ce serait trop terrible si nous le perdions. Je voudrais qu'il fût de retour!

Inquiet, il parcourut des yeux la salle qui se remplissait de gens des moyennes et basses classes. Ils disposaient leur repas du soir sur les tables nues, et s'entre-saluaient d'un geste spécial.

— Je t'assure, continua-t-il, les yeux toujours vagues, que nous n'avons, quant à nous, pas la moindre intention d'offenser aucun des frères. Nos différends pourront être réglés, si seulement...

Comme sur un signal, une clameur s'éleva d'une demi-douzaine de tables en même temps; on criait : « Pollution! Souillure! Païen! La loi! La loi! qu'on le dise à César! » Valens recula jusqu'au mur, tandis que la foule se battait à coups de rogatons et de vaisselle, et qu'enfin des pierres jaillissaient de nulle part.

— C'est un coup monté, dit Valens à Barnabé.

— Oui. Ils arrivent avec des pierres cachées dans leurs vêtements. Prends garde! On en lance vers toi, répondit Barnabé.

La mêlée était à présent en bon train. Une partie de la foule dérivait de leur côté, hurlante et réclamant la justice de Rome. Ses deux licteurs se glissèrent derrière Valens, et un homme lui bondit dessus armé d'un couteau.

D'un coup sec, Valens lui releva la main; les licteurs tenaient déjà l'homme à leur merci tandis que son arme tombait à terre. Tout ce fracas fit un peu taire le tumulte. Valens, parlant sans

se presser, profita de l'accalmie : « Ohé, citoyens, s'écria-t-il, faut-il absolument commencer vos agapes par des batailles? Au cercle funéraire de nos tripiers, on se tient mieux. »

On rit un peu, d'où une détente.

— C'est la synagogue qui a machiné cela, marmonna Barnabé. On m'en rendra responsable.

— Qui est chef de votre compagnie? demanda Valens à la foule.

Des cris discordants s'élevèrent.

— Paulus! Saul! Il connaît la vie... Non! Non! Petrus! Notre Rocher! Ce n'est pas lui qui nous trahira. Petrus, le Rocher vivant.

— Quand reviennent-ils? demanda Valens. Plusieurs dates furent données, attestées par serment, et démenties.

— Attendez leur retour pour vous battre. Je ne suis pas un prêtre. Mais, si vous ne mettez pas ces salles en ordre, notre édile (Valens lui donna le surnom grossier qu'il portait dans le quartier) vous enlèvera jusqu'aux sandales de vos pieds à force d'amendes. Et il ne faut pas non plus piétiner la bonne nourriture. Quand vous aurez fini, je fermerai après vous. Faites vite. Je connais notre préfet, moi, si vous ne le connaissez pas.

Ils se mirent au labeur, comme des enfants grondés. Tandis qu'ils sortaient avec des corbeilles de déchets, Valens sourit. On ne pousserait pas plus loin l'affaire.

— Voici notre clef, dit enfin Barnabé. La synagogue jurera que j'ai payé cet homme pour te tuer.

— Vraiment? Voyons-le un peu.

Les licteurs poussèrent en avant leur prisonnier.

— Pas de chance! dit l'homme. J'avais un compte à régler avec toi depuis la mort de mon frère au col de Tarse.

— Ton frère a essayé de me tuer, répliqua Valens.

L'homme acquiesça.

— Eh bien, nous dirons que cela fait coup nul. Valens fit signe aux licteurs, qui lâchèrent prise. A moins que tu ne tiennes vraiment à aller voir mon oncle?

L'homme s'évanouit comme une truite à la brune. Valens rendit la clef à Barnabé, disant :

— Si j'étais toi, je ne laisserais pas tes amis revenir ici

avant le retour de vos chefs. Tu ne connais pas Antioche aussi bien que moi.

Il rentra, suivi des licteurs épanouis; tout fut raconté à son oncle; celui-ci grimaça aussi un sourire, mais dit que Valens avait bien fait, jusques et y compris en protégeant Barnabé.

— Moi, bien sûr, je ne connais pas Antioche aussi bien que toi. Mais sérieusement, mon cher, je crois que cette fois-ci tu as conservé leur église aux chrétiens. J'ai déjà reçu trois dépositions d'après lesquelles ton ami de Cilicie est un chrétien payé par Barnabé. Autant vaut pour Barnabé que tu aies lâché l'animal.

— Tu m'avais dit que tu ne voulais pas de panique, pour leur éviter des histoires. Et puis le coup était régulier. Après tout, j'ai peut-être tué son frère. Nous avons dû en tuer deux.

— Bien! Tu sais garder ton sang-froid quand ça barde. Tu en auras besoin. Rester vautrés dans les jardins, à l'écart, ça n'est pas fait pour nous. Il faut que je voie Paulus et Petrus quand ils reviendront, et que je découvre ce qu'ils auront décidé à propos de leurs festins d'enfer. Pourquoi ne peuvent-ils pas se saouler, comme tout le monde, et que ce soit fini?

— En ville, on parle de ces deux-là comme si c'était des dieux. A propos, mon oncle, tout ce tumulte a été combiné par des Juifs de la synagogue envoyés de Jérusalem; pas par les nôtres; pas du tout.

— Pas possible! Eh bien, tu comprends peut-être maintenant pourquoi je t'ai mis de service au marché avec notre vieux Ventre-de-Truie? Allons, nous ferons de toi un vrai officier de police.

En parcourant son quartier, Valens trouva autour des fontaines et des étaux la communauté effrayée. Ces gens étaient assez soulagés par l'interdiction temporaire de leur local, ainsi que par la nouvelle que Petrus et Paulus iraient voir le préfet de Police avant de leur parler de l'importante question de la nourriture.

Valens n'assista pas à la première partie de cet entretien, qui en était la partie officielle. La deuxième eut lieu dans la cour fraîche, ombragée de tentes, avec des boissons et des hors-d'œuvre étalés sous un vaste coucher de soleil couleur citron et lavande; elle fut beaucoup moins cérémonieuse.

« Vous vous connaissez, je crois, dit Serge au petit maigriot de Paulus lorsque entra Valens.

— Certes oui, lui fut-il aussitôt répondu. Avec l'aide de Dieu, nous sommes doublement tes débiteurs.

— Oh! je ne faisais que mon service. J'espère que tu as trouvé bonnes nos routes pendant ton voyage, dit Valens.

— Mais oui; il me semble. Paulus parlait comme s'il n'y avait pas fait attention.

— Nous aurions mieux fait de venir en bateau, dit son compagnon, Petrus; corpulent et charnu, il avait des yeux qui paraissaient ne rien voir et une main à demi paralysée qui lui restait inerte au giron.

— Valens est venu de Byzance par terre, dit son oncle. Il aime assez se servir de ses jambes.

— A son âge, c'est naturel. Quelle a été ta plus longue journée de marche sur la route de Sébaste? demanda Paulus intéressé. » Déjà Valens lui défilait tous les milles couverts par lui sur des routes de montagne dont Paulus semblait connaître chaque pas pour les avoir parcourues.

Il commenta : « Voilà qui est bien. Et je suppose qu'en route tu es plus chargé que moi.

— Et toi, demanda Valens à son tour, quelle serait, d'après toi, ta plus longue journée de marche?

— J'ai couvert... Paulus se reprit. Non, pas moi, mais notre Dieu, murmura-t-il. Comme il est difficile de se guérir de la jactance.

Un spasme tordit le visage de Petrus.

— Ah oui, dit-il, c'est difficile.

Puis il se tourna vers Paulus comme s'il n'y avait eu personne pour les entendre.

— C'est vrai, j'ai mangé avec les gentils, à la façon des gentils. Pourtant, sur le moment, je me suis demandé si je faisais bien.

— Cela est dépassé à présent, dit-il doucement. La décision est prise en ce qui concerne l'Eglise... cette petite église que tu as sauvée, mon fils. » Il se tourna vers Valens avec un sourire qui conquit à demi le cœur du garçon. « Voyons... tu es romain et officier dans la police... que penses-tu de nous autres chrétiens?

— Qu'il me faut maintenir l'ordre dans mon secteur.

— Parfait! Il faut servir César. Mais... disons... comme serviteur de Mithra... que penses-tu de nos disputes sur la nourriture?

Valens hésitait. Son oncle l'encouragea d'un signe de tête.

— Comme serviteur de Mithra, je mange avec tout initié, pourvu que les aliments soient purs, dit Valens.

— Mais, dit Petrus, c'est là toute la question.

— Mithra nous prescrit aussi, continua Valens, de partager un os couvert de fange, si l'on ne trouve rien de mieux.

— Tu ne fais donc aucune différence entre les peuples qui prennent part à nos agapes? insista Paulus.

— Comment l'oserions-nous? Tous nous sommes Ses enfants. Les hommes font les lois. Non les dieux, dit Valens, citant l'ancien rituel.

— Répète cela, mon enfant!

— Les dieux ne font pas les lois. Ils changent le cœur des hommes. Le reste, c'est l'Esprit.

— Tu entends, Petrus? Tu entends? C'est toute la Doctrine, la Doctrine même! appuya Paulus, s'adressant à son compagnon muet.

Valens, un peu confus d'avoir parlé de sa foi, poursuivit :

— On me dit que les bouchers juifs d'ici veulent qu'on réserve à votre peuple le monopole de l'abattage. Au fond de cela, il y a surtout le sens commercial.

— Peut-être un peu davantage, dit Paulus. Ecoute un instant. » Il se lança dans une curieuse histoire du Dieu des chrétiens, qui, disait-il, avait pris la forme d'un homme, et que les Juifs de Jérusalem, des années auparavant, avaient fait traiter en conspirateur par les autorités. Il raconta que lui-même, bon Juif en ce temps-là, avait tout à fait approuvé la sentence et accusé ceux qui suivaient le Dieu nouveau. Mais un jour la Lumière et la Voix de ce Dieu avaient éclaté sur lui, et son cœur avait subi un changement déchirant, exactement comme pour la croyance à Mithra. Puis il avait rencontré certains hommes qui l'avaient initié. Ils avaient cheminé, parlé, et, plus particulièrement, mangé avec le Dieu nouveau avant qu'Il fût tué; ils L'avaient vu après que, comme Mithra, il s'était relevé de sa tombe. Paulus et ces autres — Petrus était du nombre —

avaient alors essayé de L'annoncer aux Juifs, mais ce n'avait pas été une réussite. De fil en aiguille, Paulus était rentré chez lui à Tarse, où les siens l'avaient abandonné sous prétexte qu'il était renégat. Alors le surmenage et le désespoir l'avaient abattu. Jusque-là, dit-il, aucun d'eux n'avait songé à montrer la religion nouvelle à personne qu'aux vrais Juifs; car leur Dieu était né sous la figure d'un Juif. Les possibilités de travail au dehors ne se révélèrent à Paulus que peu à peu. Il dit qu'à présent il était chargé de toute la prédication à l'extérieur, et que par ce moyen il allait changer le monde entier.

Alors il fit terminer l'histoire à Petrus; celui-ci, parlant très lentement, expliqua qu'il avait reçu de Dieu, voici quelques années, l'ordre de prêcher, en province, un officier romain de troupes irrégulières; après quoi cet officier et la plupart des siens avaient voulu devenir chrétiens. Petrus les avait donc initiés le même soir, bien qu'il n'y eût pas un Hébreu parmi eux. « Et, termina Petrus, j'ai vu qu'il n'y a rien sous le ciel que nous osions traiter d'impur. »

Paulus se retourna vers lui comme l'éclair et s'écria :

— Tu l'avoues! Sortant de ta bouche, c'est évident.

Petrus frémit comme la feuille, et sa main droite se souleva presque.

— Toi aussi, commença-t-il, tu me reproches mon accent? Mais, le visage crispé, il étouffait déjà.

— Non! A Dieu ne plaise! Et Dieu me pardonne aussi cela!

Paulus paraissait aussi malheureux que lui. Valens ouvrait de grands yeux devant cette extraordinaire explosion.

— A propos de choses pures et impures, dit son oncle avec tact, voilà cette vilaine chanson qui ressort dans la Cité. On la chantait hier aux abords de la Cité, Valens. Tu l'as remarqué?

Il regarda son neveu, qui comprit à demi-mot.

— Oui, Seigneur, si c'est celle de la *Friture salée* que tu veux dire. Est-ce que ça va faire du vilain?

— Aussi sûr que ces poissons (il y en avait sur la table dans une jarre) donnent soif. Comment est-ce, déjà? Ah! oui.

Serge fredonna.

*Oïé-Yah!*
*Tout, dit Petrus, sera mien,*

*De la Sardine au Requin,*
*Oui, chair pure et chair impure,*
*Jusqu'aux poissons en saumure,*
*A la friture salée*
*De la Galilée.*

Il se mit à nasiller, pour attraper la gouaille traînante du ruisseau :

*Ou-ais? Comment?*
*Au filet, au filin,*
*Jusque des dieux au déclin.*
*Ou-ais? Et quand?*
*Quand la friture salée*
*De la Galilée*
*Montera sur l'Esquilin!*

— Ça sera quelque chose comme déluge... pire que des poissons vivants dans les arbres! Hé?

— Cela se verra un jour, dit Paulus.

Il se détourna de Petrus, qu'il s'était occupé à calmer tendrement, et reprit de sa voix naturelle et rauque :

— Oui. Nous devons beaucoup à la conversion de ce centurion juste à ce moment. Nous avons vu ainsi que le monde entier pouvait recevoir notre Dieu; et moi, j'ai vu alors ce que j'aurais à faire ensuite. Je suis venu de Tarse pour enseigner ici quelque temps. Et je n'oublierai pas combien le préfet de Police a été bon pour nous à ce moment.

— D'abord, dit Serge en souriant largement par-dessus sa coupe généreuse, Corneille était un collègue de vieille date. *Compagnon de la première heure* — comment est-ce que c'est, déjà? — *nous avons épuisé ensemble tout ce long, long jour d'Orient,* et ainsi de suite. Ensuite, je sais reconnaître un bon ouvrier. Cette trousse que tu m'as faite pour mes tournées à dos de chameau dans le désert, Paul, est toujours solide. Enfin et troisièmement, chose très importante pour un homme de mes habitudes, ce médecin grec que tu m'as recommandé est le seul qui comprenne mon foie boursouflé.

Il fit passer une coupe de vin à peu près pur; Paulus la tendit à Petrus, dont les lèvres étaient d'un blanc floconneux aux commissures.

— Mais, continua le préfet, c'est de votre peuple que vous viendront vos ennuis. Jérusalem ne pardonne jamais. On vous fera arrêter tôt ou tard pour crime de lèse-majesté.

— Qui le sait mieux que moi? dit Petrus. Et il se peut que la décision prise par nous tous au sujet de nos agapes unisse contre nous Hébreux et Grecs. Comme je te l'ai dit, préfet, nous demandons aux chrétiens grecs de ne pas rendre difficile aux chrétiens hébreux d'assister aux agapes en mangeant de la chair qui n'a pas été tuée selon la loi; d'ailleurs, notre façon de le faire est beaucoup plus saine. On pourrait pourtant s'arranger encore sur ce point-là. Mais il y en a un qui est capital. Certains de nos chrétiens grecs apportent aux agapes des mets achetés à vos prêtres, après vos sacrifices. Cela, nous ne pouvons l'admettre.

Paulus se tourna, impérieux, vers Valens.

— Tu veux dire qu'ils achètent les reliefs de l'Autel, dit le garçon. Mais il n'y a que les plus pauvres à le faire; et ce sont surtout des garnitures. Cette vente est un revenant-bon des bouchers de l'Autel. La voir interdire les ennuierait.

— Laisse les Hébreux et les Grecs manger à des tables séparées, comme je l'ai proposé un jour, dit soudain Petrus.

— Cela finirait par des Eglises séparées. Or il ne doit y avoir qu'une seule Eglise, lança Paulus par-dessus son épaule, et ses paroles s'abattaient comme des verges. Tu crains vraiment des désordres, Valens?

— Mon oncle... commença Valens.

— Non, non! dit en riant le préfet. Les marchés de la rue de Singon, c'est ta Syrie à toi. Ecoutons notre légat dire ce qu'il pense de sa province.

Valens rougissant essaya de se ressaisir.

— En premier lieu, dit-il, je crois qu'il y a la question du cochon. Les Hébreux ne peuvent pas souffrir le porc.

— Et ils ont bien raison. Qu'on me prenne à manger du cochon à l'est de l'Adriatique! Je ne tiens pas à mourir des vers, moi. Qu'on me donne un marcassin de la Sabine qui a sorti ses défenses, et je serai votre homme! J'ai dit!

Serge se prépara une autre coupe de vin pur et prit quelques poissons du lac en saumure pour en dégager le bouquet.

— Mais enfin, dit Petrus penché en avant comme un sourd, si nous laissions les chrétiens hébreux et grecs manger à des tables séparées, nous éviterions...

— Nous n'éviterions rien que le salut, dit Paulus. Nous avons complètement rompu avec la loi de Moïse. Nous ne vivons qu'en notre Dieu, par Lui et grâce à Lui. Hors de Lui, nous n'existons pas. A quoi rimerait de revenir à cette loi pour les repas? Qui tromperions-nous? Jérusalem? Rome? Notre Dieu? Toi-même as mangé avec les Gentils! Toi-même as dit...

— On en dit plus qu'on ne veut dire, quand on est hors de soi, répondit Petrus, et son visage à nouveau se décomposa.

— Cette fois-ci tes paroles ne disent que ce qu'elles veulent dire, lâcha Paulus entre les dents. Nous garderons des Eglises qui n'en soient qu'une... par le Seigneur et en Lui. Cela, tu n'oseras pas le nier?

— Je n'ose rien du tout... Notre Dieu le sait! Mais je L'ai renié... Je L'ai renié... Et Il disait... Il disait que j'étais le Roc sur lequel serait fondée Son Eglise.

— Je me charge de ces fondations; et pourtant non, pas moi... Paulus baissa de nouveau la voix. Demain, c'est toi qui parleras à la seule Eglise de la seule Table dans le monde entier.

— Ça, c'est votre affaire, dit le préfet. Mais, je vous en préviens encore, vos ennuis vous viendront de votre peuple.

Paulus se leva pour prendre congé. Mais en se levant il chancela, porta la main à son front et, tandis que Valens le conduisait vers un divan, s'effondra aux prises avec cette implacable malaria syrienne qui frappe comme un serpent. Valens, qui en avait souffert, cria qu'on apportât de son appartement sa lourde couverture de voyage. La jeune fille qui lui appartenait (il l'avait achetée à Constantinople quelques mois auparavant) s'en fut la chercher. Petrus en enveloppa gauchement le petit corps frissonnant: le préfet fit venir du jus de limon à l'eau chaude, et Paulus les remercia en s'excusant, les dents entrechoquées au bord de la coupe.

« Cela tombe mieux aujourd'hui que demain, dit le préfet. Bois... transpire... et couche ici cette nuit. Veux-tu que j'envoie chercher mon médecin?

Mais Paulus dit que cet accès passerait naturellement. Dès

qu'il put se tenir debout, il insista pour s'en aller avec Petrus, malgré l'heure tardive, préparer leur annonce à l'Eglise.

— Qui était ce grand, gros homme si maladroit? demanda la jeune fille à Valens en saisissant la couverture. Il faisait plus de bruit que le petit, qui, lui, souffrait pour de bon.

— C'est un prêtre de la nouvelle assemblée qui se tient près du Petit Cirque, ma chérie. Il croit, m'a dit mon oncle, qu'il a un jour renié son dieu, lequel, dit-il, est mort pour lui.

Elle s'arrêta sous le clair de lune, les peaux de chacal lustrées sur le bras.

— Vraiment? Mon dieu, à moi, m'a achetée à des marchands comme un cheval. Et il a payé trop cher. N'est-ce pas? Allons, ô toi, avoue!

— Non, ô toi! Cela fut dit intensément.

— Mais je ne renierais pas mon dieu, moi... vivant ou mort!... Mais que dis-je? Non, pas mort! Mon dieu vivra... pour moi. Vis... Vis, ô Toi, sang de mon cœur, vis à jamais! »

Il aurait mieux valu que Paulus et Petrus ne quittent pas aussi tard la maison du préfet; car il courait dans la cité une rumeur que le préfet n'ignorait pas et que cette longue conférence paraissait confirmer. On croyait qu'à Rome le propre secrétaire de César machinait, avec l'aide de Paulus, de souiller tous les chrétiens, tant hébreux que grecs, en leur faisant manger pêle-mêle des mets interdits par la loi. Après quoi tous les Juifs seraient mis dans le même sac sous le nom de chrétiens : c'est-à-dire qu'ils ne seraient plus que des membres d'une simple secte libre penseuse, au lieu de la très distincte et très incommode « Nation des Juifs au dedans de l'Empire ». Finalement, continuait l'histoire, ils perdraient leurs droits de citoyens romains, et l'on pourrait alors les vendre sur n'importe quel marché d'esclaves.

« Naturellement, expliqua Serge à Valens le lendemain, tout cela part de la synagogue de Jérusalem. Nos Juifs d'Antioche ne seraient pas assez malins. Comprends-tu le jeu? Petrus est un profanateur de la nation hébraïque. S'il est abattu ce soir par quelque jeune zélote convenablement monté, tant mieux.

— On ne lui fera rien, dit Valens. J'ai l'œil sur lui.

— Espérons. Mais, poursuivit Serge, s'il n'est pas décousu, on essayera de créer des soulèvements dans la cité sous prétexte

qu'il aspire à devenir une espèce de roi des chrétiens quand tous les Juifs auront perdu leurs droits civiques.

— A Antioche? En cette année de Rome? C'est de la démence, mon oncle.

— Les foules sont toujours démentes. Sans cela, pourquoi nous paierait-on? Mais écoute. Poste une patrouille de police montée derrière le Petit Cirque. Elle servira à faire circuler les gens quand ils sortiront de l'assemblée. Dans le porche même de la salle de réunions, poste deux de tes hommes. Dis à Paulus et à Petrus d'attendre là, avec eux, que les rues soient dégagées. Alors amène-les tous deux ici. Ne cogne pas avant d'y être obligé. Mais cogne dur avant que les pierres se mettent à voler. Ne laisse pas malmener mes petits chevaux plus que de raison, et... attention à la *Friture salée!* »

Valens connaissait son secteur : il lui sembla, ce soir-là, en prenant son service, que les précautions de son oncle étaient excessives. Naturellement l'Eglise des chrétiens était pleine; et une grande foule attendait au dehors des nouvelles de ce qui avait été décidé au sujet des repas. Elle paraissait surtout composée de chrétiens d'espèce inférieure; mais il y avait aussi, gesticulant, un certain nombre de flâneurs des rues d'Antioche, qui s'amusaient, comme dans toutes les foules où l'on attend, à chanter des chansons populaires. Tout se passa tranquillement jusqu'à ce qu'un groupe de chrétiens entonnât un hymne assez explosif, dont voici les paroles :

« *Juge des mortels, trônant sur César!*
*Nous attendons Ta venue... Oh, viens sans retard!*
*Comme les rois de l'Orient*
*Tiraient l'épée à Ta naissance,*
*Ainsi nos bras impatients*
*S'arment en cette nuit d'injustice et d'offense!* »

« Voilà! Et ensuite, quand un chameau culbute un de leurs étaux à poisson, c'est ma faute! dit Valens. Tiens, ils commencent! »

En effet, des voix s'étaient brusquement mises à chanter *Friture salée* à la lisière de la foule; mais, avant que Valens eût pu parler, quelqu'un les fit taire en criant :

« Doucement là-bas, ou vous vous ferez saler avant de goûter au poisson! »

Le crépuscule était tout proche quand un cri s'éleva dans l'Eglise bondée; et l'assemblée déboucha de front dans la foule. Tous parlaient des ordres qu'on venait de donner au sujet des agapes; la plupart s'accordaient à les trouver sensés et modérés. On s'accordait aussi à dire que Petrus (car Paulus ne semblait pas avoir pris grande part à la discussion) avait parlé en homme inspiré; et tous étaient extrêmement fiers d'être chrétiens. Quelques-uns commencèrent à se donner le bras sur toute la largeur de la ruelle, et entonnèrent le chœur *Juge des mortels.*

« Et je crois bien, cria Valens au jeune commandant de la patrouille montée, que voici le moment de les reconduire chez eux. Oh! et *que la nuit reçoive aussi son hymne bien gagné*, comme dirait mon oncle. »

De derrière le Petit Cirque sortirent à la file quatre trompettes stridentes, un étendard, et une douzaine de policiers montés. Leurs sages petits chevaux arabes gris se mirent à fendre doucement la populace, avançant de biais, appuyant, poussant de l'épaule et du chanfrein comme s'ils avaient voulu qu'on les flatte, tandis que les trompettes assourdissaient l'étroite rue. Une place, qui s'élargissait dans le voisinage, soulagea bientôt cette presse. La patrouille se forma alors par quatre et se mit à la sillonner en tous sens, saluant les images des dieux dressées au centre et à chaque coin. Les gens s'arrêtèrent, comme d'habitude, pour voir avec quelle habileté les cavaliers jetaient l'encens par-dessus le garrot dans les torchères qui dégouttaient. Les enfants se dressaient sur la pointe des pieds pour tapoter des chevaux qu'ils disaient reconnaître. Des familles se retrouvaient en groupes dans le crépuscule fumeux. Des colporteurs offraient des soupers tout préparés. Et bientôt la foule s'écoula dans les artères principales. Valens regagna le porche de l'Eglise, où Petrus et Paulus attendaient encadrés de ses licteurs.

« Voilà du travail bien fait, commença Paulus.

— Et cette fièvre? demanda Valens.

— J'ai été épargné aujourd'hui. Je crois aussi que, grâce à la bénédiction de Dieu, nous avons cause gagnée.

— A la bonne heure! Mon oncle me charge de vous dire que vous serez les bienvenus chez lui.

— Ses désirs sont toujours des ordres, dit Paulus avec un geste vif, à la manière indigène. Maintenant que nous voilà soulagés du fardeau de ce jour, ce sera avec grand plaisir.

Petrus se joignit à eux, pareil à un bœuf plein de lassitude. Valens le salua, mais il ne répondit point.

— Laisse-le tranquille, chuchota Paulus. Toute efficace m'a quitté... l'a quitté... pour l'instant. » Paulus avait le visage pâle et tiré.

La rue était vide. Valens prit une ruelle de traverse, où deux dames légères, penchées à la fenêtre, riaient. Tous trois allaient sans hâte, suivis des licteurs; ils entendirent dans le lointain les trompettes de la patrouille montée de nuit saluer la statue de quelque César qui marquait la fin de sa ronde. Paulus disait à Valens comment tout l'Empire romain serait changé grâce à ce dont les chrétiens étaient convenus pour leurs agapes. A ce moment, un impudent petit enfant juif surgit derrière eux, jouant *Friture salée* sur une espèce de cornemuse du désert.

« Ne pouvez-vous faire taire ce jeune importun, hé, l'un de vous? demanda Valens en riant. On ne se raillera pas de toi, Paulus, en ce soir mémorable de ta vie. »

Les licteurs revinrent un peu sur leurs pas en brandissant une torche dans la direction du gamin qui, battant en retraite, les entraînait. Alors ils entendirent une clameur poussée par Paulus. Ils rebroussèrent en hâte pour trouver Valens renversé et hoquetant; son sang tachait sur la frange, la robe de Paulus agenouillé. Petrus, penché au-dessus d'eux, agitait une main impuissante.

« Un homme, dit Paulus, est sorti en courant de derrière cette source. Il l'a poignardé, toujours en courant, et a continué. Ecoutez! »

Mais il n'y avait pas même l'écho d'un pas pour les guider, et l'enfant juif avait disparu à la manière des chauves-souris. Valens, cependant, toujours à terre :

« A la maison! Vite! J'ai mon compte. »

Ils arrachèrent un volet à une devanture, le soulevèrent et l'emportèrent, Paulus marchant à côté de lui. Ils le déposèrent

dans la cour intérieure éclairée de la maison du préfet, et un licteur courut chercher le médecin de celui-ci.

Paulus épiait le visage du jeune homme; voyant Valens frissonner un peu, il cria à la jeune fille d'aller chercher la couverture de fourrure de la veille au soir. Elle l'apporta, posa la tête de Valens sur sa poitrine, et se jeta sur le sol à côté de lui.

« Ce n'est pas grave. Cela ne saigne pas beaucoup. Cela ne peut donc pas être grave... n'est-ce pas? répétait-elle. » Le sourire de Valens la rassura. Mais le préfet, étant survenu, reconnut la blessure mortelle faite en remontant sous les côtes. Il se tourna vers les Hébreux.

« Demain, dit-il, vous chercherez où se trouvait votre Eglise. »

Valens leva la main que la jeune fille ne couvrait pas de baisers.

— Non... non! suffoqua-t-il. C'est le Cilicien qui l'a fait! À cause de son frère! Il l'a dit!

— Le Cilicien que tu as laissé échapper pour sauver ces chrétiens parce que je...? Valens fit signe à son oncle que c'était bien cela, tandis que la jeune fille le suppliait de lui dérober sa force en attendant le docteur.

— Pardonne-moi, dit Serge à Paulus. Je n'en voudrais pas moins que votre Dieu fût une bonne fois dans l'Hadès... Mais que vais-je écrire à sa mère? Hé, vous deux qui parlez si bien, l'un de vous ne peut-il me dire ce que je vais raconter à sa mère?

— Sa mère! Qu'a-t-elle à voir avec lui? s'écria la jeune esclave. Il est à moi! à moi! J'atteste devant tous les dieux qu'il m'a achetée. Je lui appartiens. Il m'appartient.

— Nous pourrons nous occuper plus tard de ce Cilicien et de ses amis, dit un des licteurs. Mais à présent, que faire?

Pour une raison quelconque cet homme, bien qu'habitué au travail du boucher, regardait Petrus.

« Donnez-lui à boire et attendez, dit Petrus. J'ai... déjà vu une blessure comme celle-là. » Valens but, et une ombre de couleur lui revint. Il fit signe au préfet de se pencher vers lui.

— Qu'y a-t-il? Vie de ma vie, qu'est-ce qui t'inquiète?

— Le Cilicien et ses amis... Ne soyez pas trop durs pour

eux... Ils se laissent monter la tête... Ils ne savent pas ce qu'ils font... Promets!

— Cela ne dépend pas de moi, mon enfant. C'est la loi.

— ...Fait rien. Tu es le frère de mon père... Ce sont les hommes qui font les lois... non les dieux... Promets!... C'en est fini de moi.

Valens laissa retomber sa tête sur son tendre oreiller.

Petrus se tenait là, comme en transe. Les tremblements quittèrent son visage tandis qu'il répétait :

« *Pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Tu as entendu, Paulus? C'est lui qui l'a dit, lui, le païen et l'idolâtre.

— J'ai entendu. Qui empêche à présent que nous le baptisions? répondit Paulus promptement.

Petrus le dévisagea comme s'il fût sorti de la mer.

— Oui, dit-il enfin. C'est le petit fabricant de tentes... Et maintenant... maintenant... que... commande-t-il? »

Paulus répéta sa proposition.

Péniblement, l'autre souleva cette main qu'il avait un jour élevée pour repousser une accusation.

« Paix! dit-il. Crois-tu que celui-là, qui vient de dire ces paroles, ait besoin de gens comme nous pour garants auprès d'aucun dieu? »

Paulus trembla devant cet inconnu, immense et impérieux, qui se révélait chez son collègue après tant d'années.

— Comme il te plaira... Comme il te plaira, balbutia-t-il, sans relever le blasphème. D'ailleurs, il y a la concubine.

La jeune fille n'y prit pas garde, car sous ses lèvres ce front était froid comme glace... dans le moment qu'elle implorait son dieu, qui l'avait rachetée pour un grand prix, de ne pas mourir, mais de vivre.

# L'ÉGYPTE ET SA MAGIE

par ROBERT LEVESQUE

Pour aborder le secret égyptien il faut faire table rase. Là est le hic. N'avons-nous pas déjà, sur une table rase, tâché d'asseoir quelques conquêtes évidentes? Nous les imaginions définitives. Or l'Egypte, insidieusement, voudrait déraciner l'Arbre de la connaissance; elle en blâme les fruits, les réfute — ou plus exactement elle met en cause notre culture. Et déjà cette terre lorsqu'elle nous tend les fruits de sa surabondance, elle y glisse le captieux conseil d'y renoncer.

Pour mieux m'entendre, prenez le train au Caire. Il monte lentement vers le Haut-Nil et laisse tout loisir au regard de s'imprégner des deux rives les plus dissemblables du monde. On voudrait cependant regarder à la fois aux deux côtés de la portière, car ici nos désirs les plus contradictoires se trouvent doublement sollicités par le plus âpre du désert et le rire d'une oasis perpétuelle. La flamboyante ardeur des mangues, les palmes, des huttes idylliques et les séghias du Nil; de bondissants chevreaux; un berger noir, silencieux flûtiste, qui se délecte d'une tige de canne à sucre; des potiers dont les mains argileuses pétrissent des amphores; des bœufs qui foulent des épis, pensifs et couronnés de feuilles; un vol immense de pigeons blanchissant un ficus; puis un craintif ibis pêcheur; en vérité le train voluptueux et lent permet au voyageur, et tour à tour, de savourer toute la campagne égyptienne, faune, flore, habitat. Et que dire des felouques dont les longs mâts, comme une flèche, visent le ciel? Arrondi dans sa *galabieh,* son turban, le nautonnier dérive, tandis qu'un moussaillon à ses côtés incessamment se penche, puis se relève avec l'écope qu'il renverse. L'œil est ravi et il s'ébroue au bord du Nil; longuement il s'y pâme, bien que sommé par une appétition bien autrement poignante. L'Eden à la portière se déroule; un jardin de délices y rutile, et cependant,

la nuque tiraillée, le cœur insatisfait, le voyageur finalement s'arrache de la fenêtre et bondit du côté du désert.

Où est la volupté? Car c'est bien elle enfin qui par-dessus tout nous importe, et son attente, plus qu'ailleurs, dans un pays nouveau s'irrite. Le cœur qui tout à l'heure se baignait dans la vaste dissolution du fleuve et flânait, s'étirant sur ses rives, tout à coup se contracte. Tant d'abondance l'égarait; l'assourdissante diversité des fruits, dispersant le désir, par là même le déviait; et il faut bien, après de si nombreux détours, que le cœur se redresse.

Nulle retraite, point d'abri sur ce bord arabique. Strictement franchi le ballast, la pierraille et les sables commencent. L'aridité ne laisse plus au regard une seule halte; le collyre de la verdure a fui. Stridente et rauque, l'incandescence des dunes, sous un soleil à pic, triomphe; et son arme mortelle brille à torrents, impitoyable. Pourtant cette lumière se fait aimer; notre œil s'abandonne aux ravages de l'éblouissement. Il se dilate à la recherche d'un pan d'ombre, et son effort qui le consume aussi bien l'illumine; et le désert enfin apporte une réponse à notre ardeur qui si longtemps quêta le baume, l'absolution. La Thébaïde, dernier refuge des anachorètes, bien loin d'en rejeter l'attrait, il ne nous déplut pas d'y découvrir une saveur qui d'un coup nous rendit l'univers dans son essence même, et le désir à nu. Comment alors abandonner les portes du désert pour courir à la vitre rieuse où se peignaient tant de ramures et de palmes? Notre cœur à présent s'élance dans un espace à sa mesure, vers une immensité complice.

Les hommes vraiment nus se plaisent au désert; ici l'objet n'offusque plus leur vision; la ligne se purifie au souffle du simoun; et l'esprit se dépouille. Qu'on ne croie pas pourtant la nudité du désert uniforme; l'absolu même s'y pare de variantes. Les champs de sable ne sont pas immuables; leur pente ondule, ondoie; figés parfois en vagues éternelles, burinés de caresses, enfin ils se délitent et le désert instable est repétri. Magiquement, dans la tempête, il se reforme, et d'imprévus vallons se creusent; d'impénétrables bastions s'élèvent : le désert tout à coup disparaît derrière de brûlants murs que seules ajourent quelques ruches de troglodytes. Désert enfui, et dont l'absence nous altère, car tant de nudité comblait nos soifs, désert qui affadis les plus riantes rives,

ouvre-toi de nouveau pour que la caravane des pensées s'élance!

Je me demande, au fait, si les plus chauds admirateurs de l'Egypte, ceux qui n'hésitent pas à faire remonter toute pensée valeureuse à cette source ancienne, si ces admirateurs, dis-je, accepteraient sans blâme un tel amour pour des sables qui ne recèlent rien qu'une muette immensité. Amour tout spatial, et peu soucieux d'histoire; amour indifférent aux Sphinx, aux Colosses que la patience de l'érudition déterre. Sorti de l'étroite vallée du Nil, seule habitable, vous vous heurtez aux morts; leurs tombes, minant le sol, résonnent sous vos pas. Et aujourd'hui encore chaque village enterre ses morts aux confins du désert. Tombes charmantes, d'ailleurs, et striées de bandes multicolores, comme certains vases minoens. Mais vrai, ce qui m'importe est de fuir également les vivants et les morts; la cohue des bourgades enfin lasse, et que dire de ces tombes accumulées, dont l'âge s'échelonne des Pharaons aux Musulmans?

Le désert m'a paru moins un refuge qu'une vierge étendue favorable à tous les bonds de la pensée et de l'espoir. L'homme ne déteste pas de puiser au fond de lui-même la matière de sa méditation, surtout quand il découvre que de marcher parmi des dunes, ou bien dans une lande, active étrangement l'élan intérieur. Dans le désert toutes nos forces se rassemblent en vue d'une jouissance, mais plus encore pour affronter l'assaut de la mythologie, du mysticisme, des rêveries dont l'Egypte nous sembla le vase d'élection.

L'Egypte est un pays qui vous entame — ou du moins s'y efforce. On n'y *reconnaît* rien; on ne s'y reconnaît pas. Admirez-vous une colonne, un bas-relief, voici bien vite un spécialiste vous soufflant que votre point de vue est faux. L'esthétique est ici hors de cause, à preuve que souvent des œuvres capitales furent à dessein laissées inachevées. Nul monument égyptien ne signifie ce qu'indiquent les apparences; tout est symbole, image. Aussi le jour où la chaîne des initiés rompit, l'effort de milliers d'années surhumaines sombra. Sous les piliers muets des forêts hypostiles, envahies par le jour, le mystère s'évanouit; et les ténèbreuses inscriptions magiques, depuis lors, sous le soleil, s'étiolent. Que vient faire l'homme entre ces colonnades pétrifiées de papyrus et de lotus? Granit, basalte, porphyre, durs éléments que nulle âme intérieure, nulle émotion captive ne semblent soulever, sans doute por-

tiez-vous aux cieux des prières, sans doute attestiez-vous l'omniprésence d'une âme souveraine auprès de quoi l'homme passant n'était que poudre. Mais depuis lors, croyons-nous, l'homme a bien fait quelque chemin. Où est-il arrivé? C'est l'heure peut-être des questions. L'Egypte d'un seul saut remet en cause notre destin. De même que le désert nous enseignait la pure ardeur du désir, l'Egypte même et ses colosses, ses hypogées, ses monstres — symboles d'une grouillante immensité, authentique retour au chaos — l'Egypte même nous oblige à nous examiner. Certes la raison pure, plongée dans l'immense courant des forces instinctives s'y vivifie, mais avant tout l'esprit veut s'évader de ce tiède magma où végéta l'Egypte, et là encore, marque suprême de grandeur, l'Egypte offrant la guérison en même temps que la blessure, l'Egypte où nous nous balançâmes entre l'appel de l'abondance et du dépouillement, l'Egypte en même temps nous oblige à choisir entre notre raison et le surnaturel, ou peut-être à tenter leur commun sauvetage.

Je ne sais rien du roi Mycérinus, et cependant je pense le connaître. Le Musée Egyptien du Caire conserve trois monuments funèbres élevés à ce roi; je n'en retiendrai qu'un, le plus parfait, sculpté dans un schiste verdâtre. Soutenu sous le bras par deux déesses raides, immobiles, Mycérinus avance. Jamais ce roi ne fut plus hautement vivant, plus épanoui d'audace et de santé, plus maître virilement de sa vigueur, qu'à cet instant où il répond à l'appel de la mort. C'est vers une patrie merveilleuse, qu'il s'échappe et s'élance, lucidement séduit. En vérité, ici des portes éternelles se soulèvent; un souffle d'Au-delà s'exhale de la pierre. La mort n'est plus une défaite; un corps de gloire se précipite vers les vignes célestes. Des marches d'une tombe où nous voudrions qu'il s'arrête, Mycérinus plonge, enivré dans un impérissable empire. Tout en Egypte aussi bien fut bâti pour durer — et tout a survécu. Mais plus rien hélas! n'est communicable. Oh! dangereux calcul, germe mortel dans le fruit. Le secret ne fut que trop bien gardé. Sans doute les dynasties égyptiennes nous paraissent-elles encore d'une indicible majesté. Mais cependant l'on sait aussi que la civilisation d'Egypte fut ébranlée mortellement le jour où chaque plébéien revendiqua une âme et prétendit conséquemment à l'immortalité. Les religions antiques s'étaient fortifiées en se greffant sur l'arbre égyptien. Les Grecs envoyaient en Egypte

l'Olympe entier se prémunir de la colère des Titans; Moïse avait à pleines mains puisé dans la sagesse des Pharaons; le mythe osirien préfigurait celui du Christ. Aussi quel sort pour la plus orgueilleuse des civilisations que s'effondrer soi-même et assister en étrangère à la survie de sa doctrine morcelée. De là peut-être l'ire de certains égyptologues contre la Grèce, comme si la grandeur grecque précisément ne fut pas de se rendre universelle, et d'avoir clairement traversé les âges. Adieu les détenteurs jaloux d'abconses découvertes, car aussi bien le christianisme allait prétendre révéler aux humbles une évidence qu'il cachait aux puissants. Et nous voici nous-mêmes en possession d'une âme, d'une raison, léguées et par Athènes et par le Christ. Qu'en faisons-nous? Que sommes-nous devenus? Ils ont beau jeu, les nécromants, à nous offrir dans notre désarroi leurs refuges cabalistiques; et de même que le prêtre égyptien entrait nu dans le sanctuaire, ils exigent de nous le préliminaire dépouillement de la raison. Il est si simple, assurent-ils, d'écouter un credo qui demande tout au plus d'être suivi les yeux fermés. Mais celui qui renonce à ses yeux, qui les baisse, c'est toute sa tête qu'il engage, et avec elle l'honneur même des hommes. Mais, homme, cette âme si patiemment conquise, je la cherche. N'est-ce pas aujourd'hui le troupeau tout entier qui se perd? L'individu, privé de communion, va-t-il s'éteindre désespéré? L'Orient cependant continue sereinement de vivre; et, au Caire, les mosquées ne se refusent pas au passant.

Le voyageur, en Orient, se sent soudain chez Dieu. Civilisation proprement théocentrique, l'Islam conserve une âme collective, et ceux que ronge le regret de l'unité perdue tressaillent au chant du muezzin; l'attrait des mosquées les conquiert. C'est dans le sein d'Abraham que s'avancent les silencieux fidèles aux pieds nus, frôlant de tièdes nattes. Une fontaine les attend. Ils s'y dirigent calmes, fatalement poussés par un voluptueux devoir. Leurs ablutions sempiternelles se déroulent; puis les mains purifiées plongent pour le plaisir dans l'eau vive. Ces rites simples et leur lenteur dictée, une incessante répétition des gestes, développent dans l'air la sourde incantation d'une voix unanime. Un seul cri suffirait pour allumer une guerre sainte; mais la torpeur le plus souvent dispose de l'âme orientale indivise. Ces hommes si sereins, dans le demi-sommeil de leur sécurité, après leurs ablutions s'allongent, incurieux et nonchalants. La même foi

en quelques aphorismes les berce; la même sieste les endort sur le sein du Seigneur.

Le voyageur que tout isole dans son pays : une conscience trop aiguë, le scepticisme, des églises désertes ou hantées par des larves; le voyageur européen qui n'eut que rarement l'occasion de communier avec les foules; ce voyageur hâtif, écartelé, se sent bientôt conquis par la piété qu'il redécouvre. Une grande paix l'enveloppe qui s'insinue jusqu'à ses moelles. Il se regarde et il s'étonne; il croit quitter à tout jamais toute inquiétude. Sa pensée s'aplanit; une huile douce la déride. Toutefois qu'il s'arrête; qu'il n'aille pas plus loin. Rien d'aussi doux ne saura plus l'atteindre. Il jouit encore de sa conscience, et c'est pourquoi le nonchalant spectacle des croyants l'enchante; il respire à longs traits le charme insouciant de l'abandon. Mais soudain sur la pente des acquiescements sa clairvoyance se révolte; il a frôlé l'abîme. Ce salut que lui prônent les mages — étoile venue de l'Orient; ce grand saut dans l'extase, ce soi-disant retour aux vérités premières, il en voit le danger; il voit surtout, assoupis devant lui, tous ces humains livrés aux caprices d'un Dieu. Il se redresse fier, encore que sachant bien que l'Occident lui-même est menacé. Lueur ultime entre des nébuleuses, notre phare penche. Que si pourtant la lumière orientale a mis à nu nos plaies arides, notre esprit en convient et il s'ouvre à l'influx des forces intuitives. Mais halte-là! Il ne faut pas que l'on glisse au sommeil. Il ne faut pas marcher au pas. Notre tendresse est pourtant vive; un grand désir nous poind d'agir à l'unisson. Il serait doux de consentir à suivre la foule des mosquées, ou celle des parades. Mais il faudrait baisser la tête. L'impératif de la désobéissance, et de l'indépendance, te le crient : l'Europe ne fut grande que dans la révolte. Ne laisse pas son levain s'engourdir. Dédaigne cet Orient désert, aussi déshérité que nos foules d'Europe. Marche seul. Esprit libre, ne crains pas ta croix.

On ne visite pas les mosquées du Maroc, et cependant c'est à Fès que j'admirai jadis, par-dessus tout, l'unanimité de l'Islam. Le cours des astres chaque année fixe la date de la Grande Fête. Sur un signe céleste toutes les pentes du pays s'animent; du haut des hauts plateaux les bergers poussent vers les villes toutes leurs bergeries, et cette transhumance couvre l'arête des djebels de vagues moutonnantes. Mystiquement conduit par l'appel des croyants, le flot doré, dans

un nuage de poussière, atteint aux portes des cités, cependant que les femmes sur le bord des oueds rythmiquement savonnent leurs atours, les piétinent, puis montent les déployer au sommet des terrasses — et tout Fès, dans l'azur pavoisé, soyeusement palpite. Je me penchais tout ébloui sur cette ville en fleurs. Chaque maison, pâmée, offrait sa chevelure à la brise, et des turbans immenses volaient en flammes d'une terrasse à l'autre. Mais lorsque après la nuit pointa l'aurore de l'Aïd, les terrasses dans l'aube jaillirent vierges. Une main enthousiaste avait d'un seul élan arraché leur pavois. Sur Fès blanchissante il ne flottait plus un mouchoir.

Reverrais-je aujourd'hui les fêtes de l'Aïd, tant de pieuse uniformité, je le crains, m'épouvanterait. Certes mes yeux continueraient d'être émus par la perfection du spectacle; l'âme palpable de l'Islam les griserait encore, mais ils s'épuiseraient, je crois, avec angoisse, à chercher sur la ville un seul mouchoir flottant, signe d'indépendance ou de révolte, cri individuel, discordance peut-être, mais affirmation d'une conscience en lutte.

Le Maroc, il est vrai, jette à la terre d'Egypte un œil extasié; aussi, Egypte, si je regimbe contre vos prosélytes, si j'ai lutté contre l'attrait de vos mosquées, n'allez pas croire que je dédaigne votre sainteté. Vos idoles s'écroulèrent, ainsi qu'Isaïe l'annonça, mais qui m'empêche de caresser le souvenir de vos ruines sacrées et d'y joindre, entre les pierres apparus, certains visages nubiens? Je me demande encore pourquoi j'eus le désir de passer une nuit à Edfou, alors que, faute d'hôtels confortables, le touriste décent se contente d'y venir quelques heures en plein jour. L'apparition nocturne d'un étranger tient du prodige dans Edfou, et bien vite un gendarme protège le voyageur trop entouré. Laissez-le faire et avancez innocemment. Mais avancer n'est pas chose facile : à chacun de vos pas l'escorte s'enfle et se resserre. Des commerçants se hâtent de fermer boutique afin de prendre part à cette fête improvisée; déjà commis et galopins ont planté là patrons, couffins et jusqu'aux ânes. On se rue au spectacle; on se pousse, on éclate. Edfou aux yeux d'Edfou semble naître ce soir; tous examinent curieusement, admirativement, ce qui semble arrêter le visiteur; son regard est suivi, épié. Au coin de toutes les ruelles on hésite, on s'arrête; on attend qu'il décide où porter ses pas.

L'âme collective d'Edfou s'agrippe au pur caprice d'un passant. Les cafedjis s'efforcent de lui offrir un verre de thé ou de *zibib,* bien assurés de faire recette si vous daignez, ne fût-ce qu'une minute, vous attabler. C'est une solution, d'ailleurs, pour éviter la presse et retrouver quelques esprits. Faire à soi seul, involontairement, tout le spectacle d'un petit bourg, et vouloir aussi bien ne rien perdre d'une aventure si étrange; souhaiter pourtant avec ardeur l'invisibilité, et, de guerre lasse, chercher le vide pour y poser les yeux : mais s'y trouver encore disséqué et scruté, ah! ce jeu de miroirs à la fin vous oppresse. Je me lève et, à coups de bâton, le chaouiche m'ouvre la route. Mais il s'affole et je ne doute pas, nargué qu'il est par mes suiveurs, que la main lui démange de tourner son gourdin contre moi. L'imprévisibilité de mes mouvements surtout l'angoisse et, très visiblement, il implore du ciel un ordre supérieur qui me jette en prison.

Je ne sais plus comment j'échappai à la foule; une venelle très obscure me dissimula. J'avançai dans la nuit, libéré, mais pour atteindre vite un carrefour, un préau, je ne sais quelle cour d'école en pleine rue qu'illuminait une lampe à acétylène. Dans la poussière, dépoitraillés, les cuisses nues, des garnements, à cloche-pied, brandissant une trique, joutaient. Leurs cannes s'entre-croisant rythmaient l'élan, puis le recul, de ces faunes transfigurés. Ils n'étaient plus qu'ardeur, possédés par le jeu, jetant dans cette lice une énergie farouchement rieuse. Leurs bras nerveux brillaient. Je me souvins de la « bataille du bâton » qu'Hérodote mentionne et je revis certain *mastaba* de Thèbes dont la frise oppose des jeunes gens qui joutent à coups de tiges de lotus. La foule curieuse enfin me rejoignit, mais chacun, se modelant sur moi, se mit à gravement observer les joueurs. Un cercle se forma, mais qui bien vite s'épaissit au point d'engendrer des bourrades, des cris. La police réapparut et dispersa de quelques moulinets le peuple aussitôt regroupé. Le mieux n'était-il pas de laisser chacun regarder le spectacle? Il n'était pas pourtant où je le croyais. J'en eus soudain la révélation, et par là même découvris une candeur très enfantine, qu'à tout âge le fellah conserve. Comme, absorbé par le spectacle de la lutte, je laissai sans le savoir poindre peut-être l'ébauche d'un sourire, aussitôt un grand éclat de rire général, immédiat, me fit écho; et la réaction si pétillante de ces gens, dans un éclair, m'ouvrit à fond l'uniformité pure de leur âme,

Terre très humaine, malgré son art écrasant et lointain, l'Egypte, en des instants privilégiés, a su m'atteindre au cœur. Le rythme des saisons lui-même ici étonne; plusieurs moissons durant l'année; nul hiver; et à perte de vue un ciel bleu. Un tel azur accable — ou bien soudain se voile-t-il, c'est aussitôt l'abomination de la désolation, comme à Louxor quand d'aventure, de loin en loin, se dessine un nuage et qu'il crève. A la première goutte, les fellahs fuient, cependant que jubilent les égyptologues : cette averse si rare jalonne les champs de fouilles d'une coche indélébile, et les date. Dans le chaos sans eau de la Vallée des Singes, on ne fait que fouler des silex taillés. Il semble que les gens du néolithique vivent encore dans cet abîme aride, et que soudain ils vont surgir. Et puis voici, intacts, les petits murs naïfs qui abritaient il y a six mille ans la sieste des maçons des temples et des tombes. Parfois pourtant la calme Egypte et son éther chavirent. Le double voisinage du désert soudain soufflette la vallée du Nil et l'étourdit. Un vent hurleur amène de Libye un tourbillon de sable rouge qu'il déverse du haut du firmament blessé. Sous le simoun, des palmiers se déchirent; des troncs, des branches, hachés, s'abattent, et les Bédouins croyant le monde sur le point de finir, aveuglés par cette pluie de sang, se voilent. D'abord soufré, puis rougeoyant, le ciel enfin vire au violâtre, et l'absinthe des Ecritures semble inonder la Création. Mais c'est alors, et du sein le plus noir de ce néant, qu'en plein midi je vis se réclairer le jour; l'incendie s'apaisa et ses colonnes de fumées magiquement prirent leur vol vers l'Arabie; le ciel sanglant pâlit et toutes les dorures de l'aurore s'élevèrent dans le ciel. Les phantasmes nocturnes cédant la place au grand soleil d'Afrique et aux oiseaux, de noirs visages radieux, après cette descente aux limbes, redécouvraient le monde.

La magie de l'Egypte est d'arrêter le temps. Elle a su tour à tour capter la volupté, et puis la mort, parmi un tel silence, qu'on ne distingue plus le périssable de l'inamovible. Dans une égale extase l'Egypte nous présente tel jardin de délices où s'éternise la volupté, sa promesse, la douce renaissance de ce qui passe pour passager; mais aussi bien la mort durable, sa rigueur, elles s'attendrissent au fond de tombes quiètes qu'habitent réellement des couples anciens — et dont les murs à fresques déroulent toute la geste. Dans un faubourg pierreux du Caire, au temps que fleurissait la poésie persane,

un ordre de derviches, les Bektachis, sur les pentes du Mokattam, ensemencèrent le désert. Ils conduisirent de l'eau jusqu'à ces dunes qui bornent la cité. Ils suspendirent une oasis à la falaise et la brodèrent de balcons et de belvédères. Une guirlande s'y joignit; la rose de Jéricho, l'hibiscus, des pollens inconnus s'entremêlèrent; des tonnelles fleurirent; les sentiers verdoyèrent; un flot d'essences et d'arbustes, encouragé par l'ombre, se déploya. Celui qui dessine un jardin, il nous livre son âme; il nous invite à rêver avec lui. La volupté des Bektachis est à l'image d'un solitaire qui se souvient et qui attend. Ces bancs faits de bambous, ces couches dans les grottes, ils nous convient à méditer. Sous ces ombrages, dans ces retraites, tout promeneur confronte ses souvenirs, ses désirs. Ici tant d'abondance fut conquise de haute lutte; l'âpreté du désert demeure le tuf de ce paradis. La volupté de même appartient aux violents; rien de délicieux n'échoit qui ne fût à deux mains arraché. Aussi quel ravissant repos sur ces terrasses de couvent! Que tout y est facile, quelle complicité! L'âme respire sur ces hauteurs; la solitude même s'y fait légère; le sommet de la grâce est atteint. Une évidence éblouissante nous convainc de la réalité irréfutable du plaisir. Tous nos instants les plus voluptueux revivent; nos désirs mêmes s'émoussent; le temps est aboli. Et par delà les minarets, nos yeux caressent l'immense Nil baigné par un azur serti de pyramides.

A Thèbes, le flanc du roc est tout creusé de chambres funéraires. C'est là que reposaient d'inséparables couples dont les momies finalement furent dispersées; mais les murs souterrains des tombeaux demeurent imprégnés d'une présence indubitable. De toutes parts le grand œil des époux vous observe — même s'ils poursuivent majestueusement leurs occupations familières. Le peintre s'est complu à décrire sur ces murs l'harmonieuse entente d'un homme brun et de sa femme pâle, aux mains unies. Il existe surtout certaine tombe très excavée, et des plus mystérieuses, encore que les peintures n'en soient pas d'une main fort habile : c'est la tombe de Sénofer, dite aussi des Deux Cœurs, en raison du pendentif étrange que Sénofer porte sur la poitrine. Cette cellule, selon d'aucuns, servit de crypte d'initiation. Il y règne une chaleur torride, et le flambeau qu'un vieux guide approche tour à tour des murailles fait jaillir d'outre-tombe, puis retomber dans le néant, la silhouette bariolée de deux époux, à jamais côte

a côte, et unis par la prière ou un festin. Quand le vieillard fiche sa torche dans le mur, la lumière baigne tout le caveau. Une vigne éternelle suspend ses grappes sous la cimaise, et le plafond étale de fort gais entrelacs rouges et bleus. De pures décorations se mêlent à des symboles hiéroglyphiques — mais l'œil surtout est attiré par le couple serein qui règne ici. On ne sait rien de Sénofer, sinon qu'il fut revêtu de hautes dignités. Mais peu importe. Ces deux époux ne se dérobent point. Ils continuent de vivre. Leur fils aîné qu'habille une peau de panthère leur tend des flacons, des offrandes — et je me joins à lui. Je n'ai pourtant nul goût à visiter les morts; leur tombe ne me console pas. Si cependant les cimetières m'ont procuré parfois une poignante exaltation, je la dus à quelques épitaphes d'inconnus, ou même au seul nom délicieux d'un être fauché dans sa fleur, et dont je m'imaginais l'amour. Mais dans la tombe de Sénofer, tant l'Egypte réveille en nos cœurs une tendresse immémoriale, c'est un foyer que je retrouve. Les millénaires s'effacent. Le temps et la mort disparaissent. Eternellement jeunes, les parents accomplissent leurs gestes doucement obscurs sous nos regards d'enfants. Cette chambre s'anime. J'y vivais autrefois. La fleur incorruptible de lotus que Sénofer et sa femme respirent ne vient-elle pas d'être cueillie, et pieusement offerte à leurs doubles mânes?

# JEAN-JACQUES ROUSSEAU DANS LA RUE PLATRIÈRE

par JOHN S. SPINK

La rue Plâtrière, aujourd'hui rue Jean-Jacques Rousseau, dans le quartier de Saint-Eustache, était, à l'époque où Rousseau y vint passer les dernières années de sa vie, une rue commerçante et, sinon toujours fort encombrée, du moins très passante (1). Lorsque le solitaire traça dans son cahier les premiers mots des *Rêveries du Promeneur solitaire* : « Me voici donc seul sur la terre », pour grand que fût son isolement moral, son isolement physique n'était garanti que par la vigilance de son « cerbère », sa Thérèse. D'un instant à l'autre, un visiteur importun pouvait frapper à la porte; de la rue, montaient les bruits de la circulation, la voix d'un porteur d'eau ou d'une crieuse de tisane; les cloches de Saint-Eustache sonnaient; peut-être, de l'hôtel de Bullion en face, arrivait le son des violons de la Société d'émulation, qui donnait un concert dans les salles de vente de l'hôtel tous les dimanches à onze heures du matin : ce dernier détail est même fort vraisemblable en ce qui concerne les premiers mots de la dixième Promenade des *Rêveries* : « Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries », car Rousseau travaillait le matin chez lui et l'après-midi partait à la promenade dans les environs de Paris. L'hôtel des Postes et le bureau de la direction de la Poste aux chevaux et Relais de France étaient à deux pas, au n° 35 de la rue. Au n° 11 se trouvait le bureau du *Journal de Paris* (2) et celui du *Jour-*

(1) Rousseau arriva à Paris au mois de juin 1770 et repartit au mois de mai 1778. Le guide que nous allons consulter (*Etat actuel de Paris ou le Provincial à Paris*) est de 1788; mais la physionomie de la rue n'a pas dû changer beaucoup en dix ans. Le dernier séjour du solitaire à Paris a déjà été décrit à plusieurs reprises; j'apporte ici surtout des précisions topographiques.

(2) Fondé en 1777. Le rédacteur était un ami de Rousseau, Olivier de Corancez.

*nal des Savants,* la loge des francs-maçons de Messieurs les Etrangers Réunis et le bureau de souscription de l'Association de bienfaisance pour les pauvres plaideurs. Au n° 37, M. Piet, chirurgien, avait la charge de secourir les pauvres femmes en travail d'enfant. Au n° 10, on pouvait acheter les verres de table de la manufacture de Sainte-Anne et de Baccarat et ceux des verreries royales du Creusot, et, à la même adresse, de la colle de poisson pour clarifier les vins. Au n° 35, à côté de la poste, se vendait une « graisse pour l'accroissement des cheveux » et au n° 37 les ouvrages d'agriculture de M. Planazu, tandis qu'au n° 30 se trouvait le bureau de distribution des eaux minérales. A deux portes du coin de la rue Coquillère, au n° 25, l'hôtel de Bullion hébergeait M. Talma, dentiste, Me Sarasin, procureur au Parlement, Me Guérin, procureur au Châtelet, et dans les salles de vente de l'hôtel on pouvait, en semaine, acheter des tableaux et, le dimanche, écouter le concert dont nous avons parlé. Les voyageurs trouvaient des chambres meublées et un restaurant à l'hôtel du Grand-Bourbon (n° 43) et, bien que le guide que nous consultons n'en fasse pas mention, l'hôtel du Saint-Esprit offrait aussi des chambres meublées.

C'est à l'hôtel du Saint-Esprit, qu'ils connaissaient l'un et l'autre de longue date, que Rousseau et sa femme descendirent en arrivant de Lyon en juin 1770. Ils déménagèrent en automne 1770 pour louer un appartement de deux pièces au cinquième étage d'une maison voisine, en face de l'hôtel des Postes et habitèrent ce nouveau logement pendant quatre ans, avant de déménager une seconde fois et de s'installer quelques portes plus loin, du même côté de la rue, en face de l'hôtel de Bullion. Aucun document ne nous permet de décrire cette dernière installation, qui est celle de l'époque où Rousseau composa les *Rêveries;* mais elle ne devait être sensiblement ni plus misérable ni plus luxueuse que l'autre, tout en étant un peu plus « commode »(3), et l'aspect du premier logement de Rousseau a été fort bien décrit par Bernardin de Saint-Pierre :

Nous frapames, et Mde Rousseau vint nous ouvrir la porte. Elle nous dit : « Entrés, Messieurs, vous allés trouver mon mari. » Nous traversames un fort petit antichambre ou des ustensilles de menage etoient proprement arrangés; de là nous entrames dans une chambre ou JJ. Rousseau etoit assis, en redingotte et en bonnet blanc, occupé

(3) Rousseau à Mme Delessert, 17 déc. 1774 (*Correspondance générale,* éd. Dufour, vol. XX, p. 307).

à copier de la musique. Il se leva d'un air riant, nous presenta des chaises, et se remit à son travail en se livrant touttes fois à la conversation.

Il etoit d'un temperament maigre et d'une taille moyenne. Une de ses epaules paroissoit un peu plus elevée que l'autre, soit que ce fut l'effet d'un defaut naturel, ou de l'attitude, qu'il prenoit dans son travail, ou de l'age qui l'avoit vouté, car il avoit alors 64 ans (4), d'ailleurs il etoit fort bien proportioné. Il avoit le teint brun, quelques couleurs aux pommettes des joues, la bouche belle, le nès très bien fait, le front rond et elevé, les yeux pleins de feu. Les trais obliques qui tombent des narines vers les extrémités de la bouche, et qui caracterisent la phisionomie, exprimoient dans la sienne une grande sensibilité et quelque chose même de douloureux. On remarquoit dans son visage trois ou quatre caracteres de la melancolie par l'enfoncement des yeux et par l'affaissement des sourcils; de la tristesse profonde par les rides du front; une gayeté très vive et meme un peu caustique par mille petits plis aux angles extérieurs des yeux, dont les orbites disparoissoient quand il rioit. Touttes ces passions se peignoient successivement sur son visage suivant que les sujets de la conversation affectoient son ame; mais dans une situation calme sa figure conservoit une empreinte de touttes ces affections, et offroit à la fois, je ne scais quoi, d'aimable, de fin, de touchant, de digne de pitié et de respect.

Près de lui etoit une epinette sur laquelle il essaioit de tems en temps des airs. Deux petits lits de cotonine rayée de bleu et de blanc comme la tenture de sa chambre, une commode, une table et quelques chaises faisoient tout son mobilier. Aux murs etoient attachés un plan de la forest et du parc de Montmorency ou il avoit demeuré, et une estampe du Roy d'Angleterre son ancien bienfaiteur. Sa femme etoit assise, occupée a coudre du linge; un serin chantoit dans sa cage suspendue au plafond; des moineaux venoient manger du pain sur ses fenêtres ouvertes du côté de la rue, et sur celle de l'antichambre on voyoit des caisses et des pots remplis de plantes telles qu'il plait a la nature de les semer. Il y avoit dans l'ensemble de son petit menage un air de propreté, de paix et de simplicité, qui faisoit plaisir (5).

Un autre ami, Eymar, qui alla voir Rousseau le 2 mai 1774, nous aide à compléter ce tableau :

L'appartement était composé de deux pièces, dont l'une, un peu obscure et donnant sur l'escalier, servait de cuisine en été, et de dépense ou de décharge en hiver. Dans l'autre, ayant deux fenêtres donnant sur la rue Plâtrière, étaient placés deux lits jumeaux, séparés l'un de l'autre par la porte et garnis d'une courte-pointe de cotonnade bleue à flammes, étoffe qui meublait aussi toute la chambre. A côté de la cheminée je vis une table couverte d'un tapis vert, et sur laquelle, indépendamment des feuilles de musique dont j'ai parlé, j'aperçus ouvert un petit carnet ou livret, chargé de notes à la main et d'une écriture très menue. C'est sur cette table

(4) L'auteur se trompe : Rousseau n'avait que 60 ans.
(5) *La Vie et les œuvres de Jean-Jacques Rousseau*, éd. Souriau (Société des textes français modernes, 1907), pp. 31-33.

que Rousseau travaillait, occupé de temps en temps à écumer le pot bouillant auprès de son feu; je lui vis prendre deux fois ce soin durant ma courte visite. Sa chambre ne ressemblait en aucune manière à celle d'un homme de lettres; point de livres, si ce n'est sur une commode de bois de noyer placée entre les deux croisées, quelques in-folio, d'un format très plat, que je crus être des recueils de musique ou des atlas : tous les autres livres et papiers étaient renfermés dans une grande armoire du même bois que la commode. Auprès d'un miroir carré pendaient à la cheminée plusieurs médaillons de plâtre, représentant la figure du philosophe; et tout autour du cadre on voyait une foule de billets ou de cartes imprimées, qui paraissaient avoir été mises là depuis longtemps. Au-dessus de la commode, je jetai les yeux sur deux belles estampes simplement encadrées; l'une était le paralytique servi par ses enfants, et l'autre un homme d'état assis, probablement M. de Saint-Florentin : les épreuves de ces deux gravures me parurent du plus grand prix (6).

Debout dès cinq heures du matin, Rousseau se mettait à copier de la musique. Il travaillait jusqu'à sept heures; ensuite il prenait son petit déjeuner et se remettait au travail jusqu'à midi et demi. Il exerçait son métier de copiste avec une conscience exemplaire, et ne manquait pas de « pratiques », dont certains étaient de simples curieux, qui se prévalaient, pour forcer sa porte, du prétexte de lui apporter de l'ouvrage. Il dut finalement renoncer, en 1776, à un travail aussi minutieux, n'étant plus capable de l'attention soutenue qu'il exigeait. A dix sous la page, il ne gagnait que 900 livres par an et il gaspillait, à gratter son papier et à recommencer les feuilles gâchées, un temps considérable qui ne rapportait rien. Il s'obstinait à fournir une copie faite de main d'ouvrier et digne d'un Genevois qui avait fait son apprentissage chez un maître graveur.

Il ne se bornait pas à copier de la musique : il en composait. Entre 1774 et 1777 il ébaucha, en collaboration avec son ami Corancez, une pastorale en quatre actes intitulée *Daphnis et Cloé* et, durant son séjour à Paris, fit une centaine de morceaux de musique vocale sur des paroles françaises et italiennes.

Il n'était jamais non plus sans avoir un travail littéraire sur le métier. En 1771 il traduisit le premier livre du Tasse. Ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne* datent de 1771 ou de 1772 et l'occupèrent pendant six mois. A partir de 1772, il s'attela à la lourde tâche d'écrire ses *Dialogues*, trou-

(6) *Mes visites à J.-J. Rousseau* (*Œuvres inédites* [de J.-J. R.], éd. Musset-Pathay, 1825, vol. II, pp. 14-15).

vant qu'il était de son devoir de chercher par tous les moyens à défendre sa réputation contre les calomnies de ses ennemis. C'était dans le but de reconquérir l'estime du public qu'il était revenu à Paris, et, comme la police lui interdisait de faire des lectures publiques de ses *Confessions*, il se rabattait sur l'idée de faire un ouvrage adressé aux générations futures. Il se proposait de détailler tous les crimes dont la méchanceté ou l'ignorance pouvaient le croire coupable et opposer à chaque accusation une défense modérée et solidement raisonnée. Puis, lorsqu'il aurait achevé son ouvrage, il chercherait un honnête homme, s'il se trouvait encore des hommes de cette espèce sur la terre, et lui confierait son manuscrit, tranquille dans la certitude d'avoir rempli son devoir, quoi qu'il en pût advenir dans la suite.

Ces divers travaux occupaient sa matinée. A midi et demi il dînait. Le voici dans son intérieur un jour qu'il avait prié Bernardin de Saint-Pierre à partager le repas que Thérèse faisait cuire sur le feu dans la pièce même où Rousseau travaillait et recevait ses amis et ses clients :

Nous conversames jusqu'a midi et demie. Alors son epouse mit la nape, il prit une bouteille de vin, et, en la posant sur la table, il me demanda *si nous en aurions assés et si j'amois à boire.* — Combien sommes-nous? lui dis-je? — *Trois,* dit-il, *vous, ma femme et moi.* — Quand je bois du vin, lui répondis je, et que je suis seul, j'en bois une demie bouteille, et j'en bois un peu plus quand je suis avec mes amis. — *Cela etant,* reprit-il, *nous n'en avons pas assés; il faut que je descende à la cave.* Il en rapporta une seconde bouteille. Sa femme servit 2 plats, l'un de petits patés, l'autre étoit couvert. Il me dit, en me montrant le premier : *Voici votre plat, et l'autre est le mien.* — Je mange peu de patisserie, lui dis je, mais j'espere bien gouter du votre. — *Oh!* me dit il, *ils sont comuns tous deux. Mais bien des gens ne se soucient pas de celui là; c'est un mets suisse, un pot pouri de lard, de mouton, de legumes et de chataignes.* Il se trouva excellent. Ces deux plats furent relevés par des tranches de bœuf en salade, ensuitte par des biscuits et du fromage. Après quoi son épouse servit le caffé. *Je ne vous offre point de liqueur,* me dit il, *parce que je n'en ai point. Je suis comme le Cordelier qui prechoit sur l'adultere : J'aime mieux boire une bouteille de vin qu'un verre de liqueur.*

Pendant le repas nous parlames des Indes, des Grecs et des Romains. Après le diner il fut me chercher quelques manuscrits dont je parlerai quand il sera question de ses ouvrages. Il me lut une continuation d'Emile, quelques lettres sur la botanique, un petit poeme en prose sur le Levite dont les Benjamites violerent la femme, des morceaux charmants traduits du Tasse. « Contés vous donner ces écrits au public? — *Oh! dieu m'en garde,* dit-il; *je les ai faits pour mon plaisir, pour causer le soir avec ma femme.* — Oh! oui, que cela est touchant, reprit Mme Rousseau. Cette pauvre

Sophronie! j'ai bien pleuré quand mon mari m'a lu cet endroit là. » Enfin elle m'avertit qu'il etoit plus de neuf heures du soir; j'avois passé dix heures de suitte comme un instant (7).

A une heure et demie, quand il n'avait pas d'invités, il allait prendre son café aux Champs-Elysées, dans un petit pavillon du jardin de la duchesse de Bourbon (8). Pour y aller, il passait devant le café de la Régence, où Eymar se postait souvent, en 1774, pour le voir passer. « Il portait, dit Eymar, une perruque ronde à trois rangs de boucles, une longue canne à la main, et toujours un habit de drap gris, veste et culotte de la même couleur (9). » Ensuite, s'il ne pleuvait pas, il partait à la promenade, « le chapeau sous le bras en plein soleil, même dans la canicule (10) ». Cinq ou six fois par an, Thérèse l'accompagnait. Pendant quelques mois, en 1770, il eut pour compagnon Dusaulx et une fois, en 1771, Malesherbes, l'ancien directeur de la librairie. A partir de 1771, ce fut Bernardin de Saint-Pierre, au moins une fois par semaine. Mais le plus souvent il partait seul, vers le Pré Saint-Gervais, Clignancourt, le mont Valérien, le bois de Boulogne, le parc de la Muette, le parc de Sceaux, les hauteurs de Sèvres, la vallée de la Bièvre, Vincennes, Charonne, Ménilmontant, Romainville.

Au cours d'une de ses promenades à Ménilmontant, il lui arriva un accident qui le mit au lit pour plusieurs jours : il fut renversé par un gros chien danois, qui courait devant le carrosse du seigneur du lieu, Lepelletier de Saint-Fargeau, Président à mortier au parlement de Paris. Cet accident se produisit en face du Galant-Jardinier, à la Haute-Borne; les *Recherches critiques sur la ville de Paris* de Jaillot (1773) nous permettent de préciser exactement l'endroit : le lieu dit la Haute-Borne, qui s'étendait au coin des rues qui s'appellent aujourd'hui Oberkampf et Saint-Maur, dans l'angle où se trouve le n° 105 de la rue Oberkampf, était renommé surtout pour ses cabarets, dans l'un desquels, nommé le Pistolet, le fameux Cartouche fut pris (11). Les mêmes *Recherches critiques* permettent de situer avec exactitude un autre incident que Jean-Jacques raconte dans les *Rêveries*. Hors de la barrière d'Enfer, qui, sur ce qui est maintenant l'avenue Denfert-

(7) Bernardin de Saint-Pierre, *op. cit.*, pp. 36-37.
(8) *Ibid.*, p. 49.
(9) Eymar, *op. cit.*, p. 17.
(10) Bernardin de Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 50.
(11) *Histoire de la vie et du procès de Louis-Dominique Cartouche*, 3e édit., La Haye, 1722, p. 59.

Rochereau, se trouvait alors avant le rond-point (place Denfert-Rochereau), il se promenait souvent sur le Nouveau Cours (boulevard Raspail et boulevard Saint-Jacques), il se rendit compte un jour qu'au lieu de passer devant la barrière d'Enfer, il avait inconsciemment fait un crochet à droite, pour s'en aller dans les champs, vers la route de Fontainebleau. Se demandant, dans la suite, pourquoi il avait fait ce détour, il comprit que c'était pour éviter de rencontrer un petit éclopé, qui ne manquait jamais de mettre sa bourse à contribution lorsqu'il passait auprès de la barrière : ce n'était plus une aumône qu'on sollicitait : c'était un droit qu'on réclamait avec assurance, un véritable péage; les sentiers qui menaient à travers les champs, à l'endroit où se trouve actuellement le cimetière du Montparnasse, permettaient de s'y soustraire : Jean-Jacques s'engageait dans ces chemins. Dix ans plus tard, cette fugue eût été impossible : le nouveau mur de circonvallation des fermiers généraux, englobant désormais dans Paris nos boulevards modernes Raspail et Saint-Jacques, fermait alors toutes les issues et Rousseau aurait été obligé de sortir par la nouvelle barrière d'Enfer, dont on voit encore le corps de garde en face de la station de métro « Denfert-Rochereau ».

En 1770, peu après son arrivée, il s'était mis en rapport avec les deux Jussieu, au jardin du roi, et en 1770 et 1771, il les suivait dans leurs herborisations; mais il renonça en 1772 à ces excursions, trop tumultueuses à son gré, et jusqu'en 1773 herborisa pour son propre compte, ramassant de grandes quantités de plantes, dont il composait des herbiers pour ses amis. « Il s'attachait plus à faire de jolis herbiers qu'à classer et caractériser les genres et les espèces. Il employait un temps et des soins incroyables à dessécher et aplatir les rameaux, à étendre et déployer de petits feuillages, à conserver aux fleurs leurs couleurs naturelles : de sorte que, collant avec soin ces fragments sur des papiers qu'il ornait de petits cadres, à toute la vérité de la nature il joignait l'éclat de la miniature et le charme de l'imitation (12). » Mais il finit par trouver que cette occupation lui prenait trop de temps, de sorte qu'à la fin de l'été 1773 il y renonça et renonça même presque entièrement à la botanique. Il voulait sans doute consacrer plus de temps à ses *Dialogues*, qu'il considérait comme une tâche de toute pre-

(12) *Second Dialogue.*

mière importance. Il vendit ses livres de botanique et donna sa belle collection de graines à Thouin, jardinier au jardin du roi. De 1773 à 1777, il se contenta d'identifier les diverses espèces qu'il remarquait en se promenant dans les champs, sans se préoccuper de les cueillir. Mais au début de l'été 1777, ayant renoncé à son métier de copiste et n'ayant plus que les *Rêveries*, les chansons qu'il composait et peut-être la dernière copie des *Confessions* pour le retenir à sa table de travail, il reprit l'étude des plantes avec encore plus d'engouement qu'auparavant et s'y consacra avec ardeur pendant les mois suivants. La passion de la botanique le tenait encore lorsqu'il partit pour Ermenonville au mois de mai 1778, et il herborisa dans le parc d'Ermenonville la veille même de sa mort (2 juillet). Pierre Prévost, le précepteur des enfants de Mme Delessert, qui le voyait souvent en 1777, dit qu'il composa pendant l'été de cette année « six cahiers de plantes, chacun de l'épaisseur d'un volume in-4° ordinaire », et qu'il sortait matin et soir pour herboriser (13). Bernardin de Saint-Pierre attribue à ces herborisations en plein soleil une maladie dont souffrit Rousseau pendant l'été de 1777 (14). La botanique était devenue sa principale occupation. A la maison, il passait son temps à sécher et à coller des plantes et à faire des extraits des livres de botanique qu'il empruntait. La journée s'écoulait ainsi tranquillement et Rousseau se couchait tôt, à 9 heures du soir.

La vie que Rousseau menait à Paris était donc, en apparence, fort paisible. Tel qu'il se montrait à ses amis, c'était un vieillard modeste et débonnaire. Ils savaient qu'il avait des jours de bouderie, qu'il aimait se promener seul et que son humeur s'assombrissait à mesure qu'il approchait de Paris en revenant de la promenade. Ils ne se doutaient pas qu'il devait faire un effort sur lui-même pour oser sortir dans la rue. Ils n'avaient aucun moyen de connaître l'homme qui, assis devant sa table de travail en train de composer les *Dialogues*, se trouvait seul devant un public hostile. Ils ne savaient pas que, depuis son voyage en Angleterre en 1766, il était convaincu que non seulement ses anciens amis, devenus, depuis 1757, ses ennemis (Diderot, Grimm, Mme d'Epinay) et Voltaire, qui l'avait toujours méprisé, mais aussi la police, le lieutenant de police Sartine, son successeur Le Noir,

(13) Lettre de Prévost publiée dans les *Archives littéraires*, 1804, t. II.
(14) *Vie de Rousseau*, éd. Souriau, p. 50.

Choiseul lui-même, jusqu'à sa démission en 1770, cherchaient, il ne savait ni comment ni pourquoi, à noircir sa réputation, à supprimer ses vrais écrits et à lui attribuer des productions exécrables. Sur la vie intérieure de Rousseau nous sommes mieux renseignés que ses contemporains; les documents essentiels sont entre toutes les mains : ce sont les six derniers livres des *Confessions,* les *Dialogues,* l'*Histoire du précédent écrit,* qui figure dans les éditions à la suite des *Dialogues,* la lettre circulaire adressée à *Tout français aimant encore la justice et la vérité,* qui est aussi dans les éditions complètes, les *Rêveries du Promeneur solitaire* et la correspondance (15). De nombreux biographes et psychologues ont utilisé ces documents pour étudier cette mentalité pathologique de Rousseau à la fin de sa vie et nous n'avons pas à refaire leur travail. Ce que nous avons voulu montrer ici, par un tableau minutieux de sa vie quotidienne à cette époque, c'est à quel point cette existence paisible que menait alors Rousseau et les propos enjoués qu'il tenait à ses visiteurs contrastaient profondément avec le drame morbide qui se jouait dans son âme.

(15) En ce qui concerne les *Rêveries du Promeneur solitaire,* toutes les éditions qui en ont paru jusqu'à nos jours reproduisent le texte de l'édition originale; or celle-ci, étant posthume, ne saurait faire autorité. Nous avons donc jugé indispensable de publier enfin, pour la première fois, de cette œuvre capitale, le texte des manuscrits de Rousseau : cette édition, actuellement à l'impression, paraîtra prochainement.

# CIRES PERDUES

## *PETITS POÈMES EN PROSE*

par HENRY CHARPENTIER

### *LES JARDINS DU ROI BAHRAM*

à Jacques Crépet.

*Lorsque s'apaisa la chaleur du jour, le roi Bahrâm nous promena lui-même à travers ses jardins.*

*Les allées, qui se déroulaient capricieusement entre des massifs de fleurs exubérantes, étaient bordées de petites croix, où des suppliciés nus mouraient dans une position étrange.*

*Ils avaient la tête enfouie dans le sol, les jambes en l'air, écartées et les pieds cloués aux deux extrémités de la barre horizontale du tau. Leurs bras, laissés libres, remuaient faiblement ainsi que de grosses branches poussées à ras de terre. Autour des troncs et des membres serpentaient des capucines, des liserons, des campanules et cent espèces de plantes sveltes et grimpantes aux corolles fines. Parfois un frisson bref parcourait l'épiderme d'un martyr et faisait, comme une brise légère, trembler la frêle arabesque florale dont se parait son agonie. Alors, quelque clochette d'argent mêlée aux fleurs naturelles — cristalline — tintait.*

*Ces crucifiés étaient des hérétiques manichéens qui expiaient leur crime.*

*Car seul, à l'origine régnait Zervane Akérène qui n'a point d'autre figure que celle de l'espace et du temps. De lui procédèrent Ormazd et Ahrimane. Ormazd engendra le Verbe Créateur, qui engendra les Férouers et tous les êtres. Ahrimane, son contraire, demeura stérile. Il n'est qu'absence et négation. Comment produirait-il aucune forme déterminée?*

*C'est là l'enseignement des Mages, que Manès le Maudit osa contredire. Il affirma les deux principes mêmement éternels et qu'ils s'égalaient, et s'épousaient tels que la Lumière et*

*l'Ombre; qu'ils étaient la Lumière et l'Ombre. Folie et blasphème! L'Ombre ne dessine que la limite, que le contour des choses créées. Il est absurde de la considérer comme une Essence et de la faire apparaître avant la division de l'espace et du temps en existences particulières.*

*Manès, appelé devant un concile, discuta, maintint ses propositions impies et expira dans les tourments. Ecorché vif, depuis les épaules jusqu'aux chevilles, avec la pointe d'un roseau, il se retourna et se convulsa longtemps sur un lit de sable et de graviers qu'il ensanglantait, et d'où il pouvait voir sa propre peau, bourrée de paille, recousue et pendue au plafond du palais de Djoundîsâpour, se balancer au-dessus de sa tête, comme un mannequin ridicule.*

*Aujourd'hui le roi Bahrâm exposait à notre indolent cortège, parmi ses jardins, le supplice de deux cents obstinés disciples du Maudit. Il les faisait périr lentement, afin qu'ils se repentissent, mais avec une rigueur inflexible.*

*Cependant le soleil déclinait. Perle immense, le ciel d'Iran se nuança de rose et de gris, puis le bleu nocturne l'envahit peu à peu. Les premières étoiles scintillèrent.*

*Des sons de harpe, comparables aux gouttes d'un jet d'eau fluide s'élevèrent doucement des bosquets sombres. Des jardiniers s'empressèrent et vinrent arroser, au pied des croix, le sol qui se fendilla, se boursoufla, bouillit. Quelques échines soubresautèrent encore une fois, puis s'immobilisèrent. La chaux vive s'éteignit. Dans les bosquets la pluie des notes s'était tue.*

*A la suite du roi pensif nous regagnâmes le palais où déjà s'allumaient les salles du festin.*

*Le roi Bahrâm était un bon roi, et pieux. Il aimait les hommes, mais il aimait davantage les Idées et la Vérité qui réside en la doctrine infaillible des mages, hors de laquelle il n'est point de salut. Et, sachant qu'il la possédait tout entière, il l'imposait avec certitude aux peuples de son royaume.*

### *REFLEXION*

*— « Qui suis-je? Et qui es-tu? »*

*L'être que j'interrogeais ne me répondit point, mais se pencha un peu plus vers moi au point d'affleurer la surface du miroir qui nous séparait. Et ce qui me troubla ce ne fut point tant de le voir que d'être vu par lui. Certes, je trouvais*

*bizarre de plonger profondément mes yeux dans les siens, mais ce l'était bien davantage de rencontrer son regard et d'éprouver la fixité de ses prunelles glaciales qui m'examinaient curieusement et me dévisageaient avec une attention à laquelle rien ne semblait pouvoir échapper.*

*Cet étrange étranger me connaissait-il mieux que je ne faisais moi-même? A peine ébauchais-je une pensée que l'expression de ses traits, que tous ses gestes la traduisaient exactement. Je ne pouvais savoir s'il répétait ou devançait mes propres attitudes.*

*— « Qui suis-je et qui es-tu? » redis-je inquiet et un peu effrayé par notre mimique et par ce silence.*

*Mais, cette question proférée d'une voix haute et ferme, je m'aperçus aussitôt qu'elle était parfaitement inutile, étant insoluble. Et j'eus l'immédiate révélation que nulle des mille réponses possibles n'altérerait l'indifférence des deux moitiés d'Univers, réciproquement énigmatiques et virtuelles, dont s'étendaient devant nous les impénétrables perspectives.*

*— « Ces singeries, ces réflexions ne peuvent rien nous apprendre m'écriai-je, que tout cela cesse! »*

*L'intérêt soutenu, qui depuis un moment nous immobilisait, l'un en face de l'autre, s'interrompit soudain comme un fil trop tendu se casse. Ensemble nous éclatâmes de rire, et nous tournant le dos en même temps nous partîmes, chacun de son côté, laissant en paix le miroir vide et l'espace désert qui s'y reflétait.*

## *STROPHES PANIQUES*

*Ce n'est point ton visage qui m'intéresse et m'attire.*

*Tu sais trop bien — la chose est admise — que le visage révèle les mouvements et les qualités de l'âme et tu ne cesses, en conséquence, de composer soigneusement le tien. Tu le rectifies, tu le dessines et le fardes afin qu'il ne laisse voir, au lieu de toi-même, qu'une être de mensonge, la créature imaginaire et parfaite que tu crois être et que tu veux paraître, un personnage, un masque.*

*Ce qui m'intéresse et m'attire c'est ton corps dans sa nudité pure, ses courbes et ses plis énigmatiques, malgré toi sincères; les douces articulations de tes membres et le grain de ta peau où, tout de suite, affleure la sensation : la vérité profonde.*

*C'est pareille aux mers frissonnant sous la brise, la soyeuse surface de ta peau que parcourt sans cesse le sourire ambigu du dieu Pan.*

*SIMON LE MAGE*

*Debout, pâle, hautain, vêtu d'une lourde robe violette et jaune, aux broderies hiératiques, se tenait Simon le Mage. Il portait une barbe longue, annelée; ses yeux luisaient enfoncés sous de très minces sourcils et son crâne parfaitement chauve était recouvert d'une fine couche d'émail bleu où brillaient en points d'or le dessin des constellations et les figures du zodiaque.*

*Il daignait à peine abaisser ses paupières fardées sur un tas de haillons tremblant et gémissant à ses pieds. C'était son rival, Simon Pierre, qui se tordait dans la poussière, épouvanté d'entendre les blasphèmes que proférait d'une voix suave le Magicien.*

*— « Ton Maître, quoique imposteur, fut un jour, un seul, excellent prophète. Ce fut quand il te choisit pour chef de son église : tu le renias aussitôt, misérable pécheur. Que ta lâcheté t'illumine. Découvre l'avenir. Désormais tous les matins du monde, vainement, le coq chantera et tes successeurs ne se rendront même pas compte de leur perpétuelle apostasie. Elle remplira la suite infinie des siècles qui s'écouleront devant le cadavre décoloré du Galiléen, symbole chaque jour plus indifférent d'un mystère oublié, d'un crime que nul ne comprendra, ni ne regrettera plus... »*

*« Et tu adores la croix et les clous! la couronne d'épines! Tu les honores et les nommes instruments de ta rédemption. Pauvre sot! C'est Judas qu'il faut adorer; c'est Lui l'instrument conscient du sacrifice. Sans trahison, pas d'holocauste! Et qui donc souffrit autant que lui sous Ponce Pilate? Il n'attendit pas, il ne put pas attendre, Lui, le juge et les bourreaux. De ses propres mains, il arracha son âme aux souffrances d'une vie désespérée. O précieux coupable! et qui fut, réjouis-t-en, un traître comme toi. Si c'était lui l'expiateur élu, le fils préféré de Dieu? Adore Judas... »*

*« Tu ne réponds point. Tu es muet. Tu ne sais que geindre et pleurer. Tu ignores l'art de la Parole qui enchaîne la Pensée, qui enchaîne la Science. Regarde-moi. Je connais les mots et les signes. C'est moi qui suis le maître de Jésus, le maître de Judas. Vois : par ce geste et par la syllabe que je*

*prononce et que tu ne saurais entendre, vivant, je gravis les échelles des airs, je regagne mon royaume et disparais dans les cieux.* »

*Le Mage posa ses pieds nus sur les douces paumes du démon de la Superbe Rectiligne et de l'Apex enflammé, Thorrazaël, dont la puissance invisible l'attendait.*

*Et il sentit avec une ineffable volupté qu'il s'élevait doucement au-dessus du sol terrestre où Simon-Pierre gisait toujours, hébété de peur, d'ignorance et de stupéfaction.*

*Et le Mage mollement emporté, dominant déjà le balancement des plus hautes palmes, montait d'un mouvement harmonieux, lent d'abord, mais qui ne cessait de s'accélérer.*

*Il montait verticalement, maintenant très vite et bientôt il éprouva qu'il était lancé vers le zénith comme une flèche vers sa cible. Un vent de tempête l'enveloppa, brûlant et qui gonflait sa robe et lui fouettait le visage. La fulgurante rapidité de l'ascension terrible le fit un instant défaillir.*

*Alors il comprit qu'il tombait et que l'abîme dans lequel il tombait c'était* Là-Haut, *le lieu* Le Plus Bas *du monde, le centre incandescent du soleil vers quoi la pesanteur, l'orgueil et l'amour de soi entraînent irrésistiblement tous les corps gravitants et les esprits rebelles, lorsque aucune aile humble et blanche ne les vient secourir et consoler dans leur chute.*

## *ONAN*

*Il règne. Il est Seul. Il est nu au centre omniprésent de l'éternité noire.*

*Il n'est rien qui puisse accroître ou limiter sa puissance infinie.*

*Unique crise possible : se perdre soi-même, dissiper sa substance, se dissoudre... s'anéantir un peu...*

*Et cette pensée insensée aussitôt se condense et répand au milieu du vide, galactique et phosphorescente, la première, plaintive et pâle nébuleuse.*

## *LE DEMON DE LA PERFECTION*

*Il entra comme un souffle. Je ne le vis pas mais j'eus tout de suite la sensation qu'il se tenait derrière moi, penché sur mon épaule et lisant ce que j'écrivais. J'entandais sa pensée.*

*— « Ce poème est beau, disait-il, mais il y a là ce mot, ce*

*petit mot sans importance d'ailleurs, cette conjonction, je l'avoue, malaisée à placer. Il faudrait peut-être la supprimer, ou en trouver une autre, ou peut-être la conserver... En tout cas, il y a une correction nécessaire, un choix à faire. Et qui est difficile.»*

*Je relus mon œuvre plusieurs fois et chaque fois plus longuement arrêté par ce détail que je ne pouvais outrepasser. J'étais en proie à une irritation croissante. Bientôt, cette maudite conjonction exaltée, boursouflée, démesurée, me voila les phrases les mieux venues, puis l'idée tout entière. Mon irritation se changea en fureur. Je saisis la page, je la froissai, la déchirai et j'en jetai les morceaux dans ma corbeille.*

*— «La superbe rose, murmura mon visiteur nocturne surgissant tout à coup hors de l'ombre et appuyant son regard sur la fleur qui, svelte et fraîche, s'élançait du col de la verrerie ornant ma table.»*

*«Il faut, reprit-il, admirer en cette fleur une création parfaite de la nature végétale, ou plutôt il le faudrait... Car ce pétale, hélas! a déjà subi le contact, oh! imperceptible de la décrépitude et de l'automne.»*

*La corolle, en effet, se recourbait en un point un peu plus qu'il n'eût fallu et l'on ne pouvait pas ne pas prévoir la place où le premier pli allait apparaître et le tendre limbe, effleuré d'un cerne de lilas, se faner comme une paupière vieille.*

*Dès lors mon œil sévère ne put considérer de l'impeccable rose que sa prochaine et fatale pourriture. Je l'arrachai de son vase et la lançai dans la cheminée où elle brilla d'un dernier éclat et bientôt ne fut plus que cendre de rose.*

*— «Jugée! prononça l'étranger avec un froid sourire. Jugée et condamnée.»*

*Et soudain il me prit par le bras et m'entraînant vers la fenêtre dont il écarta brusquement les rideaux lourds qui m'isolaient et m'enfermaient avec mes songes,*

*— «Regarde, dit-il, et reconnais enfin la Perfection.»*

*La nuit glacée et noire régnait sur la campagne obscure et du zénith à l'horizon confus, les seules perspectives où se peut enfoncer le regard de l'homme, les perspectives infinies resplendissaient du ruissellement, du brasillement paisible et majestueux des constellations.*

*Je demeurai muet devant la sublime Ecriture. Je ne cherchai pas à en découvrir le sens, mais, j'en étais sûr, la Couronne, la Lyre, le Dragon, les Chariots, les Pléiades, ne*

*dessinaient point un aspect du hasard. Ces signes avaient une signification. Absolue!*

*— « Non, s'esclaffa-t-il, répondant à ma pensée après un silence, pas absolue! Nous n'avions pas remarqué ce vide. La perfection encore une fois nous échappe. Il y a une faille dans la splendeur. Peu de chose en vérité mais il y faut une retouche, une retouche légère... que tu peux faire... Tu n'as qu'à le vouloir et l'unique étoile qui n'est pas à sa place, gravissant quelques degrés des cieux, ira scintiller au centre, exactement, de cette région de l'étendue que la négligence de l'Eternel a laissée déserte. Alors! Alors seulement! l'Univers connaîtra son achèvement et jouira de la Perfection inexhaustible. Dis que tu veux la corriger l'ultime, l'infime erreur. Dis que tu le veux! Mais dis-le donc, homme savant, ô créateur, ô poète! »*

*Ces paroles me glacèrent d'épouvante. Je discernai, lucide et comme en suspens sur le bord d'un abîme, que le seul mot, la seule pensée d'acquiescement qu'il me demandait, déclencherait un cataclysme indicible.*

*Par avance, distinctement, je vis et j'entendis se fendre la voûte immense; en mille éclats se briser la sphère harmonieuse de cristal et retomber tout l'Univers dans un horripilant chaos, promptement submergé d'ailleurs par le reflux ténébreux du néant sans figure.*

*— « Arrière, démon, m'écriai-je, tu ne me tenteras pas davantage, ni le Seigneur notre Dieu. Va-t'en et remporte l'Abstraction stérile, la suprême invention de l'orgueil que la nature ignore et que tu n'as conçue que pour immobiliser le temps et décourager l'action. Je n'ai que faire de la Perfection. Il ne manque pas un astre au firmament. La Vérité c'est le Réel, ce qui est et qui suffit. »*

*Je n'avais pas achevé de proférer mon indignation que le Contempteur avait disparu. Mais m'avait-il jamais visité? ou n'avais-je pas encore été le jouet de cet esprit de scrupule qui me hante et s'agite sans cesse en mon cerveau pour le détruire.*

*Je me remis à ma table de travail et, recueillant avec mes papiers épars quelques pétales effeuillés de la rose, je récrivis, aussi soigneusement que possible, le poème, imparfait, que j'avais déchiré trop précipitamment. Tel quel, il valait mieux que le néant qui, seul, est parfait et pur.*

# RÊVERIE A PROPOS DE STÉPHANE MALLARMÉ

## *L'ŒUVRE ET L'HOMME*

par ANDRÉ FONTAINAS

« Dans la fluide yole à jamais littéraire » après un temps bien long : plus d'un demi-siècle! je m'imagine, comme autrefois, assis avec l'auteur de ce véridique vers non moins fluide qu'elle, tandis que, debout, le maître en sa vareuse bleue et sur la tête une marine casquette à visière, procédait, d'un mouvement souple et sûr, à la manœuvre du départ. Entier, il se donnait à cette ample satisfaction d'être servi par la brise complaisante; ni l'un ni l'autre, l'œil fixé vers lui en son geste large approprié au devoir de l'heure, ne l'interrogions de la voix ou du regard; le silence nécessaire absorbait seul son attention.

La Seine, ouverte en ce calme accueillant « aux soleils ardemment situés » sur les flancs d'une embarcation dont la blancheur s'exposait à leurs caresses, coulait douce entre deux rives forestières où se dénouaient les franges touffues du feuillage nous englobant, paisible, en la délicieuse solitude que nous parcourions, arborée la voile claire. Elle s'enflait d'air, lançant aussi des étincelles et, favorable, nous faisait descendre le courant vers les parages que, la main à la barre, Stéphane Mallarmé avait résolu de nous faire visiter. De fermes paroles, modulées, nettes, précises, selon sa façon habituelle, nous initiaient à la découverte subtile, comme essentielle, d'insoupçonnées analogies, de ferveurs renouvelées sans cesse, dans ce splendide paysage d'eaux empli de lumière et de feuillages parmi lesquels nous voguions, à des livres aimés, à un poème dont le souvenir suscité nous induisait en quelque extase littéraire, en quelque émoi musicien, au souvenir d'une méditation perdue, d'une rencontre d'art, d'une anecdote piquante, plus ou moins instantanée. Oh! que la journée délicieuse s'écoulait, fortunée, successive, diverse, mieux intime

que par les soirées du mardi dans le recueillement de la rue de Rome!

Arrivés aux confins des lieux que Mallarmé assignait à notre croisière fluviale, la voile amenée nous vouait à l'immobilité totale. D'une allure précise, constante, l'yole, du ponton réservé de Valvins, nous avait emmenés sans heurt par delà le Bas-Samois et Héricy au tournant courbe s'infléchissant vers le pont de Fontaine-le-Port. Nous étions maintenus, toute marche désormais suspendue, nulle haleine de brise ne s'élevant plus dans aucune direction. Mallarmé s'efforcait à de superflues invites de la voile diversement offerte. Peines perdues. A peine nous défendions-nous de la poussée molle du courant. Vers les avirons Valéry veut étendre les mains, un regard de Mallarmé coupe le geste, interdisant au retour cet expédient qu'il juge, après la marche caressante de l'aller, un contraste trop brutal. La nature s'engourdit, dans un instant accueillera la reprise d'un souffle d'air, et dociles nous saurons l'approprier à nos desseins. Et de notre inertie obligée, se tirait l'occasion de prôner, lointain disciple de Hegel, la fondamentale opposition du réel au rationnel qui se conclut par la synthèse de l'idée, avec maintes déductions s'appliquant à notre cas. Et c'est, j'en suis garant, sinon l'unique, une des fort rares circonstances où je l'entendis disserter de philosophie, s'appuyer d'un système philosophique, se référer à la pensée d'un philosophe. Alerte, averti, Valéry lui donnait réplique et m'émerveillait par la sûreté de ses valables arguments. Peu initié à de telles disciplines, j'écoutais, partagé de l'un à l'autre, impartial. Des disquisitions de cette sorte n'ont guère hanté, je le confesse, mon attention ou ne m'ont saisi d'une emprise persuasive. J'admire une trame tissée, à mon avis, d'un réseau bien tendu, mais les thèses qui s'affrontent adverses ont sur moi une égale autorité, sans que l'une ou l'autre abattent mon natal scepticisme, qui ne me désenchante non plus qu'il ne me satisfait; j'y résiste, à tout le moins, indifférent.

L'argument de synthèse hégélienne ne produisait néanmoins nulle ride à la surface de l'eau, en la profondeur de l'air, et l'antithèse *valéryenne* astreignit la thèse *mallarméenne*, à un acquiescement contraint, sinon de bonne volonté : Valéry, que tourmentaient la nécessité de ne pas manquer le retour à Paris par un train du soir et la promesse que nous avait faite Mallarmé de s'attabler au restaurant (en ce temps-là) modeste du pont de Valvins pour se réconforter avec nous de quelque nourriture, s'était emparé des deux rames, les manœuvrant, vigoureux et régulier.

Et, au jardin champêtre, la conversation avait pris un tour fort différent. Valéry, comparse, s'effaçait, tandis que, solli-

cité par Mallarmé, j'évoquais le souvenir qu'avait conservé mon esprit de mon professeur d'anglais dans la classe, où, en sixième, j'avais été son élève, au lycée qui de Fontanes ne s'était pas encore débaptisé en Condorcet. Agé de douze ans environ, on le présume à bon droit, je n'avais alors envisagé Mallarmé qu'en professeur semblable à la plupart. Sur mes condisciples comme sur moi, d'ailleurs, il exerçait un prestige qu'il m'est difficile d'expliquer. De quel charme indéfinissable disposait-il? D'autres qui l'ont eu, vers des âges similaires, dans d'autres établissements scolaires, ont entretenu la conviction qu'il y était, selon l'argot de ces milieux, assez fortement « chahuté ». Rien de pareil chez nous. Nous le respections; il nous en imposait par sa tenue de dignité et de si discrète prestance. Non qu'il parût s'intéresser à la conduite de sa classe; les élèves s'y tenaient convenablement, et, du reste, il ne tolérait pas le désordre. Au début de l'année, ayant découvert qu'un de nous était habitué dans sa famille à s'exprimer en anglais, il s'était sur lui déchargé de la direction de ses cours, de la correction des devoirs, du choix des leçons; il lui avait tracé un programme dont l'élu, doué sans doute nativement de dispositions pédagogiques, s'acquittait au contentement de ses condisciples et du maître.

Devant Mallarmé qui ne sortait guère de sa chaire, des livres étaient accumulés, et nous le voyions, de temps à autre, en parcourir certaines pages, y cueillir une note avant de les fermer, de les remettre en place, s'abandonner à quelque longue réflexion soutenue, tracer sur le papier vierge étalé sous ses yeux un mot, une phrase, ramener d'une simple, péremptoire admonestation le silence si dans la classe une rumeur vague s'était élevée, et s'absorber en lui-même à nouveau jusqu'à l'heure libératrice du tambour.

Néanmoins, dans les occasions exceptionnelles il intervenait; la plus notoire, l'inoubliable entre toutes, fut le jour où sur le tableau noir il *grava* à la craie un poème d'Edgar A. Poe, *Eldorado*. Et je n'ai point usé au hasard du verbe *graver*, car c'est depuis cette date que je sais de mémoire les quatre strophes dont ce poème est composé, et que je me le récite à peu près journellement. N'est-ce pas ma prière à Edgar Poe, peut-être, intercesseur?

Elle n'est plus à présent, la fluide yole, qu'un symbolique ou littéraire souvenir.

André Billy, qui, je crois, seul de la presse quotidienne, a déploré, sur un ton de piété attendrie, le désastre qu'il lui fut donné de constater à Valvins, où ce qui fut la demeure de Mallarmé a été irréparablement éventré et fortement endommagé, hélas! aux heures héroïques de la Délivrance, a rappelé dans son charmant article *Chez les Poètes* paru au *Mercure*

*de France,* le 1er juin dernier, que l'embarcation qui plaisait tant à Mallarmé avait, dès 1940, été mise hors d'état de naviguer par l'initiative d'un officier français qui craignait qu'elle pût être utilisée par les Allemands : Mme Bonniot, la gardienne tutélaire, que tous nous révérons, du seuil consacré, eut beau signaler que l'yole prenait l'eau et ne pouvait servir, rien n'y fit, elle fut sacrifiée. Nous ne la retrouverons plus, arrêtée à son appontement, ou signalant par l'éclat de sa voile blanche la présence au loin sur la Seine du noble esprit que notre ferveur de disciples admis à sa plus amicale confiance plus d'une fois s'enorgueillit d'y accompagner. En quel triste état retrouverons-nous, si nous retournons là-bas, la maison, dont les meubles, les objets précieux, qu'il avait acquis, situés, chacun, à une place de choix, familière ou dans certaines évocations poétiques, ont été anéantis ou à jamais détériorés? Le plus acharné des guignons s'est abattu sur les vestiges de cette existence exemplaire, et notre religion ne dispose plus d'un autel sauvegardé où il nous soit loisible d'invoquer authentique l'image qui nous hante à jamais d'un destin surhumain parmi les choses que sa main touchait, que ses yeux aimaient, qui se magnifiaient d'avoir été chéries et chantées par lui. Quand ses derniers fidèles auront disparu, certes la lucidité de son art, la droiture de sa conscience de poète posséderont toujours et à jamais ceux qui nous succéderont dans notre inaltérable zèle de dévotion; la pensée de Mallarmé, même si sont abolis tous les témoins matériels qui provoquaient ou soutenaient son exaltation lyrique, se perpétuera, comprise comme nous l'avons discernée et définie, accrue en l'estimation de ce qui peut nous être demeuré inaccessible, mais ni amoindrie non plus que désuète ou abandonnée en aucune de ses parties. Rien de lui ne saurait s'ensevelir dans le temps obscur...



*Obscur!* l'épithète ne triomphera pas, qui fut prodiguée à son œuvre et à son destin. D'imménoriales obstinations auront cessé de s'appesantir; elles ne provenaient que d'un refus. La confusion sera dissipée alors, les lecteurs n'enfouiront plus, débiles, leurs exigences médiocres dans une profusion de ténèbres invétérées. Ils se seront enrichis d'une lumière irradiée. L'oubli aura étendu un voile sur l'abus qui poussa certains à attirer l'attention sur des publications postérieures à son décès, qu'il avait interdites et qui, dans les exégèses de son œuvre, ont usurpé une situation prépondérante. On s'accoutuma à découvrir, en lui, le philosophe sous prétexte d'élucider le poète, sans égard pour cette cruciale crise où il faillit succomber, et à quoi il sut d'un coup mettre fin, résolument,

jusqu'au bout, lorsqu'il s'aperçut qu'il s'enfonçait en la confusion d'un dédale équivoque. Il sut, d'un coup, non sans s'imposer une souffrance fondamentale continue, reléguer au plan presque subalterne le métaphysicien qu'il avait failli devenir, pour rendre définitivement au poète la primauté, et grandir à sa vraie taille en proportion du sacrifice. N'est-ce point alors que lui vint cette fière attitude décrite dans une lettre non datée à Charles Morice : « Nul vestige d'une philosophie, l'éthique ou la métaphysique, ne transparaîtra. » Sans doute il ajoute : « il la faut incluse et latente. Eviter quelque réalité d'échafaudage, demeurée autour de cette architecture spontanée et magique n'y implique pas le manque de puissants calculs, et subtils, mais on les ignore; eux-mêmes se font mystérieux exprès. Le chant jaillit de source innée, antérieur à un concept, si purement que refléter au dehors mille rythmes d'images. Quel génie pour être un poète; quelle foudre d'instinct renfermer, simplement la vie, vierge en sa synthèse et illuminant tout. L'armature intellectuelle du poème se dissimule et tient — a lieu — dans l'espace qui isole les strophes et parmi le blanc du papier : significatif silence qu'il n'est pas moins beau de composer que les vers. »

Le poète ne renie pas ses recherches ou trouvailles transcendantales; il se les est assimilées, appropriées comme d'instinct selon ses besoins de créateur. Il sent en lui la structure exister nécessaire, mais subsidiaire et subordonnée, jamais à la surface n'apparaissant.

Par là, décidément *inachevée*, la conduite de son *Igitur ou la Folie d'Elbehnon* est par de vastes distances éloignée de celle du *Coup de Dés*. Au premier, l'élaboration, le soutien et la tenue de l'induction platonicienne accaparent, primordialement, le plan de la méditation. Le poète desservi par un excès d'apodictite, y laisse étouffer le chant pur et la vision révélatrice. Aux suprêmes évolutions de son art, la démarche contraire s'est imposée. La raison épurée est restreinte au rôle subalterne qu'elle doit tenir, et n'empiète plus sur les prérogatives du rythme et des images.

C'est en vertu de cette considération, ami Antoine-Orliac, je me permets de le regretter, en votre récent ouvrage : *Mallarmé, tel qu'en lui-même*, que vous vous êtes attardé si longuement à accorder à *Igitur* une importance disproportionnée : car c'est moins un poème qu'un essai à mes yeux avorté d'où Mallarmé s'est nettement détourné. Qu'il renseigne sur les dessous où s'appuie forcément l'œuvre, sans doute, mais, ne constituant pas l'essentiel, il déséquilibre la valeur des investigations qui trop longtemps se concentrent autour.

Mallarmé n'a que trop hanté « les purs glaciers de l'Esthétique » ; il n'a abouti qu'à s'y heurter au « Néant », avoue-t-il,

avant de rejoindre le Beau qui, seul et suprême, importe à la réalisation d'un « art éternel, concis, équilibré », et, s'il est vrai, comme l'écrivit Keats, que « le génie de la poésie doit se débattre pour être sauvé dans chacun, il ne peut être développé par des lois et des préceptes mais par la sensation de surveillance de soi ». Baudelaire, non plus que Poe, non plus que Keats, n'exigeait davantage; le tourment de Mallarmé provient de l'ambition qu'il avait eue de se créer à lui-même un code de lois ou de préceptes formels, immuables, d'où il aurait automatiquement tiré la substance de ses poèmes. La passion qui l'a longuement désespéré, presque vidé, c'est la torture de l'absolu. Sa grandeur surhumaine provient de s'être avec résolution arrêté à temps sur la pente fatale où il s'était engagé, et d'avoir abjuré son erreur. Son œuvre substantielle de poète proteste contre toute abstraction d'idée, toute terminologie métaphysique exclues avec non moins de persistance que l'abus de la vanité rhétoricienne, la platitude explicative, les vaines insistances. Ses phrases aussi bien que ses images ne visent guère à laver l'esprit du lecteur ou de l'auditeur de la possibilité d'un doute interprétatif; elles prétendent l'exciter au désir de les parfaire en les complétant de ce qui sommeille informulé dans le cerveau de chacun. Nul qui ne participe, qu'il le veuille ou soit rétif, au travail de l'auteur.

Dans plusieurs de ses compositions, Mallarmé effleure la zone des données métaphysiciennes qui à d'autres présenteraient la séduction de leur prétexte. Il se méfie, il se dérobe.

Fixé à Paris depuis peu de mois, il s'inscrit au nombre des poètes, éplorés par l'annonce du décès de Théophile Gautier, qui, à l'exemple de leurs prédécesseurs de la Renaissance, dresseront à sa gloire un Tombeau. Le dieu Hugo l'inaugure d'une richesse tout émue et émouvante de métaphores géniales par leur simplicité vraie et profonde. Il célèbre la multiplicité modeste de cette âme féconde en qui « le couchant rencontrait l'aurore », de ce « forgeur mystérieux et puissant » qui ne fermait les yeux ni à l'avenir ni au passé. Il fut, rappelle le Maître initiateur, il fut

*Mage à Thèbes, druide au pied du noir menhir,*
*Flamine aux bords du Tibre et brahme aux bords du Gange,*
*Mettant sur l'arc du dieu la flèche de l'archange,*
*D'Achille et de Roland hantant les deux chevets...*

et savait « tordre tous les rayons dans une seule flamme... »

Au tour de son rang alphabétique Stéphane Mallarmé s'approche, et sereinement propose au glorieux mort le *Toast Funèbre,* on le sait :

*O de notre bonheur, toi, le fatal emblème!*

de la sorte signifiant, dès le vers initial, qu'il ne prétend, devant la tombe, rien exalter sinon le bonheur qui fut de la

terre, goûté parmi les humains, et tel qu'il leur est tendu par le destin, en exemple. A mesure que s'en déroule la grave orchestration, le poème écarte, parce qu'il la tait, l'évocation d'une croyance à l'au-delà, ou, parce qu'il en limite la possibilité, d'une foi en la survie de l'homme. Aux portes de porphyre éteint, le flambeau l'atteste

*Que ce beau monument l'enferme tout entier*

Seulement du héros couché survit à sa dépouille « jusqu'à l'heure commune et vile de la cendre » le reflet des feux solaires qu'alluma aux carreaux la gloire ardente du métier; il la cultiva selon son art. Il ne sied qu'on se confonde en l'orgueil faux de ceux qui se proclament apparences opaques des spectres qu'ils seront plus tard. Le poète même s'y leurre parfois avec la foule et se présente en « vierge héros de l'attente posthume ». Non! reprend l'authentique, méprisant l'horreur des larmes et l'extérieur spectacle du deuil, quand par le Néant le mort interrogé sur le mystère qu'est parmi les astres la Terre, ne s'entend de réponse en songe que du fond de l'abîme ce cri : Je ne sais pas!...

J'abrège, me conformant de plus près à la glose publiée naguère par M. Charles Mauron : Le Maître « par son œil profond » (intelligence) apaise l'angoisse ou l'espoir des quêteurs d'Eden ailleurs qu'ici-bas. Le jardin que sa voix suscite ne se parfume que d'une idée, soit de la Rose, soit du Lys. A celui qui succombe au suprême devoir qu'il a observé de magnifier de son art l'enclos rêvé, ne survit rien que la vibration merveilleuse de son chant et de sublimes évocations. Du séjour même où il s'est plu et qu'il enrichit de ses soins, il a banni le rêve religieux, l'illusion vaine. Il ne demeure à ces bosquets choyés que l'Idée sacrée, image, rythme, arome des corolles par sa puissance éveillées.

Mallarmé n'aurait pu forfaire à l'attitude franche et simple de l'athée. Nulle forfanterie, quête de querelles, nulle dérobade. Il ne déclame ni ne lutte, dans l'accomplissement de la tâche. Sa sérénité parfaite s'est dépouillée de la présence de tout dieu créateur ou réparateur. Il n'affirme que ce qu'il voit ou que sa pensée altière l'induit à admettre, et dépasse le déisme répudiant le prêtre ou la liturgie de Hugo, le culte informulé et divers qui intéresse Gautier, ou plus critique et porté à l'extase mystique par quoi Gérard de Nerval se fourvoya aux nœuds tragiques de leurs délires.

L'ère actuellement est close des sollicitations hégéliennes, si ce n'est qu'en guise tout au plus d'un invisible et souterrain soutènement. Le poète se débrouille, ressuscité, livré à soi. Il ne s'engage plus aux inquiétudes, fussent-elles grandioses et attirantes, celles où Villiers de l'Isle-Adam, son

pair par la volonté, son égal en destinée, se débattra dans sa superbe, non plus que celles où l'ami que lui fit la publication de ce livre enthousiaste et compréhensif *A Rebours*, J. K. Huysmans, s'est obstinément bouché toutes fenêtres.



Maintenant, libéré d'entraves étrangères à ses desseins, s'est dressé en sa taille de lumière le Poète! Interpréter par une reprise d'appréhensions spéculatives les feux d'astres ou bolides apparus au ciel avec *Un Coup de Dés* n'est que méprise; tenterai-je de la dissiper?

Après l'énoncé capital : UN COUP DE DÉS — JAMAIS — N'ABOLIRA — LE HASARD, qui constitue le thème essentiel du poème, duquel tout détail est issu, en quoi toute circonstance de second plan sera résorbée, si nous attachons notre examen, distrayant nos regards de la structure fondamentale du tronc, au jaillissement successif des cépées, des branchages ou des ramures où se projette l'illumination secrète de la feuillée, des bourgeons éclosant en corolles, en grappes de fleurs scintillantes ou de fruits regorgeant de soleil, ce qui, par-dessus toute autre cause d'émerveillement, nous confondra d'extase et de joie, c'est la constance d'images se diversifiant sans cesse dans ces dispersions coordonnées, libératrices et fécondes. Rien de didactique, mais chaque phrase éclaire.

Le loisir, la place manquent pour explorer chacun des interstices de cette souche nourricière : UN COUP DE DÉS, espace vide où le tronc sans doute s'est dégagé des souterraines et muettes profondeurs. JAMAIS, soudain l'élancement se rompt pour émettre des rejetons de précision renforçant l'absolu qui s'affirme et à la fois se prépare : *Jamais* se précise par : *Quand bien même lancé dans des circonstances éternelles...* De quelle espèce ces circonstances? Supposons : *au fond d'un naufrage*, et suit alors cette page disposée de telle sorte que l'œil y découvre le ballottement des lames désespérées autour d'un bâtiment à la dérive dont *le Maître* expérimenté et volontaire entrevoit la vanité stérile de la lutte, renonce à « jouer en maniaque chenu la partie », lorsque des flots en lui submerge « le chef, coule en barbe soumise »; et signifie pour l'homme le *naufrage direct*, sans nulle nef à conduire encore *confrontant* avec le probable désastre final *une chance oiseuse de voile illusoire, fantôme d'un geste* appris, inutile, puisqu'elle va *chanceler, s'affaler : folie!* — Et, à cet endroit, se termine le rejet, et s'impose en reprise l'insistance primordiale du tronc un instant délaissé : N'ABOLIRA, je m'y arrête, mon dessein ne pouvant s'exalter à une critique exhaustive de ce poème si regorgeant, si touffu de sens et d'intentions plénières.

Il suffit d'avoir dévoilé le mécanisme de magnifique projection lyrique où n'intervient à aucun endroit, visible, le calcul délibéré d'un objectif abstrait. Le poème entier est construit, multiple exposition d'analogies saisissantes qui s'amplifient entre elles ou se dérobent réticentes, mais sans recours à l'intrusion, du moins perceptible, de la médiation métaphysique : « Nul vestige d'une philosophie; l'éthique ou la métaphysique ne transparaîtra » et, si elle est « incluse et latente », on ne peut contester que « autour de cette architecture spontanée et magique » la réalité d'échafaudage, si elle existe, se laisse ignorer. « Le chant jaillit de source innée, antérieur à un concept » et ne reflète au dehors que *mille rythmes d'images...* L'armature intellectuelle s'est dissimulée « dans l'espace qui isole les strophes et parmi le blanc du papier ».

Mallarmé, assure-t-on, aboutit à une impasse. Qui se croit en mesure de l'assurer? Une brutale mort l'a emporté avant que les épreuves de l'imprimeur eussent été entièrement revues. C'est son décès qui de sa tentative fait conclure à une impasse. Où n'eût-il pas accédé, s'il avait vécu plus de cinquante-six ans? Je crois, au bout d'un laps si long de désespoir ou « de poèmes ou études en vue de mieux comme on essaie les becs de sa plume avant de se mettre à l'œuvre », à une sincère résurrection. Une voie royale s'était offerte à lui, *le Coup de Dés* ne témoigne que des premiers pas qu'il lui a plu d'y aventurer.

A ceux de l'impasse, j'oppose nu, sans référence, mon démenti dont, je ne l'ignore pas, le poids n'a pas plus de valeur que celui de leur décourageante assertion. Le renoncement prêté à Mallarmé en ses années et expériences suprêmes, magnifie le héros que proclamait en lui Albert Mockel; une marche en avant dans le terroir apparu, s'il en a soupçonné la fécondité future, l'aurait élevé à la taille d'un dieu. Le héros supporte avec fierté et résolution l'échec magnanime et succombe finalement à son sacrifice, mais le dieu triomphe et passe au delà. Pourquoi refuser à Mallarmé cette apothéose niée par la soudaineté de son décès, alors qu'il avait ouvert une porte nouvelle sur l'infini et l'absolu?

La voile, la plume, l'aile, instruments d'évasion, il en disposait à son gré; ses vers en sont emplis, soulevés, allégés et fleuris. Un poète jamais, avec plus de délicatesse, de mesure et d'efficacité en a-t-il usé mieux que lui? Comment n'eût-il pas songé à s'aider de leur concours à son désir, à son besoin d'élargissement et de délivrance? Il me satisfait de penser que déjà d'un vague essor sans avenir, il innovait consciemment sa montée victorieuse, à travers l'espace, vers sa définitive et plus que divine conquête lyrique sur l'univers.

*Hyperbole! de ma mémoire*
*Triomphalement ne sais-tu*

*Te lever, aujourd'hui grimoire*
*Dans un livre de fer vêtu?*

interroge le début de la *Prose* (*pour des Esseintes*). Mallarmé ne s'en sert qu'à parfait escient, en des moments d'exception où un élan vif le transporte. Mais « le démon de l'analogie » le tient et le domine; il n'est, au sentiment des lexicographes d'esprit classique, d'inventeur de métonymies ou de métaphores plus redoutable que lui. A coup sûr il s'en distrait, ayant conscience d'avoir, à chaque fois, enrichi le prodigieux trésor de notre idiome par un éclairage approprié de termes, vocables, phrases ou vers, comme c'est le devoir du poète, fixant l'attention par des rapports insoupçonnés et neufs, ainsi qu'à une aube où l'exacte nécessité de définir l'idée ou de susciter l'image se métamorphosait en un mythe selon le gré du poète inconscient ou raffiné. Le poète, l'œil ouvert sur l'emmêlement inextricable des relations entre toutes les idées et toutes les choses, s'exerce à retirer du chaos maints fils qu'on négligea avant son initiative de dégager et qui se révèlent, aussitôt proposés ou acquis, d'une absolue urgence.

Or Mallarmé, jusqu'en son existence familière et quotidienne, manie la métaphore avec une aisance congénitale. Aux tout premiers temps où je fus admis à l'honneur de le fréquenter, nous étions réunis, un certain nombre de poètes, chez l'un de nous, l'affable et accueillant Georges Rodenbach, en son logis de la rue Gounod. Je m'étais approché de Mallarmé, heureux, connaissant sa dilection pour les peintres très discutés alors qu'on appelait impressionnistes, de lui raconter qu'ayant flâné, quelques heures plus tôt, devant les galeries, je suppose, de Boussod-Valadon à moins que ce ne fût de Goupil chez qui le frère de Van Gogh était l'animateur ardent, j'avais remarqué un arbre éblouissant, à la vitrine exposé, de Claude Monet. « Oui, s'extasiait Mallarmé, ce Monet superbe, un paon brûlant le paysage de sa queue étalée! » Moi, cette analogie si peu prévue me transportait au paradis des visions poétiques, tandis qu'un aîné, dont je tairai le nom, parce que je révère son talent probe et désire ne rien aventurer qui risque de porter atteinte à sa gloire par la sottise et l'ignorance depuis longtemps décriée, et que j'aimerais aider à rétablir en l'intégrité que j'estime lui être due, anéantissait de stupéfaction mon élan d'acquiescement, parce que, sans réprimer un gros ricanement désapprobateur, il laissait échapper cette goguenardise déplacée : « Voyons, Ami, ce tableau est-ce un paon, est-ce un arbre : quel rapport? »

Et j'entrevis dans un éclair que si bon, si vénérable et excellent poète que fût l'un, l'authentique, natif, essentiel, suprême s'était révélé en l'autre, en Stéphane Mallarmé, mon maître et mon modèle.

# AU SUJET DU « DIVIN CYGNE »

par J. Duchesne-Guillemin

*Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui*
*Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre*
*Ce lac dur oublié que hante sous le givre*
*Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui?*

*Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui*
*Magnifique mais qui sans espoir se délivre*
*Pour n'avoir pas chanté la région où vivre*
*Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.*

*Tout son col secouera cette blanche agonie*
*Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,*
*Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.*

*Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,*
*Il s'immobilise au songe froid de mépris*
*Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.*

*A ANDRE FONTAINAS.*

Dans son livre récent, *Dix Poèmes de Stéphane Mallarmé* (1), E. Noulet a jeté sur ce sonnet une lumière toute nouvelle. Tout ce qui avait été dit avant elle sur le sens fondamental de ce poème devient nul. Il n'y a rien à changer à ce qu'elle en dit; mais ce qu'elle en dit me paraît, pour l'exégèse totale de la pièce, riche de perspectives qu'elle n'a pas toutes prétendu déduire.

Elle me semble, en particulier, s'être trop modestement effacée devant les commentaires que ses prédécesseurs ont consacrés à la *forme* de ce poème. Même si Thibaudet, le plus grand d'entre eux, a énoncé à ce sujet l'essentiel, et d'une plume inégalable, on ne peut se dispenser d'y revenir. C'est une question de principe : un poème, en tout cas un poème de Mallarmé, ne peut être entièrement compris si on le considère seulement comme un ensemble de phrases et d'idées et non comme un édifice de vers et de mots. (Rappelons-nous toujours la célèbre réponse de Mallarmé à Degas.)

(1) Lille-Genève, Giard et Droz, 1948.

Peu nous importe ici que ce soit la forme ou le fond qui prédomine, que ce soit l'une ou l'autre qui donne le branle à la création. Qu'il soit parti d'une idée ou d'un rythme, d'un sentiment ou d'un schéma métrique, le poète sent très tôt se former autour de lui, dans l'espace mental où il se meut, une sorte de nébuleuse, de noyau vaguement lumineux. Dans ce monde encore amorphe, ou plutôt dans cette semence de mondes, il voit tel point se condenser en une idée, tel autre en une rime, en une image, etc. Il tâtonne de l'une à l'autre, et cela dure des jours et des nuits. Beaucoup d'espace restera stérile, beaucoup de sentiments se verront refuser l'expression, beaucoup de trouvailles seront rejetées, jusqu'à ce qu'enfin ces découvertes opposées, ces limitations réciproques imposent à la constellation sa figure particulière.

Sans doute, l'œuvre achevée ne nous laisse rien supposer de ces démarches du poète; aussi bien ne s'agit-il pas d'en reconstituer le détail. Mais il nous est défendu de faire comme si elles n'existaient pas, sous peine de tomber dans l'erreur d'expliquer un poème en faisant abstraction de ce qui le fait poème; d'en vouloir justifier chaque mot en raison. Bien sûr, dans un poème bien fait cette justification se trouvera toujours, mais seulement parmi un ensemble de motifs, où elle n'a même pas toujours le premier rang.

Ainsi se dégage le paradoxe de toute exégèse de poème : elle doit s'interdire le mot à mot, et pourtant être telle qu'aucun mot du texte ne la contredise. La suite des gloses littérales formerait une exégèse fausse; mais chacune d'elle, prise à part, garantit l'exégèse vraie.



Il me sera donc permis, pour insister comme il convient sur la forme du poème étudié, de présenter à cet égard quelques observations ou précisions.

Tout le poème est dominé par la voyelle *i* : c'est l'une de ses propriétés fondamentales, et qui ne pouvaient passer inaperçues, mais on n'en a reconnu, me semble-t-il, ni toute la mesure, ni toute la portée.

Le poème est une « symphonie en *i* », sans doute; mais il faut s'aviser qu'il est aussi, et tout autant, une « symphonie en blanc ». Tout, en effet, y est blanc ou y « vêt » la couleur blanche, depuis le premier mot : le *vierge*, jusqu'au dernier : le *Cygne*, en passant par le *lac dur*, le *givre*, le *transparent glacier*, un *cygne*, le *stérile hiver* (en tant que ces deux mots, ici, rappellent le paysage de givre), le *col*, la *blanche agonie*, l'*oiseau*, le *sol*, le *plumage*, le *fantôme au pur éclat*. En ceci, le poème de Mallarmé prend place dans une série inaugurée par un poète-peintre, Théophile Gautier, et qu'un autre poète-

peintre, le jeune Paul-Ambroise Valéry, devait à son tour enrichir de plusieurs essais (2).

Mais, alors que ces deux autres poètes se contentent de réaliser l'unité du ton (au sens visuel du mot), Mallarmé se distingue par le parti de subordonner, en outre, tout son poème à la dominance d'une seule voyelle. Ce qui fait de son sonnet une merveille unique, c'est qu'il soit *à la fois* une symphonie en blanc et une symphonie en *i*. Avoir concilié ces deux exigences n'est sans doute pas l'objet principal du poème — Mallarmé n'est pas Valéry —; c'en est tout au moins l'un des objets.

Et qu'on ne dise pas qu'il n'y a là que prouesse de versificateur. L'accord, si admirablement mis en œuvre par le poète, entre la voyelle *i* et la couleur blanche, est fondé en nature.

On a beaucoup écrit, à la suite de Rimbaud, sur la couleur des voyelles, et je n'aurai pas la prétention de traiter en son ensemble cette question, ni d'élucider le trop fameux sonnet, bien fait pour égarer toute recherche. Heureusement, le cas de la voyelle *i* est spécial.

On me permettra, à cet égard, d'alléguer ici un souvenir d'enfance, avant de passer aux preuves que fournit la phonétique.



J'ai toujours trouvé que chaque voyelle avait sa couleur propre et je m'amusais indéfiniment, vers l'âge de 8 ou 10 ans, il m'en souvient, de cette correspondance mystérieuse qui, à l'énoncé d'une voyelle, faisait surgir d'une manière quasi automatique, et comme un spectacle qui m'était *donné*, l'évocation d'une certaine couleur. Plus tard, beaucoup plus tard, alerté par ce que l'on disait du sonnet de Rimbaud, je découvris la cause toute simple de ces liens « nécessaires » : *e* était vert parce qu'il figurait dans le mot *vert;* le sens du mot avait déterminé la valeur évocatrice de la voyelle que ce mot contenait. L'explication était la même pour *o* rouge et pour *u* jaune. Pour *a*, cependant, que je voyais noir, il fallait faire appel à la prononciation du mot *noir*, qui s'écrit avec *oi* mais s'entend avec *a* : *nwâr*. Mais, chose surprenante, la couleur de l'*i*, dont j'avais toujours été aussi convaincu que de celles des autres voyelles, restait en dehors du système : le mot *blanc* ne donnait absolument rien. Le mot *gris* aurait dû imposer à l'*i* la couleur grise.

(2) Je fais allusion à la « Symphonie en blanc majeur » de Gautier, au sonnet de Valéry intitulé « Blanc » et republié, en deux versions nouvelles, sous le titre de « Féerie »; enfin à un autre sonnet du même auteur, et de même époque, « Au Bois dormant », qui est, sans le dire, une « symphonie en rose ».

Je n'osais conclure de là, comme cela paraissait s'imposer, que la convenance *i-blanc* devait être d'une tout autre nature que celle que je sentais pour les autres voyelles; qu'elle devait tenir à autre chose qu'aux hasards du vocabulaire et de l'écriture.

Pourtant, n'importe quel manuel de phonétique, ou de linguistique générale, contenait de quoi mettre fin à mon hésitation. Ouvrons, par exemple, le *Traité* de Maurice Grammont, au chapitre du timbre des voyelles. Nous y verrons que les voyelles se divisent en *antérieures* et *postérieures* selon la partie de la bouche où elles sont articulées, en *aiguës* et en *graves* selon leur fréquence normale de vibration, en *claires* et en *sombres* d'après l'impression qu'elles donnent. Ces trois divisions, chose remarquable, se superposent exactement. Et c'est ainsi que l'*i* est à la fois la plus antérieure, la plus aiguë (7.200 vibrations contre 3.600 pour *e*, 1.800 pour *a*, 900 pour *o* et 450 pour *ou*), et la plus claire. C'est dire que, de toutes les voyelles, elle est la plus apte à évoquer la plus claire des couleurs, et que cette propriété tient à un ensemble de caractères acoustiques et physiologiques.

Mallarmé a donc développé, dans la double exigence à laquelle son poème satisfait, une association naturelle.



Voyons maintenant d'un peu plus près comment se réalise cette dominance du son *i*, ce qui revient à nous demander comment elle se marie avec les règles du sonnet.

Non seulement *i* se trouve à toutes les rimes, fournissant ainsi au poème une sorte de « méridien » (Thibaudet), mais il est répété tout au long de certains vers qui revêtent dans la forme sonnet une importance particulière. C'est d'abord au vers final du 2e quatrain (non du 1er tercet, comme Thibaudet l'écrit par inadvertance), c'est-à-dire au vers où se marque la division principale du sonnet : en deux quatrains et deux tercets :

*Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.*

Puis c'est la fin du poème, – fin dont on sait de reste, depuis Hérédia, qu'elle est la partie la plus *sensible* du sonnet —, qui se trouve également soulignée, et pour ainsi dire soulignée deux fois, par la répétition de l'*i* dans les deux derniers vers :

*Il s'immobilise au songe froid de mépris*
*Que vêt parmi l'exil inutile le cygne.*

Observons encore, quant aux rimes, qu'elles sont disposées de telle sorte que chacune des strophes, sauf la dernière,

se termine par une rime masculine, c'est-à-dire nettement, sans prolongement. Quand une telle rime succède à une féminine, elle illustre bien l'arrêt du mouvement d'essor que cette rime féminine semblait esquisser :

*...un coup d'aile ivre*
*—qui n'ont pas fui.*

*...la région où vivre*
*—a resplendi l'ennui.*

*—où le plumage est pris.*

Enfin, au 2ᵉ tercet, la même disposition des rimes permet non seulement de donner au mot *Cygne,* en tant que dernier mot du dernier vers d'un sonnet, le maximum de relief, mais d'achever le poème sur une rime féminine, c'est-à-dire prolongée, — chargée d'une sorte de durée. Si nous revenons sur la structure de ce dernier vers, nous notons que la quintuple répétition du son *i,* jointe au rejet du sujet en fin de phrase, annonce et porte en quelque sorte à bout de vers le Cygne, qui ainsi se trouve clore, en même temps que la série verticale des rimes, une série horizontale d'assonances : on dirait que ces deux séries convergentes sont destinées à faire attendre, pour le faire briller enfin à leur angle de rencontre, comme un diamant, le Cygne.



Ayant reconnu les figures formelles en lesquelles la substance du poème s'est finalement solidifiée, nous devons encore tirer, pour son explication générale, quelque enseignement du fait qu'il est un sonnet. Le sonnet, le sonnet idéal, aux yeux d'un Mallarmé ou d'un Valéry, est un ouvrage « stationnaire », où le point de vue, de strophe en strophe, se déplace, comme tournant autour d'un objet toujours le même. Chaque strophe a donc sa fonction propre, reconnaissable.

Il n'est pas impossible, en reprenant l'exégèse attentive d'E. Noulet, et la découverte fondamentale qui s'y appuie, de déterminer ce caractère de chaque strophe.

Le premier quatrain, c'est, au milieu d'une sorte d'engourdissement stérile (le *lac dur oublié*) où s'empêtrait Mallarmé depuis quelques années, l'irruption d'une volonté de création. (Le poète avait délaissé sa vocation; le *lac dur oublié,* c'est la sclérose de l'oubli.)

Cette première strophe ne marque pas encore expressément, sinon par le « nous » du 2ᵉ vers, le lien entre un objet vu (ou imaginé) : un oiseau pris dans les glaces, et les sentiments du spectateur — ou des spectateurs, peut-être : le pluriel,

« nous », est voulu pour son imprécision, de même que c'est à peine l'oiseau lui-même qui bat de l'aile, plutôt que « l'aujourd'hui » ou quelque sujet aussi indéfini.

A la seconde strophe, le sujet se précise : *un cygne;* et en même temps se pose son identité foncière avec le poète : un homme (le poète) se souvient, en voyant ce cygne, qu'il fut, lui-même, autrefois, — par l'essor de son inspiration et par son chant —, un cygne; et il voit que ce cygne, dans ses efforts pour se délivrer, le représente tel qu'il est maintenant. Il sait que ces efforts, magnifiques, seront vains : car il sait que ses propres efforts, son propre désir de retrouver le climat créateur seront sans suite... Il est trop tard ! Il n'a pas su, à temps, se vouer totalement à l'art. La stérilité, le dégoût sont arrivés avant qu'il ait rien réalisé : l'hiver est survenu avant qu'il ait chanté la région où vivre. (C'est ainsi qu'il faut comprendre les deux vers, et non en les liant étroitement l'un à l'autre, ce qui exigerait, pour la « concordance », le conditionnel : *...où vivre quand... resplendirait...* (3).

On construira tout naturellement : *Pour n'avoir pas chanté* « parce qu'il n'avait pas encore chanté ». Il y a donc une légère coupure après *vivre*, coupure que ne marque pas une virgule — ce serait trop, et Mallarmé en est avare : il n'y en a que trois dans le poème —, mais seulement la fin de vers. (On voit ici que certaines constructions, possibles en vers, ne le seraient pas en prose.)

Quand au sentiment général de la seconde strophe, on voit que l'espoir un moment évoqué, à la strophe I, a fait place à sa négation :

*...sans espoir se délivre,*

négation motivée et expliquée par les deux derniers vers. Ce désespoir forme une impasse d'ennui stérile où le poète vient buter, au terme du second quatrain.



Mais le premier tercet, en une sorte de sursaut, redonne mobilité au drame, en posant en pleine clarté, l'un en face de l'autre, comme deux ennemis, l'oiseau et l'espace. — Ici, je m'écarte d'E. Noulet sur un détail. « Le supplicié se venge en niant l'azur », écrit-elle à propos du vers 3. C'est anticiper. Car c'est le cygne qui a commencé : l'oiseau nie l'espace (le poète nie l'azur, s'enfonce dans l'inertie, dans la non-création), et c'est de quoi l'espace se venge. (« L'azur » se venge sur le

(3) Bien entendu, il faut encore moins, comme l'a bien vu E. Noulet, rattacher le vers 4 à *chanté*, comme si l'acte de chanter (ou plutôt de ne pas chanter) se plaçait *pendant cet hiver.*

poète en le torturant de regrets, de remords, en lui infligeant ce supplice : regarde ce que tu perds, ce que tu as perdu par ta faute!)

C'est au deuxième tercet seulement qu'apparaît la revanche de l'oiseau : un *songe froid de mépris.* Et ceci est l'événement essentiel survenu au cœur du poète : à l'oubli (le *lac dur oublié*), à la torpeur résignée, accompagnée de vagues regrets, attitude passive, succède le mépris, un mépris actif et orgueilleux de ce qu'il ne peut plus atteindre. Son pur éclat, son éclatante pureté lui suffit et le place au-dessus de tout ce qu'il pourrait faire.

C'est en cette évolution que consiste le mouvement du poème (4). Mouvement tout intérieur, car extérieurement rien ne paraît changé : l'oiseau, après des battements d'aile et des torsions du cou, reprend son immobilité première. Mais c'est une immobilité renforcée, parce qu'elle est définitive et qu'elle est voulue.

Elle est définitive, car après l'ivre appel du *vivace* aujourd'hui (I), après le regret de n'avoir pas su *vivre,* c'est-à-dire chanter (II), après avoir lutté en *agonie* (III), l'oiseau n'est qu'un *fantôme,* un fantôme qui songe (IV).

Ce n'est pas une mort, ce n'est pas tant une mort qu'une transfiguration. Car cette immobilité est volontaire, c'est un refus actif, une réponse à l'espace. L'oiseau n'est pas simplement immobile : il s'immobilise (5).

En se vêtant d'un songe, en se faisant fantôme, il triomphe de la vie en la niant, et son exil — inactif, oisif, stérile — brave froidement

*le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui!*

(4) Mouvement qui me paraît illustrer à merveille cette *recherche de belle courbe* dont parle H. Mondor, *L'Heureuse Rencontre de Valéry et Mallarmé,* p. 69, et où P. Féline voyait, nous dit-il, un reflet de « l'art avec lequel Wagner contient, retient d'abord l'émotion, puis, après une ascension et un paroxysme de celle-ci savamment calculés, l'apaise... ».

(5) Mallarmé le dit en un vers d'une rare puissance. Les cinq syllabes du premier mot (dont quatre sont des *i*) prennent presque la valeur de six, puisqu'on attend un hémistiche entier avant la coupe : ceci prolonge la dernière de ces syllabes et confère à tout le mot l'allure d'une onde qui s'amortit, d'un soubresaut qui s'apaise :

*Il s'immobilise...*

L'impression d'immobilité finale se renforce et se durcit, pour ainsi dire, dans les monosyllabes qui suivent : au *songe froid,* et dans le dernier mot, *mépris,* qui, par l'effet de la rime riche, fait écho à la fin du premier tercet :

*où le plumage est pris,*

et en reprend la solidité froide.

# STÉPHANE MALLARMÉ ET LA POLITIQUE

par ANDRÉ LEBOIS

Rien, à première vue; même pour un champion du paradoxe. A première vue seulement!... Mallarmé n'a pas traversé l'affaire Dreyfus, l'on peut à peine affirmer qu'il eût été dreyfusard. En tout cas, pas sans lassitude. « Que cette politique à laquelle (guerre à part), on a pu accorder un moment d'accueil, commence à devenir envahissante et insupportable! » écrivait-il à Cazalis, le 27 mars 1871 : la Commune durait depuis neuf jours!... Mais retenons l'aveu : « un moment d'accueil ». Certes, les textes abondent, qui proclament son indifférence aux contingences, son incompétence à l'égard de tout ce qui n'est l'Absolu : Rembrandt, Tintoret, Vélasquez, « ces grands hommes n'étaient pas des réformateurs — ni soucieux de porter un perfectionnement à l'état d'autrui!... Ils ne souhaitaient pas de modifier leur milieu... » (*Le Ten o'clock de M. Whistler.*) Lui, on le sait, s'accroche

*à toutes les croisées*
*D'où l'on tourne l'épaule à la vie.*

Le 11 décembre 61, il louait des Essarts, poète « immoral », de n'avoir

*pas même l'idée*
*D'un prospectus électoral.*

Son aumône à un mendiant est accompagnée de cette objurgation :

*Et surtout ne va pas, frère, acheter du pain!*

*L'Art pour tous* qualifie de vide le titre de citoyen, et réclame des poètes « dédaigneux » : *Que les masses lisent la morale, mais de grâce, ne leur donnez pas notre poésie à gâter!* Il est un des responsables de l'abîme, chaque jour plus profond, entre le public et la poésie. Tout cela est connu; et grande la tentation de s'y tenir, de ne pas scruter les opinions

d'un homme qui revendique le droit de n'en pas avoir. Mais eût-il vécu l'année terrible, le difficile avènement de la troisième République, Boulanger, l'agitation anarchiste, sans des idées là-dessus, lui en qui René Ghil décelait l'orgueil « de comprendre autrement que tous le spectacle du monde » ? On peut repérer ses positions, grâce à certaines indications de sa biographie, aux écrits de témoins, à tels passages de son œuvre, parfois révélateurs.



Il n'est pas indifférent qu'un François-Auguste Mallarmé ait été député de la Meurthe à l'Assemblée Législative, puis conventionnel, et chargé par le Comité de Salut public, en 93, d'instruire l'affaire des *Vierges de Verdun,* ces « collaboratrices » par goût de la fleur de lys. Mallarmé entendit parler du régicide, mort sept ans avant sa naissance. Le nom martial, baronne de La Lance de Mongaut, éveilla chez l'enfant des méfiances que devait accentuer l'accueil brutal des petits du Faubourg dans l'aristocratique pensionnat d'Auteuil où le jeune roturier fut cloîtré par une tante férue de noblesse : Stéphane — il a douze ans — ne trouve d'expédient que s'intituler *comte de Boulainvilliers!* Ce titre eût-il, en 1866, à Tournon, désarmé l'animosité du sous-préfet, marquis de l'Angle-Beaumanoir, qui travaille à faire expulser du lycée le professeur fantaisiste, et plébéien par surcroît?

A dix-neuf ans, sa grand'mère le recommande aux prières de ses correspondantes; on lui prête, écrit le Dr Mondor, des idées politiques subversives (*Vie de Mallarmé,* p. 27). Républicain sous l'Empire, l'est-il demeuré? Sa raillerie, en 1890, dans la conférence sur Villiers, n'épargne pas la presse du régime : quand disparut « l'astre sombré, un journal, en province, dans le premier affolement, fit preuve de quelque art divinatoire, en publiant que pareille émotion se produisait parce que le parti républicain avait perdu un de ses plus fermes soutiens ». Le commentaire de la bévue est d'une bonhomie exquise :

« Cela me touche, et la gaucherie, charmante, brusque, très moderne; je ne saurais préciser le motif, à cause, sans doute, d'une grande bonne volonté tout à coup dans le panégyrique hâtif. »

Mais enfin ceci laisse rêveur, qu'en *avril 1871,* Mallarmé fait des démarches pour obtenir un poste dans une bibliothèque à Paris ou à proximité : démarches, nécessairement, auprès de la Commune? Le point, resté dans l'ombre, mériterait d'être éclairci. Je ne relève, en tout cas, aucun des anathèmes contre les fédérés dont ne se privèrent pas tant de

contemporains. Un détachement, seulement, un peu hautain, dès avant la guerre civile :

« J'assiste (9 janvier) aux malheurs de ces jours, l'esprit impartial, mais, oh! le cœur crevé... Si nous souffrons vivement de ces choses, c'est que nous le voulons bien... »

On peut gager que la date de publication de sa biographie par le Dr Mondor, *1943*, explique le manque de documents sur l'attitude de Mallarmé au temps des cerises. — Un de ses futurs amis, Elémir Bourges, assiste à la Commune à Marseille; en 1892, il ne songera pas à cacher sa sympathie pour ce mouvement, d'un nihilisme désespéré mais pur, et, c'est le mot de 1892, « stendhalien ». Floris, le héros des *Oiseaux*, sera un des chefs de la Commune. — Il n'est pas interdit d'imaginer un Mallarmé aussi compréhensif devant l'insurrection, victorieuse le jour de ses vingt-neuf ans (18 mars).

Si les amitiés prouvent quelque chose, notons la dédicace des *Dieux Antiques :* « A M. Charles Seignobos, député de l'Ardèche, son ami de vieille date », et, à partir de 1894, des rapports cordiaux avec Clemenceau, tombeur de Grévy et du boulangisme, avec Henri Roujon, avec Poincaré, alors ministre radical de l'Instruction publique. Ces appuis ne furent pas tels, ni si bien exploités, que Mallarmé pût obtenir l'élégante sinécure de bibliothécaire au Sénat, à la mort de Leconte de Lisle, mais qu'on ait un instant pensé à lui prouve qu'il n'y avait pas d'opposition de principe de la part des ministres républicains.

On l'eût bien plutôt accusé d'être trop « à gauche »! Dans la prosopopée qui termine la *Rêverie d'un poète français* (1885) sur Richard Wagner, ne réclamait-il pas sa « part du délice » contre le chauvinisme de ceux qu'aveuglent « la médiocrité des patries ». Il revenait à la charge quand, en 1887, des énergumènes faisaient interdire *Lohengrin :* ce genre de honte infligé par « la crapule, n'avait encore été envisagé par moi, et est acquis, au point que, quelque tempête d'égout qui maintenant s'insurge contre de la supériorité et y crache, j'aurai vu pire... On sait le reste et comment c'est en fuyant la patrie que dorénavant il faudra satisfaire de beau notre âme. » Il retrouve ici les sarcasmes du jeune âge, quand il écrivait le *Guignon*, selon le message de Baudelaire, contre la Société qui a pour certains artistes « un « anathème spécial, et accuse en eux les infirmités que sa per- « sécution leur a données ».

Qu'il n'ait trouvé en lui de quoi céder aux sortilèges de la cocarde, du sabre et du goupillon, la désinvolture du *Petit air* (*guerrier*) le prouve :

*Ce me va hormis l'y taire*
*Que je sente du foyer*

*Un pantalon militaire*
*A ma jambe rougeoyer.*

Et le drôlatique poème en prose : *L'ecclésiastique,* sans parler du mot sur le *Symbole des Apôtres :* « Je pense que le monde sera sauvé par une meilleure littérature. » Mallarmé dut sourire qu'à Anvers l'esclandre, lors de sa conférence, fût causé précisément par un officier supérieur!... Entre les deux crises des 8 et 9 septembre 1898, le poignant testament rédigé en hâte « pour quand le liront mes chéries » ne refuse pas, comme celui de Hugo, les prières de toutes les églises : il omet, simplement, d'y faire allusion; la cérémonie très simple à l'église de Samoreau ne sera qu'une concession de la famille à l'usage.

Idée subversive aussi, mais tenace, toute sa vie, celle d'une internationale des poètes financée par un fonds littéraire. Lefébure, le premier, y songea. C'était à Tournon, en 1865 : il eût confié la gestion de ce trésor, pris d'abord sur ses propres rentes, à une commission héréditaire : Banville et Gautier, ou Mallarmé et Villiers. En octobre 1873, le recueil collectif dit *Tombeau de Théophile Gautier* fait rêver Mendès et Mallarmé d'une franc-maçonnerie, d'un compagnonnage des quelques-uns qui, par le monde, aiment « une chose honnie » : le projet va jusqu'aux circulaires à destination de Mistral pour la Provence, Zorilla pour l'Espagne. « L'Angleterre abonde dans notre visée, l'Italie de même. » Mistral répondra par une hautaine fin de non-recevoir. Le 17 août 94, Mallarmé y revient dans le *Figaro* : il vante les *Fellows* gradués de Londres, « quelques messieurs délicieux » qui touchent une prébende fournie par une « générosité sociale différente » de la nôtre; il se demande « si de pareilles institutions, neutres à la brutalité qui en battrait les murs, ne *demeurent* d'autre part comme qui dirait *en avance* ». Et l'ironie du styliste se nuance, pour une fois, d'irritation devant l'incompréhension des pouvoirs publics et de l'Académie :

« Je confesse donner aux idées, pratiques ou de face, la même inattention emportée dans la rue par des passantes (1). Le plaisir que m'a procuré celle-ci, toutefois, et mille fois, émise en conversation, résulte du haut-le-corps chez des amis hommes de grande administration ou d'Etat, en conséquence aguerris, qui s'impose comme immédiat acquiescement à une vérité évidente, dont le hasard fit que personne ne s'occupât encore... »

Toute nation possède un *Fonds littéraire :* « Le roulement, en les âges, de la gloire poétique d'un peuple... fournit une

(1) C'est paraphraser le célèbre début du *Neveu de Rameau :* « Je laisse mon esprit « maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente,... quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et ne s'attachant à aucune. Mes pensées, ce sont mes catins. »

caisse, avec les générations accrue — puisque les grands auteurs parviennent par des livres, qui se vendent... » Le « galant homme inclus en MM. les éditeurs » — ceci à l'adresse toute particulière du cher Vanier — n'a-t-il pas scrupule d'une spéciale largesse de la nation en faveur de sa seule personne? Récriminerait-il, si on lui imposait une légère redevance sur ses gains? Verrait-on protester ce corps, « le plus honorable, de spéculateurs »? Devant « cet or miroitant, près la main », il y a, comme on dit, à faire une campagne : que la motion vienne de la Presse pour en saisir le Parlement! Qu'un avantage, souvent soustrait, en son vivant, à l'auteur illustre et à sa famille, aille « cette fois, à ceux qui continuent, fils lointains, sa pensée ». De qui l'élite des écrivains accepterait-elle l'aide, « mieux et plus fièrement, que d'aïeux par l'intelligence, dont elle tient sa vocation »? Le rendement de la taxe, légère, prélevée sur les rééditions même scolaires, doit atteindre les débutants, par le soin de littérateurs, leurs aînés, représentation impartiale du passé. Tout spéculateur sur la place publique acquitte un droit; l'éditeur s'exécutera; le domaine public des lettres représentant en l'espèce, « parfaitement, la place publique ou quelque édifice ».

Il est curieux, cet article « presque d'affaires », et révèle chez Mallarmé cette liberté de pensée et d'action qui lui permettait de saluer Laurent Tailhade après la bombe de chez Foyot, le 1er avril 94 : « Tant de bruit détonna. Les journaux ont manqué le défigurer »; et de déposer, le 8 août, en faveur de Félix Fénéon, inculpé d'anarchie militante, dans l'affaire « Jean Grave et autres », dite aussi procès des Trente : « Je le sais supérieur à l'emploi de quoi que ce soit, autre que la littérature, pour exprimer sa pensée. » Fénéon, « un des critiques les plus subtils et les plus aigus que nous ayons » sera acquitté le 12 (2).

A cela se bornent, semble-t-il, les faits et gestes politiques, ou en marge, de Mallarmé. Mais un de ses confidents, Camille Mauclair, dans un livre en quelque sorte contresigné par Mallarmé qui en est le héros, *Le Soleil des Morts*, ne nous apporte-t-il pas de non négligeables précisions?



« Il vous plut, écrivit Mallarmé à Mauclair en juin 98, que je me sentisse en Calixte Armel; merci, et j'ai, d'un trouble aiguisé de délice, suivi cette figure jusqu'où j'y pouvais prétendre..., puis l'accompagnai au delà de moi vers ses pro-

(2) Dès le 20 mai 1893, Mallarmé paraît attendre; mais quels événements? « Cher monsieur Bonnier, tous ces jours-ci, *La Walkyrie* et le *Pelléas et Mélisande*, de Maeterlinck, et je ne sais quoi d'imprévu qui souffle dans l'air ont retardé ma réponse... »

portions de rêve... Vous êtes quelqu'un, Mauclair, qui m'aurez extraordinairement regardé. »

Ecouté aussi, et pourquoi ne pas admettre que la sympathie éclairée de Calixte Armel pour les jeunes orientés vers l'action, fût-elle révolutionnaire, est celle de Mallarmé pour l'anarchisme littéraire? Mallarmé n'a pas protesté que Mauclair montrât son jeune héros, « en Bohême, inquiété pour quelques études de sociologie subversive publiées et remarquées dans le camp de l'opposition tchèque » (p. 26); puis, vers la fin de l'Empire, condescendant à « énoncer un certain nombre de principes sociologiques qui étonnèrent par leur originalité valeureuse ». Après la Commune, c'est une période « résolument militante » : il collaborait « aux journaux de nuance indépendante (?), s'y abstenait de politique, mais y soutenait la cause de l'internationalisme dans l'art, développait des propositions ethnologiques audacieuses, touchait au fondement de la morale. Il devenait la figure même de l'artiste protestataire » (p. 28). On s'habituait à le voir entrer « dans quelques salons tenus en suspicion à cause des idées avancées de leurs hôtes », et recevoir « quelques écrivains en lutte avec les idées courantes, une Chartreuse d'artistes bafoués ».

Le romancier incarne en Claude Pallat les tendances libertaires, et, selon lui, « à un bout de la société, Calixte Armel préparait ce qu'à l'autre bout Claude Pallat utiliserait : tous deux prophètes et excommuniés, ils résumaient l'antinomie qui activait la décomposition du siècle, tous deux avaient la même influence mystérieuse, le même magnétisme individuel... L'isolement intellectuel prêché par le poète nécessitait l'individualisme absolu de l'anarchiste; entre eux il y avait un monde, mais aussi, ils n'avaient qu'un mouvement à faire pour se tendre la main « par-dessus le mort », comme les sœurs ennemies qu'Ibsen réconcilie sur le cadavre de Jean-Gabriel Borkman... (p. 168).

Fontainas n'écrivait-il pas à Mallarmé (1894) : « J'ai déjà, aux murs, les portraits d'Ibsen et de Verlaine; leur regard me dit que Mallarmé manque. »

Calixte Armel envisage avec lucidité les conséquences, pour ceux qui renoncent « l'homme littéraire », d'un choix qui engage leur vie :

« Nos amis ont passé l'eau, on se bat sur les berges où ils abordent, ils se battront, ils tueront comme les autres. Ou alors on ne les considérera que comme des discoureurs qui eussent dû rester sur l'autre rive, et, de là, décrire la bataille sans s'y mêler... L'ennui ou le sang, c'est le dilemme de l'époque. »

Et cet aveu étonnant :

« J'ai été, comme nos amis, jadis séduit par ces choses;

ils reviendront un jour comme je suis revenu, brisés... » Ils ne vont affirmer que « la déchéance intellectuelle du temps dont ils sont fils ».

Symboliquement, aux dernières pages du livre, Armel descend vers Paris secoué par une émeute qui a coïncidé avec l'enterrement de Tristan Saumaize (Verlaine) :

« Je verrai bien si le hasard permet qu'une balle s'égare sur le dernier protestataire d'un monde qui s'en va. Adieu. »

J'ai entendu Mallarmé, précisera Mauclair encore trente-six ans après la mort du poète, parler « avec sympathie » des tentatives de Ravachol et Vaillant, « tout en les jugeant désespérément inutiles » (*Mallarmé chez lui*, p. 141). Il ne cacha pas l'intérêt qu'il portait à Blanqui, *l'Enfermé*, dont Gustave Geffroy s'était fait le biographe. Mais, né faible, il se défend par l'arme des faibles : tourner le dos à la vie.

Non sans avoir, parfois, parlé haut et clair : tels fragments de son œuvre, peut-être négligés jusqu'ici, mériteraient une étude.



Il s'agit surtout des dix chroniques données à « l'amicale, à tous prête » *Revue Blanche*, de février à novembre 1895, et du remarquable *Fait divers*, publié, ne français, dans le *National Observer* du 25 février 1893, sur le scandale de Panama.

Eh! bien sûr, il a souffert de l'intrusion de cheminots bruyants, ivrognes et grossiers, « en train d'offenser le pays avec une voie ferrée », en sa propriété transformée en « cantine d'ouvriers de chemin de fer ». « Fumier! accompagné de pieds dans la grille », proférés par un soulaud, passe encore! Mais les soirs de dimanche, le cher silence est odieusement déchiré : « Les compagnons apprécient l'instant, à leur façon, se concertent, entre souper et coucher, sur les salaires ou interminablement disputent, en le décor vautrés. » Pourtant, quelle soif mal tue de compréhension : « Un contact peut, je le crains, n'intervenir entre des hommes. » Et, plus loin : « Tristesse que ma production reste, à ceux-ci, par essence, comme les nuages au crépuscule ou des étoiles, vaine. » Comme il sent qu'il y aurait nécessité à donner à ces gens l'explication et le sens de leur travail, à les éclairer, seul remède à « l'hébétement des tâches si l'observance relève de la fatalité plus que d'un vouloir ». « Comme je voudrais! » dit-il, et quelle inhabituelle effusion dans l'exclamation, qui fait comprendre la sympathie, par delà l'idéal littéraire, maintes fois exprimée pour les romans sociaux de Hugo et Zola. « Un rayon de soleil dans ma journée plu-

vieuse : une centaine de pages philosophiques des *Misérables...* » (1862).

A l'ami qui veut agir, c'est-à-dire « produire sur beaucoup un mouvement qui te donne en retour l'émoi que tu en fus le principe », il rappelle que son « acte toujours s'applique à du papier », et conseille seulement : « Publie...; fait, étant. »

Mais la Foule, même si elle n'est pas, cette fois, le Peuple, c'est sur elle qu'il se penche, au concert, « lavage dominical de la banalité »; la Foule, « qui commence à tant nous surprendre comme élément vierge », — allusion à la conscience collective récemment inventée par les sociologues, — cette Multitude « satisfaite par le menu jeu de l'existence agrandi jusqu'à la politique, tel que journellement le désigne la presse; comment se fait-il... » qu'elle ait besoin tout à coup de se trouver face à face avec « l'indicible ou le Pur, la poésie sans les mots »?... S'inspirant des cérémonies du culte, ne pourrait-on pas dévier les aspirations de cette foule vers « l'authenticité des mots et lumière triomphale de Patrie, ou d'Honneur, de Paix »? Sacrilège, mais avec tant de précautions, le dessein de Mallarmé, ici : « Pénétrons en l'église avec l'art : et si, le sait-on? la fulguration de chants antiques jaillis consumait l'ombre et illuminait telle divination longtemps voilée, lucide tout à coup et en rapport avec une joie à instaurer. » Cependant, « n'allez pas, conformément à une erreur chez des prédicants, élaver en je ne sais quelle dilution couleur, électricité et peuple, l'archaïque outremer des ciels ». Il ne s'agit « d'instaurer » ni une Fédération, ni une capucinade de l'Etre Suprême ou de l'Etat divinisé; mais une fête de la joie par l'art qui s'inspirera de mainte donnée prise aux spectacles catholiques, y compris « la tout aimable gratuité de l'entrée » :

« Quand le vieux vice religieux, si glorieux, qui fut de dévier vers l'incompréhensible les sentiments naturels, pour leur conférer une grandeur sombre, se sera dilué aux ondes de l'évidence et du jour, cela ne demeurera pas moins, que le dévouement à la Patrie, par exemple, s'il doit trouver une sanction autre qu'en le champ de bataille, dans quelque allégresse, requiert un culte, étant de piété. Considérons aussi que rien, en dépit de l'insipide tendance, ne se montrera exclusivement laïque, parce que ce mot n'élit pas précisément de sens... » (reprise d'un précédent développement : « Une prétention, qui se targue de laïcité sans que ce mot invite un sens... »)

Après l'allègre commentaire d'un krach et d'un procès financier (*Or*), reparaît, avec *Confrontation*, le scrupule développé dans *Conflit*, d'être un oisif intellectuel près du tâcheron « cassé sur la besogne » et questionneur : « Toi, que viens-tu

faire ici?... » Réponse de Mallarmé, par un « regard sur le sien limpidement appuyé : oh! qu'un serrement de main s'y devine muet! »

*La cour* résume énergiquement l'actualité : « Jaunes effondrements de banques aux squames de pus et le candide camelot apportant à la rue une réforme qui lui éclate en la main — à défaut le piétinement de la Chambre où le vent-coulis se distrait à des crises ministérielles. » Et le haut-le-cœur inévitable : « Si c'était cela la merveille — plutôt pas... » En face du terme « tant vagi de démocratie », comment ne pas énoncer celui de l'aristocratie, *la Cour* des poètes. La cour, et non l'Académie! Le vrai satirique en Mallarmé n'est-il pas là, en ces pages exquises d'esprit et d'urbanité dans le sarcasme, qu'il nomme *Sauvegarde?* Renouvelant un sujet si banal, il montre en la Coupole tour à tour mille choses, et aussi un Salon « où, cérémonieusement, eux causent, pour la beauté, hors le rire lancé par une dame, de sujets dont l'écho ne se propage pas »... Une des gloires du 41ᵉ fauteuil, en effet, mais il entrera trente ans plus tard, invisible et présent, le très subtil Stéphanos, aux côtés de Paul Valéry! Celui-ci, sous l'habit vert, songea-t-il aux mots du maître, qui ne pardonnent pas : « On les veut immortels, en place que ce soit les ouvrages »?

C'est bien le même Polydore Marasquin, peu ébloui par les grands de ce monde, qui dans *La dernière mode*, cinquième livraison, 1ᵉʳ novembre 1874, s'amusait de voir ses confrères prôner l'amour du Prince de Galles pour les enfants; Son Altesse Royale avait comblé de gâteaux le duc de Luynes, sept ans : « motif peut-être un peu faible d'affirmer la générosité d'un prince envers l'enfance ».

Mais l'article du *National Observer* est plus acerbe : il dénonce la pauvreté, le manque d'éclat du scandale de Panama : « Tout a été gris, méprisable, camaïeu : alors qu'était en jeu ce qui seul éclaire les consciences. » Et il passe à l'attaque directe et violente :

« L'athlète chu, Ferdinand de Lesseps, je ne saurais même dire si le grand âge le marquant comme d'une stupeur à l'approche d'événements qui lui demeurent étrangers... ne lui confère pas une supériorité entre ses contemporains. Il ignorera à jamais le désastre d'une portion de gloire nationale attenant à la sienne. La coutume veut, en effet, que le condamné par défaut, c'est le cas, ne puisse être appréhendé avant signification du jugement : or, parce qu'il ne comprendrait pas, on la différera toujours. » (3.)

Et de constater « l'inaptitude en quelques cas de la justice

(3) Ferdinand de Lesseps, gâteux, avait 88 ans. Il devait mourir l'année suivante à La Chenaie, près de Guilly (Indre).

à flétrir ». En outre sa fonction est fiction, « cela par le fait seul qu'elle ne rend pas l'argent ». « Sauf la plèbe d'âmes excitée par une statue à terre, personne, que le jugement rendu satisfasse dans les mystérieuses arguties de son équité. » Il rappelle qu'après le verdict « tant de mains, en quelque façon anarchistes », serrèrent « dignement, spontanément, gravement », la main des condamnés. Et il révèle l'ambitieuse, mais noble intention de son article : influencer l'attitude « des cabinets d'Europe et de notre propre chancellerie relativement au plus gemmé et chamarré de décorations octogénaire pauvre qui soit » ; obtenir qu'on n'en dénue pas « ses solitaires et proches obsèques. Un doute me demeure que l'Académie française, gardienne si soucieuse de tout formalisme (elle représente les lettres), opère la radiation du vieux M. de Lesseps, reçu naguère inconsidérément par une prévenance extra-littéraire. »



Il ne fallait pas, en cette brève enquête, songer à cerner l'esprit à la fois le plus affable et courtois, mais aussi le plus hautain et fuyant; ni solliciter les textes, rares, au point de leur faire exposer une doctrine politique cohérente et ferme. Mais ne valait-il pas de contempler quelques instants le poète devant le quotidien, dont pas même lui ne put s'abstraire? Ne nous devient-il pas plus humain et plus présent? Ne sentons-nous mieux battre son cœur? Il me semble qu'*Hérodiade* m'est plus chère si je sais qu'elle console réellement Mallarmé du spectacle de l'injustice sociale, des tristesses du monde-comme-il-va; si son créateur a rêvé, parfois, d'autre chose que d'assembler les mots : d'une fête de l'art offerte à tous, de sommes accordées aux jeunes poètes, d'une fraternité véritable entre le travailleur intellectuel et l'ouvrier ou le paysan, de liens internationaux tels, parmi l'élite, que les dangers de guerre en seraient écartés. N'est-il pas réconfortant de ne le découvrir, en fait, si abstrait ou indifférent qu'on nous l'a souvent montré, ou que ses poèmes l'impliquaient? Sa conception héroïque du poète, il l'a pratiquée, s'instituant, à l'occasion, et avec un sens de l'inutilité de sa tâche qui la rend plus émouvante, promoteur d'idées de justice et de liberté, soutien des victimes de la bêtise ou des préjugés, pourfendeur d'étouffantes aberrations. La magie des Mardis, soyons-en sûrs, elle ne s'explique pas par la voix célèbre, ni l'art du causeur, mais parce que chaque mot, chaque geste, en Mallarmé, révélait un homme total.

# SUR QUINZE VERS DE PAUL VALÉRY

par PIERRE AURADON

A Georges Duhamel, à Henri Mondor et J.-P. Monod.

## *FILEUSE*

Au bleu de la croisée où tu filais la laine.

*La jeune fille sage est celle qui filait*
*Sur le rouet tournant l'or de son bracelet;*
*La jeune fille sage est celle au cœur qui file*
*Sur le rouet dormant le bel azur d'une île;*
*Ouvrages blancs des nuits, ouvrages noirs des jours,*
*La fille qui filait a filé ses amours.*

*La jeune fille sage au chant de la sirène*
*File un ourlet de flamme à sa robe de reine*
*Et mêle un fil de lune à son enchantement;*
*O musique enroulée à si savante messe*
*Elle file à son doigt l'anneau de sa promesse*
*Et file, file, file un rêve qui lui ment.*

*La jeune fille sage en l'aurore amoureuse*
*A tant filé de ciel de sa main valeureuse*
*Qu'aux vastes carrefours son fuseau s'est perdu*
*Emportant vers la mort sa jeunesse et son dû...:*
*Dans les vergers fleuris de sa corbeille pleine*
*La fille qui filait n'a pas fini sa laine!*

## *OUTRE-AMOUR*

...Ressusciter de l'ombre au fil des rames d'or.

*Tant de dons demandai-je aux cornes d'abondance*
*Que ma soif a tari leur prodigalité,*
*Mais je crains peu cette ombre autour de moi qui danse*
*Vierge, pure du moins en sa stérilité.*

*Paroles d'outre-amour, ne me venez redire*
*Ce que muettement m'avouait son sourire;*
*Je vous demande moins un regard lumineux*
*Qu'une main attentive à renouer les nœuds*
*De la tresse enroulée à ma branche incertaine;*
*Efface-toi, nuage et vide-toi, fontaine,*
*Nul ne peut secourir mon âme en son réduit,*
*Je comprends seul le mal qu'elle chante aujourd'hui!*

### *LUNE*

La lune mince verse une lueur sacrée...

*Le diamant promis au doigt mort de mon vœu,*
*Une avide vapeur en te frôlant l'efface;*
*Lune, l'insinueuse a rongé ta surface*
*Si finement sensible à son sillage bleu;*

*La lueur de la honte au zénith te rallume;*
*Glisse ton feu de glace au sein de la cité*
*Et du Pierrot pleurard implorant une plume*
*Exauce la demande avec simplicité.*

### *BAIGNEUSE*

Un fruit de chair se baigne en quelque jeune vasque.

*Ton corps a pris la courbe heureuse d'une plume*
*Sous le désir d'un dieu qui se sait inconnu*
*Et ton geste docile au juste jet d'écume*
*Enroule sa lumière autour du torse nu.*

*Abeilles aux frissons des vagues butinées,*
*Ivres en les remous de leur bourdonnement,*
*Tes deux mains filtrent l'or de mille matinées*
*Captives au réseau du domaine dormant;*

*Tu t'éloignes, baigneuse, en cette onde où tu plonges,*
*Flèche vive au milieu d'un merveilleux anneau,*
*Et la source imprégnée où surnagent mes songes,*
*Réveille ton parfum quand je bois de son eau.*

### *BOIS DORMANT*

La princesse dans un palais de rose pure...

*La partie est gagnée*
*Pour le duo d'amour*
*Au fil de l'araignée*
*Ne descend plus le jour;*
*L'or du château se rouille,*
*Un doigt mystérieux*
*Baisse les cils des yeux;*
*Mais quel fil, ô quenouille,*
*Quelles lèvres d'amant*
*Lieront plus savamment*
*Que l'ombre où tu la plonges,*
*La princesse à ses songes?*

### *SUITE AMICALE*

Nous nous sommes tenus par les mains...

*Ami, du cercle pur à l'incertaine hélice,*
*Qu'en regardant en toi mon orgueil s'abolisse!*

*Au balcon que ton cœur accorde à mes appuis,*
*Je découpe le bleu de toutes les histoires*
*Et les déchets perdus qui tombent en mon puits,*
*Frangent d'anneaux dorés nos jeux aléatoires!*

*De l'incertaine hélice au cercle pur, ami,*
*Dans le ciel renversé l'orgueil s'est endormi!*

### *DANSEUSES*

Troupe divine et douce errante sous les nues.

*Grains épandus autour d'une ronde dansée,*
*Rouages désunis d'une même pensée,*
*Formes, rejoignez-vous, fuyez l'appel du sol,*
*O superbe souci d'un inutile envol*
*Pour la seule beauté de la ligne parfaite!*
*En échec à la mort, danseuses, quelle fête,*
*Dans ce silence pris au plus noir de la tour*
*Que vos bras élevés pour caresser le jour!*

*Danseuses, dénouez et renouez, danseuses,*
*Votre suite en insulte aux choses paresseuses*
*Et par ce mouvement dessinant un désir*
*Vers l'heureuse vendange habiles à saisir*
*Tissez à votre front ce ciel qui vous reproche*
*La muette splendeur d'un infini trop proche,*
*Puis, proposez aux dieux de l'ombre, en bonds légers,*
*La grappe épanouie au meilleur des vergers.*

*MIROIR D'EAU*

O forme obéissante à mes yeux opposée!

*O voyageur deux fois pareil*
*Dans l'onde et le soleil,*
*Qui t'émeus aux reflets comme aux branches les feuilles,*
*En ce miroir où tu te cueilles,*
*Penses-tu que les cercles d'eau*
*Evanouis aux grèves,*
*Sans doubler ton fardeau*
*Puissent doubler tes rêves?*

*SETE*

...Aux blancheurs de ton flanc que la Seine caresse...

*Au port les sardiniers enflent leur foc de brise*
*Et la mer, et la mer sur le môle se brise...*
*Sète, pourquoi pensai-je à ce lointain Valvins?*
*Une même ferveur unit deux paysages;*
*Ta coquille oubliée à de marins rivages,*
*Dans de criards relents de poulpes et de vins,*
*M'offre de son enfant l'écho savant d'un songe*
*Qui comme elle bruit d'eau sourde et le prolonge...*

*PRIERE*

L'amour t'aborde avec les regards de la haine.

*Sous l'éclair attendu d'une bonne vendange*
*Accordez-moi, Seigneur, l'appui d'une aile d'ange,*
*Offrez-moi la splendeur du grand trésor caché,*
*Donnez-moi la faiblesse ou la force de croire*
*Et refaites une ère exempte du péché*
*Dans cette ombre où l'amour est puni de sa gloire!*

### *ARBRE EN FLEURS*

Haute profusion de feuilles, trouble fier...

*Vapeur sur la colline, espoir dont je m'étonne,*
*Pâle argent qui contiens tout le feu de l'automne,*
*Message de douceur en ce monde irrité,*
*Arbre en fleurs, je m'appuie à ta fragilité.*
*Deviens ma clef de voûte en l'ombre que tu tranches.*
*Ephémère blancheur au seuil gris du matin*
*Sois l'éclair odorant qui redresse un destin;*
*Mouvante pureté, saisis-moi de tes branches!*

### *AURORE*

L'éveil est bon, même dur!

*Aurore, mes ramiers reviennent morts ou presque*
*Du combat contre l'aigle au-dessus des monts noirs;*
*Tu peux combler le vide aux créneaux des manoirs,*
*Je n'ai plus que leur sang en offrande à ta fresque.*

*De telle aurore un monde en a conçu l'effroi*
*Dans les tressaillements de ses blessures saintes;*
*La terre en gardera la grande part du roi*
*Longtemps entre les murs de ses vastes enceintes;*

*Mais l'orage permet à l'oiseau de l'été*
*L'enivrement d'azur au fil clair de la source;*
*Esprit, j'attends de l'astre enrichi de sa course*
*Un jour doux de lumière et de félicité!*

### *DEPART*

Que d'ombres, d'abandon, et d'amour prodiguée...

*Voyageur du silence en le ciel attardé,*
*Que demeurera-t-il de ta raison d'ermite*
*Quand descendront des monts au dernier coup de dé*
*Les pleureuses n'ayant d'autre douleur qu'un mythe?*
*Les rêves insensés qui te tentent les nuits,*
*Ton astre les rejette au-delà de sa ronde;*
*Tu partiras, vieillard, sans voir mûrir tes fruits,*
*Pauvre comme l'amour sur le cercueil du monde!*

## *HIVER*

Je m'éveille, attendu par cette neige fraîche...

*Les arbres appauvris du rire des absentes*
*Tamisent leur blancheur aux barrières des sentes*
*Et dans le jour épais que décousent mes mains*
*La neige crée un monde affranchi des chemins.*

## *MISERE*

Homme hideux, en qui le cœur chavire...

*Tu t'attardes au vol de mouettes atroces*
*Qui dépècent un cœur au-dessus de leur lac;*
*Il ne reste que l'ombre au manteau que tu brosses,*
*Ta vermine affamée a dévoré ton sac*
*Et dans l'antre fumeux où tu te déshabilles*
*Pour revêtir le bois d'un vieil épouvantail,*
*Sur la paille qu'on jette en litière au bétail,*
*La mort, avec tes yeux, descend jouer aux billes.*

# NERVAL EN 1840
# LA PREMIÈRE CRISE
## *LETTRES INÉDITES*

par JEAN RICHER et ALFRED DUPONT

## I

### *NERVAL ET LES MINISTERES.*
### *RETOUR DE VIENNE. — MISSION EN BELGIQUE.*

La grand-mère de Gérard de Nerval mourut en 1828; entrant en possession de l'héritage vers 1834, le poète s'offrit le voyage d'Italie.

Puis, épris de l'actrice Jenny Colon, en 1835 il fonda *Le Monde dramatique* où, discrètement, il vantait sa belle; pour elle encore il écrivit avec Dumas l'opéra-comique de *Piquillo* où elle joua le rôle de Silvia. Mais l'idylle ébauchée que nous révèlent les lettres à Jenny ne dura guère; Gérard, à court d'argent, avait dû abandonner la direction du *Monde dramatique*. A la fin de 1838 il voyagea en Allemagne en compagnie de Dumas. De leur séjour outre-Rhin les deux amis rapportèrent le drame de *Léo Burckart*. Ce grand drame en six journées, d'abord accepté par Anténor Joly au théâtre de la Renaissance, retardé par la censure, ne put être monté à la Porte-Saint-Martin qu'en avril 1839, après avoir subi dans l'intervalle une complète refonte demandée par Harel. Le grand succès escompté se mua en demi-échec, car la pièce n'eut qu'un nombre restreint de représentations.

Pour se procurer des ressources Nerval, endetté, songea à se faire octroyer quelque mission officielle à l'étranger, bien payée si possible et qui se combinerait aisément avec la préparation d'ouvrages littéraires. Il semble avoir obtenu une mission en Autriche grâce à la protection de M. Lingay, secrétaire

de Guizot que lui fit connaître Th. Gautier. Par son intermédiaire ou sur la recommandation de Victor Hugo, Gérard était aussi entré en relation avec le cabinet du comte Duchatel, ministre de l'intérieur, et en particulier avec M. Mallac, maître des requêtes, alors chef du cabinet du ministère, et avec Edmond Leclerc, secrétaire particulier de Duchatel. Il avait aussi pris contact avec les services du ministère de l'instruction publique où régnait alors Villemain.

Nerval s'était engagé, semble-t-il, à renseigner les ministères sur la presse étrangère et sur la contrefaçon littéraire. La mission en Autriche qui est à l'origine de la première partie du *Voyage en Orient* et de la *Pandora* devait durer de novembre 1839 à mars 1840.

Rentré à Paris, Nerval y reprit ses occupations habituelles et en particulier la rédaction de ses feuilletons de théâtre. La première lettre que nous publions ici fut écrite à ce moment, elle est adressée à l'administration de la Comédie-Française (Bibliothèque de la Comédie-Française).

*Ce 19 avril 1840.*

*Messieurs,*

*Revenant d'un très long voyage, j'apprends que mes entrées ont été supprimées, non pas seulement depuis mon départ mais je crois, depuis deux ans. Si l'on m'en eût fait plutôt* (sic) *l'observation, j'aurais pu maintes fois me faire réinscrire pour différents journaux, mais j'avais supposé que ma qualité de feuilletoniste habituel, soit pour la Comédie-Française, soit pour d'autres théâtres, avait pu déterminer la direction à me faire une faveur.*

*J'ai été inscrit en 1837 pour le feuilleton de la* Charte de 1830 (1). *Depuis que ce journal a cessé de paraître, j'ai fait les théâtres dans plusieurs autres et même lorsque je n'ai pas eu à m'occuper spécialement de la Comédie-Française j'ai eu l'occasion d'en parler mille fois, soit accessoirement, soit dans des articles généraux.*

*J'ai fait une partie* (2) *du feuilleton théâtral de la* Presse *de 1837 à 1839 sous les initiales G. G. Une partie du feuilleton théâtral du* Messager *pendant 1838-1839 sous les initiales G. D. J'ai dirigé deux petits journaux, le* Monde dramatique *et le* Figaro (3) *à certains intervalles. Enfin le mois prochain je*

(1) Gérard avait collaboré à ce journal de 1836 à 1838.
(2) Avec Théophile Gautier.
(3) Il s'agit du *Figaro* d'A. Karr.

*vais reprendre par intérim le feuilleton de la Presse pendant un voyage de M. Théophile Gautier, mon collaborateur. Il importe donc pour moi de ne pas perdre la série des représentations d'un théâtre dont je m'occupe continuellement à titre divers et pour lequel je crois avoir toujours été particulièrement favorable.*

*Si ma qualité d'auteur dramatique pouvait ajouter quelque chose à la bienveillance dont je crois être digne de la part de la Comédie-Française, je la réclamerais encore comme auteur de* Léo Burckart *représenté 26 fois à la Porte-St-Martin.*

*Je vous prie, Messieurs, d'apprécier ces observations et de m'en faire connaître le résultat.*

*Votre bien dévoué serviteur,*

GÉRARD

*Rue de Navarrin, n° 14.*

Les archives de la Comédie-Française conservent la minute de la réponse donnée à cette lettre :

*Paris, le 24 avril 1840.*

*à Monsieur Gérard, rue Navarrin, n° 14*

*Monsieur,*

*Le Comité désire vivement que vous lui fournissiez l'occasion de faire rétablir votre nom sur le tableau des entrées du Théâtre français, en vous rattachant, comme vous y paraissez disposé, à la rédaction de quelque feuille littéraire. Il ne pourrait accorder à d'autres titres que vous faites valoir et qu'il sait apprécier une exception qui ouvrirait la porte à beaucoup de demandes de même nature. Du reste, l'administration est disposée à donner satisfaction au vœu que vous avez exprimé et à vous procurer chaque fois que vous les réclamerez du semainier le moyen d'assister à la représentation du jour, hors les cas d'affluence présumée du public qui obligent l'adm*[on] *à suspendre ces sortes de faveur.*

*J'ai l'honneur... etc.*

Gautier étant rentré à Paris, Nerval se trouva libéré du feuilleton de la *Presse*. Bruxelles l'attirait où Jenny Colon devait bientôt interpréter *Piquillo*. Il partit pour la Belgique au mois d'octobre 1840.

Duchatel reprit le portefeuille de l'Intérieur le 29 octobre.

dans le second cabinet Soult, et Malac redevint chef de cabinet du ministre le 8 novembre. Gérard, déjà en Belgique, eut l'idée de demander un nouvelle mission dans ce pays, sur la question de la contrefaçon littéraire. Le 7 décembre il écrira à son ami l'archiviste Eugène de Stadler : « M... (Mallac) est revenu au cabinet du ministre. J'ai demandé la continuation de ma mission de l'année dernière, et je ne doute pas d'obtenir au moins quelque chose, puisque je ne suis pas rattaché aux précédents. » (4.)

La question de la contrefaçon littéraire et spécialement de la contrefaçon belge, avait toujours intéressé Nerval. Dès novembre 1834, il écrivait à l'éditeur Renduel : « La librairie belge infecte toute l'Italie d'une manière déplorable » et, rapportant un ensemble d'observations à ce sujet, il conseillait : « ...vous pourriez bien gagner à publier des éditions à bas prix en Belgique. » (5.) Dans une étude consacrée à cette question (6) la période 1830-1845 a été qualifiée « d'âge d'or » de la contrefaçon.

Durant les années 1839-1840 le gouvernement préparait une loi sur la propriété littéraire. Le projet qui vint en discussion et fut adopté par la Chambre des pairs en 1839, puis rapporté par Lamartine, qui fit à cette occasion un discours remarqué, fut rejeté par la Chambre des députés en mai 1841. Le rapport « avait un titre relatif à la *contrefaçon étrangère;* mais il ne pouvait guère aboutir qu'à des vœux pour une législation internationale. » (7.) La convention franco-belge ne devait intervenir qu'en 1852. (Signée le 22 août 1852, elle entra en vigueur le 12 mai 1854.)

Le 17 novembre 1840, de Liége, Nerval mandait à son père : « J'ai profité de mon séjour à Bruxelles pour faire un travail sur la contrefaçon. Je crois avoir trouvé un moyen de résoudre la question et j'en présenterai, en revenant, un mémoire. Il s'agirait seulement d'obtenir que la Chambre assimilât les produits littéraires aux produits industriels, et qu'on pût prendre, pour ainsi dire, un brevet d'importation. J'ai vu à ce sujet le ministre des travaux publics, M. Rogier, et il ne m'a point fait d'objections sérieuses. Y trouverai-je matière

(4) *Correspondance*, éd. J. Marsan, p. 108.
(5) *Idem*, pp. 39 et 40.
(6) Cf. Herman Dopp : *La contrefaçon des livres français en Belgique*, 1815-1852 (Louvain, 1932).
(7) *Annuaire historique universel pour* 1841, p. 181.

à une mission comme celle dont j'ai été chargé l'année dernière : je m'en occuperai à mon retour. » (8.)

Le 23 décembre il parlera encore de ce travail au même correspondant :

« Je me suis décidé à faire ici mon travail sur la contrefaçon des livres que je présenterai tout fait au Ministère, quitte à le compléter à Paris par de nouveaux renseignements pris en arrivant. Si cela leur convient, je pourrai être envoyé de nouveau ici à la fin de l'hiver, mais cette fois avec une mission spéciale, ce qui rendra mon voyage plus intéressant que ma simple tournée de feuilletoniste.» (9.)

La lettre ci-après, adressée à Leclerc, aborde la même question :

*Bruxelles, ce 7 décembre 1840*

*Mon cher Leclercq,*

*La veille de mon départ, vous m'avez promis votre aide en cas de besoin. Je viens la réclamer.*

*Vous savez que mon voyage dans ces pays avait un but tout littéraire; mais depuis les changemens survenus là-bas, j'ai pensé que je pourrais en tirer quelque travail utile.*

*Voici la seconde fois que je repasse à Bruxelles. J'y ai vu une foule de personnes; libraires, gens de lettres, journalistes, etc. Je me suis informé avec soin de toutes les circonstances relatives à la contrefaçon et je suis certain aujourd'hui d'avoir trouvé le seul moyen tant cherché de la combattre et de la vaincre.*

*Ayez donc la bonté de consulter M. Mallac à ce sujet, et d'après sa réponse j'enverrais un travail dont l'*opportunité *serait incontestable.*

*1° Parce que la situation de l'Europe empêche de donner suite aux négociations commencées sous le ministère de M. de Montalivet pour fermer à la contrefaçon belge les marchés de l'Allemagne et de l'Italie; négociations abandonnées d'ailleurs depuis deux ans et réalisées seulement par la Hollande.*

*2° Parce qu'une* compagnie belge *qui vient de s'établir, et qui en est à sa seconde publication, tend à enlever à la librairie française la propriété même des ouvrages français; de telle sorte que nous en serons revenus bientôt aux temps où les*

(8) *Correspondance*, p. 105.
(9) A. Marie, *Gérard de Nerval* (1914), p. 164.

*écrivains vendaient leur propriété aux libraires d'Amsterdam* (10).

*3° Parce qu'en adoptant la solution facile que je puis proposer le ministère ferait une œuvre libérale et se créerait des droits à la reconnaissance des gens de lettres.*

*Ces raisons seront-elles perçues au milieu des préoccupations plus retentissantes où vous vivez? ou bien considérera-t-on que littérature et la librairie peuvent bien continuer à mourir de faim encore un peu, en attendant le rétablissement de la tranquillité?*

*J'ai pu causer ici avec des personnes de la chambre et des ministères et partout j'ai trouvé la meilleure disposition à adopter l'arrangement dont j'ai eu l'idée.*

*J'expliquerai comment il faut tout à fait renoncer à obtenir l'abolition de la contrefaçon en Belgique quoiqu'on ait pu se promettre à cet égard.*

*Comment le second moyen, encouragé par M. de Montalivet et M. de Salvandy, qui était de fermer les frontières de la plupart des pays de l'Europe à la librairie belge est devenu impraticable de longtems et insuffisant dans tous les cas.*

*Comment le troisième moyen, adopté d'après le rapport de la commission nommée à cet effet, et qui était d'accorder le transit et divers avantages spéciaux aux contrefaçons que les libraires français* se feraient à eux-mêmes, *a été exécuté et a manqué entièrement son but.*

*Enfin j'exposerai la solution que j'ai trouvée après avoir étudié la question tant en Belgique qu'en Allemagne et en Italie. Cela pourrait se terminer dans le courant de la session, et arriver en appendice au projet de loi sur la propriété littéraire dont il a été question dans le discours du trône* (11).

*Il me suffira quant à présent que vous me répondiez que ma proposition n'a rien d'impossible, qu'elle n'a été devancée par aucune autre semblable, et enfin qu'elle pourra être jugée digne de quelque intérêt.*

*Dans ce cas, j'achèverais de prendre ici les renseignemens nécessaires; j'enverrais un travail provisoire et reviendrais à Paris vers la fin du mois pour le soutenir et le compléter.*

*Je pense que la question dépend à la fois de l'Intérieur et*

(10) Ce qui rendait la librairie française vassale de la librairie belge, chose énorme et honteuse. (Note de Nerval.)

(11) Le roi avait dit, à l'ouverture de la session parlementaire, le 5 novembre 1840 : « D'autres dispositions vous seront présentées pour des travaux d'utilité publique, dans l'intérêt des lettres et sur la liberté de l'enseignement. »

*de l'Instruction publique; mon travail s'adresserait aux deux ministres.*

*Je puis vous dire que le moyen que j'exposerai tendrait à assimiler la propriété littéraire à la propriété des découvertes industrielles, pour lesquelles on peut prendre en Belgique des brevets d'importation. Ce serait un simple arrêté à obtenir du ministère belge et je dirai pourquoi il ne le refuserait pas en ce moment. Comme du reste cette idée a besoin d'être développée, ne la communiquez à M. Mallac qu'en lui disant que j'ai prévu toutes les objections possibles et que j'y ai réponse, de même que je me suis informé de toutes les négociations commencées et du point où elles en sont. Dites-lui aussi combien je serais heureux qu'on me jugeât digne de quelque travail relatif à l'administration actuelle, puisqu'elle est la seule avec qui j'ai eu des rapports depuis ma collaboration à* la Charte (12) *il y a cinq ans.*

*Si je puis être bon à quelque chose encore par mon séjour ici, à Liége, ou à Aix-la-Chapelle, mandez-le-moi; j'y ai des relations partout.*

*Soyez assez bon pour me répondre aussitôt que vous aurez vu M. Mallac* (13), *et pour me rappeler au souvenir de tous nos amis.*

*Votre bien dévoué*
GÉRARD

## II

## *LA CRISE DE 1841*

Dans la capitale belge, la pianiste Marie Pleyel que Nerval avait connue à Vienne, et à qui il s'était confié, crut bien faire en ménageant à l'écrivain une entrevue avec Jenny Colon qui ne l'aimait plus. Cette rencontre, jointe aux soucis d'argent et aux fatigues de voyages répétés, devait compromettre la raison de Nerval et semble à l'origine de la première crise de folie de 1841 qui se déclara après le retour du poète à Paris.

Suivant Edmond Texier, « son premier acte de folie éclata dans une maison de la rue Miromesnil et se traduisit par le bris d'une glace et de chaises (14) ». C'était dans les derniers

(12) Allusion à la collaboration de Gérard au journal de Guizot : *La charte de 1830*, entre 1836 et 1838. (Voir note ci-dessus.)
(13) A M. Labrunie de Nerval (Gérard), Hôtel de la ville de Francfort, à Bruxelles (Belgique).
(14) E. Texier, *Le siècle*, 24 décembre 1883.

jours de février 1841. On le transporta chez Mme de Saint-Marcel, rue de Picpus, où il devait rester jusqu'au 15 mars environ.

Le 5 mars 1841, Nerval, à la faveur d'un répit que lui laissa la maladie, s'efforça de mettre de l'ordre dans ses affaires : il écrivit à Weill (15), à son père, à qui il disait : « Le ministre ignore même que j'ai été gravement malade, ce qui l'aurait pu décider de confier mon travail à un autre (16). » A Leclerc il adressa la lettre ci-après :

*Vendredi 5 mars 1841.*

*Mon cher Leclercq,*

*J'ai été bien heureux de la visite de Texier, et surtout de ce qu'il m'a dit que vous vous étiez informé de moi avec intérêt. Maintenant j'ai besoin de vous confier une pensée qui m'est venue depuis quelque temps, et dont je n'ai fait part à personne de mes plus proches amis. Votre position près du M. D. I.* (17) *et celle de* M—C (18) *vous fera comprendre de quoi il s'agit. Bien que ma maladie n'ait eu rien d'extraordinaire puisque j'ai déjà éprouvé il y a longtemps de semblables attaques de nerfs, j'ai cru saisir dans bien des choses qui me sont arrivées tant à Paris qu'à Vienne et à Bruxelles une certaine intrigue ou du moins un certain jeu convenu dont je ne possède pas l'intelligence complète.*

*1re question. — Est-ce de la part de* M—C *que j'ai reçu à Vienne une somme dont j'avais besoin et que je lui avais demandée par écrit?*

*2° Combien de lettres a-t-il reçues sur les quatre que je lui ai écrites alors, et comment sont-elles parvenues?*

*3° A Bruxelles encore, des lettres écrites par moi ont été perdues. Toutes celles de Vienne que j'ai pu relire avaient été décachetées et lues tant à la police qu'à...* (19), *la preuve m'en a été donnée il y a trois mois.*

*4° De la part de qui m'a-t-on offert de l'argent à Bruxelles quand celui que j'attendais ne m'était point parvenu?*

*5° Pourquoi des difficultés insurmontables sur certaines choses? des réussites ou des accueils non moins singuliers sur d'autres?*

(15) *Correspondance*, p. 110.
(16) A. Marie, *op. cit.*, pp. 169-171.
(17) Ministre de l'intérieur.
(18) Mallac.
(19) Un blanc dans le texte; faut-il entendre : *la chancellerie?*

6° *J'avais demandé à Texier de parler à M.* M—C *pour que j'eusse une somme légère après le vote des L—s* (20) *afin de pouvoir terminer mon travail pour M. V...* (21) *sans lui rien demander. L'a-t-il su?*

7° *Avec quel argent m'a-t-on conduit dans la maison où je suis, où ma dépense a été largement payée. J'ai beaucoup d'amis; mais on n'oblige pas les gens sans qu'ils le demandent; surtout d'une façon si brillante. J'ai peur d'approfondir, j'ai peur de parler. Je croirais assez à un accord entre des amitiés que je possède en divers lieux mais c'est parmi vous et vos amis et ceux de Mal-c que j'ai toujours travaillé, c'est de leur part que me sont venues des faveurs dont je suis le plus reconnaissant, tant lorsque j'ai vécu à la* Charte de 1830 *pendant un an et demi qu'à la* Presse *que lorsqu'on m'a donné les moyens de faire un voyage important pour moi* (22). *J'espère qu'il y a accord complet entre vous et d'autres amis, mais j'ai besoin de savoir qui est en dedans, qui est en dehors. Interrogez Texier, à qui je n'ai dit qu'une partie de ce qui m'arrive et vous en serez surpris. Dites tout cela à* M—C *s'il le faut. Je ne veux pas jouer un jeu double, ou bien je suis en assez bonne santé pour qu'on m'explique tout. J'ai assez mâché à vide mes réflexions depuis quinze jours. Que tout le monde ignore ce que je vous écris ici. Envoyez-moi quelqu'un ou venez en voiture, ou faites-moi venir. Je puis aller au M...* (23) *en voiture sans le moindre danger, étant en pleine santé depuis huit jours. N'en parlez pas plus* haut *sans nécessité. Il faudrait que je visse quelqu'un de sûr aujourd'hui (samedi), la lettre vous arrivera vers midi, ou demain dimanche au plus tard. Si vous m'envoyez chercher, que quelqu'un de* chez *vous prenne un fiacre et dise dans la maison qu'il vient du M...* (23). *Je suis libre d'ailleurs et n'aurais à craindre que l'inquiétude du médecin, mais il y consentira. Texier vous dira que je suis fort bien. Si l'on vient* me voir, *que ce soit un de mes amis en qui vous ayez toute confiance. Durangel* (24), *ou Veuillot (s'il est ici) ou... j'en aurai très long à dire mais je ménagerai ce qu'il faudra. Je n'ai besoin que d'être éclairé ou de vous éclairer sur quelque point si je puis. Ma demeure est rue*

(20) Lois.
(21) Villemain, ministre de l'Instruction publique.
(22) Le voyage à Vienne.
(23) Ministère.
(24) Durangel, peut-être l'auteur de *Trois chants* (Fournier, 1837), poésies couronnées par l'Académie de Cambrai et les jeux floraux de Toulouse.

*de Picpus n° 6 chez Mad^e^ Veuve St. Marcel demander M. Gérard, votre bien dévoué et affectionné.*

G.

Cette lettre commencée le vendredi et terminée le lendemain témoigne d'un peu d'exaltation; elle est étrange surtout de ton; Gérard y joue un personnage mystérieux, les abréviations transparentes abondent. Mais sans l'autre lettre où paraissent les noms de Duchatel et de Mallac, nous aurions eu sans doute bien du mal à identifier Leclerc!

Du reste, dès le 5 mars, Girard s'estimait guéri; le 8, il parlait de quitter la pension de Mme de Saint-Marcel :

*Ce 8 mars 1841.*

*Mon cher Leclercq,*

*Vous aurez certainement reçu ma* lettre *bien tard. On vous aurait, autrement, rassuré sur ma santé déclarée excellente depuis trois jours. Il me sera utile de voir Texier. Il m'est agréable de recevoir de vos nouvelles. Envoyez donc ce garçon dès que vous aurez mis la main dessus. Il est volage.*

*Moi je suis voyageur, et comme Lepeintre jeune* (25) *je voudrais bien m'en aller. La porte est toute grande ouverte et je ne sors pas : pourquoi, c'est qu'on ne m'envoie pas de voiture. Vous apprendrez plus tard — ce qu'on apprend en voyageant. — Mais comptez toujours sur ma sincère amitié. Dites à M.* M—C (26) *que j'ai compris, et lui?*

*Un fou qui se croit sage et qui le* serait si x :

GÉRARD

*à propos*
*chez Mad^e^ de Saint Marcel*
*on m'écrit à M. Gérard de Nerval*
*parce que, c'est mon goût*
*A vous de cœur*

Gérard fut sans doute rendu à la liberté vers le 15 mars. Mais, le 14 mars, il écrit à l'acteur Bocage (27), puis le 16 mars à J. Janin (28), deux lettres folles signées toutes deux *Nap. della Torre Brunya.*

(25) Emmanuel-Augustin Lepeintre, dit Lepeintre Jeune, acteur du Vaudeville (1788-1847).
(26) Mallac.
(27) Lettre inédite.
(28) *Correspondance*, p. 111.

Et le 21 mars, après une nouvelle crise, on le transporte chez le Dr. Blanche, rue de Norvins à Montmartre. Dans ses moments de calme, il ne perd pas l'espoir d'obtenir une mission pour la Belgique. Le 31 mars il propose même à Cavé d'effectuer une grande tournée archéologique à travers la France et la Belgique, il précise : « Je n'ai pas besoin de vous dire aussi que je pourrai compléter en Belgique mon travail sur la contrefaçon dont M. Villemain avait paru content. Il me suffirait d'y passer une dizaine de jours; mes amis de Bruxelles feront assurément ce qu'ils pourront pour faciliter un arrangement quelconque, et je sais que le moment est venu (29. »

Du reste, des amis fidèles l'entretiennent dans l'idée que rien n'est changé en ce qui concerne la mission qu'il doit accomplir en Belgique. Francis Wey lui écrit :

« Il me tardait de te faire savoir que, durant ta maladie, les affaires que tu as entamées avec le ministre, au sujet de la contrefaçon, etc... n'ont pas souffert. Il te savait malade, je l'ai vu hier, l'ai pleinement rassuré sur ton état, et il m'a chargé pour toi de paroles fort bienveillantes. J'ai même eu cette satisfaction de l'entendre faire de toi, devant plusieurs personnes à figures niaises et à boutonnières dorées, un éloge magnifiquement troussé. J'ai vu aussi Bonnaire (30) et je pense que ton article passera bientôt. C'est du moins ce qu'il m'a dit (31). »

Mais Gérard restera chez le Dr. Blanche jusqu'en novembre 1841. Et après un répit de treize années une grave rechute se terminera par la tragédie de la rue de la Vieille Lanterne.

(29) J. Richer, *Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques*, Le Griffon d'or, 1947, lettre publiée pp. 10 à 14.

(30) Félix Bonnaire, associé de Buloz à la *Revue des Deux Mondes*.

(31) *Nouvelle Revue Internationale*, 15 juin 1894. Louis de Barre, *Les oubliées, Gérard de Nerval intime.*

# LES VIOLETTES

par ARMAND GUIBERT

L'exotisme, pour moi, c'est la campagne d'Europe, un sillon bien tracé, un appel de bouvier, un cognassier à la limite d'un champ. Mon pays, je doute que vous connaissiez autre chose que son nom : Rodriguez, îlot volcanique de l'océan Indien, à trois journées de bateau au sud-est des Seychelles, où parmi les rochers et le maquis s'élèvent quelques dizaines de milliers de cocotiers. Dans mon enfance, je me suis nourri du liquide sucré des noix, des goyaves de Chine et des framboises marronnes qui abondent : velues, un peu âpres à la gorge, elles ont un goût qui se confond dans mon souvenir avec celui de mes jeunes années. La vie là-bas était simple : des sorties en mer en toute saison — nous sommes hors de la zone des cyclones — et quelques relations sociales avec les rares familles blanches du pays : le juge, le collecteur d'impôts, deux ou trois fonctionnaires retraités. Il y avait aussi les trois missionnaires, dont le principal souci était d'évangéliser les Noirs et de leur apprendre l'usage du pantalon.

Ces Noirs, je sais aujourd'hui combien ils étaient simples et dévoués. A condition de surveiller leur goût pour le tafia, on obtenait d'eux tout ce qu'on voulait : les femmes étaient d'excellentes nourrices, les hommes faisaient des serviteurs de choix. Il suffisait de battre dans ses mains pour en voir accourir trois ou quatre. Leur seule distraction, sur laquelle nous fermions les yeux, ils la trouvaient de temps à autre dans le *sega,* cette danse africaine qui les faisait se dandiner sous l'effet du rhum blanc autour d'un grand feu de branches, avec des chants monotones et des rythmes qui avant le point du jour devenaient frénétiques. Le lendemain, qui était généralement un dimanche, on les voyait, vêtus de coutil et les pieds nus, suivre pieusement les bannières de la procession le long des pistes raboteuses de l'île. Il en manquait toujours quelques-uns, qui cuvaient leur alcool ou pansaient leurs blessures. La canne à sucre était cultivée dans de petits enclos

abrités du vent, qui souffle très fort pendant la plus grande partie de l'année, et les gens trouvaient le moyen de la distiller dans des alambics rudimentaires. Alors que j'avais dix ans, un bateau de la Clam Line en provenance de Glasgow fit naufrage à quelques milles de nos côtes avec son chargement de whisky. Les tonneaux vinrent s'échouer sur le rivage, et ce fut pendant huit jours une suite d'orgies sanglantes dont on me cacha le spectacle en m'interdisant de quitter la maison. La nuit, je voyais brûler des cases, tandis qu'éclataient des cris qui n'avaient rien d'humain.

Mon père était directeur de la station du câble; pratiquement, il était le personnage le plus influent, ou du moins celui qui jouissait du plus grand prestige, sans doute parce qu'il nous reliait au monde extérieur. Seul le doyen des missionnaires traitait avec lui d'égal à égal, et avait en permanence son couvert mis chez nous. Il m'inculqua sur la vie des notions charitables et abstraites qui n'avaient, je devais en faire l'expérience, aucune relation avec le réel. Nous donnions une partie de bridge une fois par semaine, et une réception lors des fêtes principales, comme l'anniversaire du roi et le 14 juillet : nous avons beau être sujets britanniques, nous conservons le souvenir de notre ancienne patrie.

En ce qui me concerne, je descends d'une famille provençale dont l'ancêtre, originaire de Brignoles, s'expatria vers la fin du XVII^e^ siècle. Mon premier soin, dès que j'eus conquis mon diplôme d'ingénieur agronome dans la région de King's Lynn en Angleterre — je ne sais comment j'ai pu passer deux ans de ma vie parmi ces terres noires, coupées de canaux rectilignes bordés de tulipes sur lesquels pèse un ciel toujours larmoyant — fut de visiter la Provence intérieure. Le jour où mon regard fut frappé par le nom de Cabrières sur une tombe, j'en éprouvai une commotion peu commune, mais, au demeurant, je ne trouvai là rien qui me rattachât à mon enfance et à mes études. Je voulais cependant, en vertu d'un attrait sentimental que je ne m'expliquais pas, me fixer dans ce pays d'où les miens étaient venus. Je m'y sentais, certes, quelque peu étranger : je me souviens encore de l'ébahissement avec lequel j'entendis un jour une employée du téléphone me dire sur un ton impérieux : « Ne quittez pas, on vous cause », ou encore de la perplexité dans laquelle me plongea cette enseigne aperçue dans une rue de Marseille : *Select's Bar*. Vous pouvez me croire, Monsieur, de tels

vices de langage auraient suffi à nous faire perdre la face dans notre coin de terre où nous n'étions guère que quelques dizaines pour maintenir toutes les traditions, à commencer par celle du beau parler.

C'est ailleurs que je trouvai, au hasard d'un voyage, ce qu'obstinément je cherchais. A la faveur d'un arrêt dans la gare de Toulouse, je remarquai sur le quai l'éventaire d'une marchande de violettes. Tous les produits locaux que j'avais vu vendre dans d'autres gares : à Porto des bouteilles naines, à Montélimar du nougat, à Cologne de la parfumerie, à Rome des louves d'acier chromé, m'avaient paru inanimés, interchangeables et — comment dites-vous? — *truqués.* Ici au contraire, les fleurs, disposées en bottes de diverses grosseurs dans des boîtes de carton, avaient quelque chose de distinctif et de vivant. Elles étaient doubles, charnues, avec un cœur plus pâle entre leurs pétales mauves. Sous la haute verrière qu'obscurcissaient les fumées, elles répandaient un parfum et une sorte de fraîcheur qui me touchèrent. A la portière des trains sous pression, des mains tendaient les dernières touffes à des visages qui s'y cachaient au moment du départ; et sur le quai, des oisifs faisaient les cent pas en lorgnant malgré eux du côté de la bouquetière. Je m'enquis, et appris que la violette de Toulouse avait une réputation à peine inférieure à celle de la violette de Parme. Elle était — son prix suffit à m'en convaincre — d'un fort bon rendement. La chose m'intéressa, et je me promis d'étudier le sujet de plus près.

La ville ne me déplut pas, malgré le grincement des trams et le pavé affreusement pointu des vieilles rues. Je ne sais si l'aristocratique quartier Romiguières sent toujours l'eau d'évier et le moisi, mais je passai là-dessus en faveur des jardins où chantaient des jets d'eau, de la place du Capitole qui, fleurie le matin de tentes et de baraques, livrait l'après-midi l'austère nudité de ses lignes. Les essences du jardin d'acclimatation m'intéressèrent, la Garonne me parut majestueuse (on aménageait sur ses berges, au temps dont je vous parle, un parc destiné aux sports et aux jeux de plein air). Ce que le guide m'apprit du passé de la ville me donna à penser qu'il s'agissait d'une Athènes moderne où la vie était douce, et qui avait depuis longtemps renoncé à la pratique de l'ostracisme.

Là encore, l'abondance de la violette me frappa. On en vendait sur tous les marchés, chez les fleuristes, dans les

kiosques, sous les portes cochères. Les confiseurs eux-mêmes, tant cette fleur était populaire, donnaient à leurs bonbons sa forme et son parfum. Dans les parages du cimetière, les corbillards défilaient entre une double haie de violettes amoncelées, dont la vérité m'oblige à dire que quelques-unes étaient artificielles.

Je n'eus aucune peine à trouver ce que je cherchais. A quelques kilomètres de la ville, sur la commune de Lalande, on m'indiqua un domaine de douze hectares qui était à vendre depuis peu. Les communications étaient faciles, le pays n'était pas accidenté; avec cela, très ensoleillé, et l'irrigation n'y présentait aucune difficulté. Le propriétaire de « L'Empire » — tel est le nom que je vis sur le portail d'entrée — était un amateur fourvoyé dans l'agriculture. Il ne faisait que de brefs séjours à Lalande, et consacrait le plus clair de son temps à la représentation des parfums de la région de Grasse. Je vis bien que mon offre le soulageait; ses cultures maraîchères étaient d'un rendement médiocre, ses violettes d'une classe inférieure.

Fort de mes connaissances neuves, je savais qu'il n'est pas de produit de la terre qu'un traitement scientifique n'améliore. J'étais sûr de moi, et puis j'avais confiance en mes semblables; il me paraissait facile de commander au destin. Pour le principe, et sans doute dans le secret espoir d'obtenir une réduction du prix demandé, j'exprimai quelques sérieuses appréhensions, étant donné l'état de négligence dans lequel je trouvais le domaine, sur l'avenir de mon entreprise. L'homme, un Méridional réjoui et plein d'assurance, me coupa la parole : « Soyez sans crainte. Vous semblez avoir des vues précises sur la culture, et vous réussirez mieux que moi, qui étais absent pendant la plus grande partie de l'année. Vous avez toutes les garanties désirables : la terre est bonne, les travailleurs ont le rythme voulu — par exemple, ne les brusquez pas, ils n'en font qu'à leur tête — et le syndicat se chargera de la vente de vos produits. » Ainsi mis en confiance, je conclus le marché. Dans l'étude du notaire, mon vendeur fit la roue, s'épanouit, puis disparut. Je comprends aujourd'hui son soulagement.

★

La maison d'habitation, coiffée d'un toit de tuiles rouges, était sans grand caractère (je ne devais d'ailleurs pas tarder

à constater qu'il n'y avait à l'entour ni foi, ni loi, ni traditions). Une tonnelle de vigne en tapissait la façade, et une allée d'acacias la reliait à la route principale. Il y avait de l'eau à profusion, grâce au puits que mon prédécesseur avait fait équiper d'une éolienne. Le mobilier, que je complétai, était sommaire, et me rappelait par sa simplicité celui de notre maison de Rodriguez, où le bois, il est vrai, était fait du tek le plus dur. Dans les dépendances se trouvait une basse-cour où je fis le projet de faire de l'élevage. Peut-être y aurait-il fallu une présence féminine. J'étais marié depuis depuis quelques mois, j'avais laissé ma jeune femme dans les montagnes de l'Engadine, où elle achevait de refaire une santé délicate. Je comptais ne l'appeler que plus tard à ce nouveau foyer, afin de lui épargner les premiers tracas d'une installation; peut-être cherchais-je aussi à lui donner une haute idée de mes facultés d'organisation. Par contre, j'étais accompagné, j'avais omis de vous le dire, d'un Noir de mon pays, le *boy* Nestor, garçon silencieux de dix-neuf ans qui au cours de mes voyages m'avait rendu les plus grands services. La possession d'une assez belle fortune (mon père était mort pendant la période de mes études) rendait son entretien à peu près négligeable, et ce qui passait en Europe pour une marque d'opulence était pour moi une simple commodité. Comme tous ses semblables, il excellait à laver et à repasser le linge, à faire les courses et à porter les bagages. J'étais si bien habitué à sa présence que j'étais aveugle à l'étonnement qu'il provoquait sur son passage. Les Anglais, gens discrets et maîtres de leurs réflexes, n'avaient jamais manifesté la moindre surprise devant ses cheveux crépus, son front cuivré, son air émerveillé et ses lèvres épaisses. Il était, pour eux comme pour moi, un élément du décor, une espèce de corps gazeux qui ne leur interceptait pas le paysage.

Dans la banlieue de Toulouse, il devint par contre un objet de curiosité, un véritable numéro de cirque. Les enfants s'attroupaient sur son passage et faisaient en patois des réflexions manifestement désobligeantes. Lorsqu'on sut, par une indiscrétion de servante, qu'il avait cloué au-dessus de son lit une image de piété, surmontée d'une veilleuse qui brûlait sur une planchette, les commérages se donnèrent libre carrière. Le bruit courut que nous étions des païens qui cherchaient à donner le change (au fait, je n'ai jamais compris quelle pouvait bien être la religion des indigènes de la vallée de la Garonne, depuis le jour où Simon de Montfort a extirpé

de leur sein l'hérésie albigeoise), et que « L'Empire » était devenu le théâtre de pratiques mystérieuses sur lesquelles les précisions les plus extravagantes couraient. Alors que dans notre île il existait, du fait de la différence de couleur, un abîme entre Nestor et moi, il se creusa dans ce village un fossé plus profond encore entre nous deux et la population locale. Seul un ancien fonctionnaire colonial, qui se disait « libre penseur » et « affranchi », tenta de nous approcher sous prétexte d'étudier les mœurs de notre île, dans laquelle il croyait voir une réplique de Nossi-Bé. Les siennes n'étaient pas moins curieuses; il fut reçu avec une politesse assez fraîche, dès que j'eus dépisté chez lui des desseins qui ne devaient rien à l'ethnographie.

J'ai tort de devancer le cours des événements. A peine installé, je dressai des inventaires, échafaudai des projets, et décidai d'appliquer des méthodes neuves. Pour commencer, j'eus un premier entretien avec Lamothe, mon gérant — on appelle cela « homme d'affaires » dans la région, si mon souvenir est précis. C'était un homme à col de taureau et à moustache brune, toujours suant et débraillé, qui m'écoutait avec une feinte déférence, pour retrouver dans la société de ses concitoyens une incroyable volubilité. Sa bonhomie me donna le change; je crus pouvoir me reposer sur lui de certains soins secondaires. De toute façon, il était de mon intérêt de faire de lui un auxiliaire. Voyant qu'il avait sur la culture des vues routinières, je lui déclarai sans ambages :

— Lamothe, je viens ici avec l'intention de travailler. Mon prédécesseur ne faisait sur la propriété que des apparitions rapides, et vous laissait une initiative à peu près totale. Je vais résider ici en permanence; vous ne trouverez donc pas mauvais que j'applique à mes terres les principes de la chimie agricole qu'on m'a inculqués. Pour tout ce qui concerne l'assolement, les engrais, l'irrigation, je compte modifier graduellement ce qui a été fait jusqu'ici, si bien qu'en deux ans la production du domaine aura doublé. Quant à la qualité, elle doit être imbattable. Je me charge de la correspondance commerciale et de la comptabilité; vous aurez la haute main sur les ouvriers et sur les opérations de vente. Vous m'avez été recommandé; je tiens à vous dire d'ores et déjà que vous serez intéressé aux bénéfices dans la proportion de dix pour cent. »

Avec une chaleur compréhensible, le gérant se confondit en remerciements. Je ne pouvais alors imaginer à quel point

ma générosité lui paraissait dérisoire : avant mon arrivée, il prélevait sans aucun contrôle une bonne moitié des gains, grâce aux melons, dont la vente, aux abords d'une grande ville, était rapide et malaisée à vérifier. Or, j'entendais substituer progressivement la monoculture à cette aimable diversité, et surveiller en personne les travaux. La violette veut du goût, du soin, et une vigilance de tous les instants. L'expérience devait m'apprendre qu'elle ne peut prospérer que grâce au concours d'une véritable franc-maçonnerie.

Au cours de la première semaine de mon établissement, je m'en fus rendre visite au secrétaire général du syndicat des producteurs de violettes de la région toulousaine — le nom est pesant, mais authentique. Je l'avais fait aviser la veille par un ouvrier, qui m'avait rapporté son accord. Je n'oublierai pas de sitôt notre entrevue. Il était cinq heures de l'après-midi, et la chaleur du jour commençait à tomber. J'étais mis comme on doit l'être : en costume foncé, avec un faux col glacé et des gants clairs. Avant de descendre de voiture, je donnai un coup de chiffon à mes souliers, dont une légère pellicule de poussière ternissait l'éclat. Ne voyant personne à qui remettre ma carte, je fis quelques pas dans une cour où bourdonnaient des mouches, accueilli par des aboiements de chiens que nul ne fit mine d'apaiser. Il me fallut quelques instants pour trouver, au fond de son écurie où il éparpillait du foin, un gros homme en casquette plate et en bras de chemise. Ses pieds chaussés de savates trempaient dans le purin, et la sueur collait à sa poitrine velue. Comme il me regardait d'un air interrogateur, je le pris pour un valet de ferme et lui demandai si son maître était visible.

— C'est moi le maître, dit-il.

Avec la même civilité que s'il m'eût reçu dans un salon, je me présentai à lui, lui donnai quelques précisions sur ma personne et sur mes projets, pour enfin lui confier le plaisir que j'éprouvais à me fixer dans la région :

— Je sens que je vais travailler avec goût, et parmi des voisins dont mon prédécesseur m'a vanté les qualités d'obligeance.

— Comme ça, mon bon, coupa le sieur Berthoumieu en étrillant son cheval, ce farceur vous a doré la pilule?

Ne sachant trop comment interpréter ces paroles, je poursuivis en toute innocence :

— Il a certainement été de bon conseil en m'engageant à venir vous trouver. Ce n'est pas seulement au voisin que je

fais une visite de courtoisie, mais au secrétaire général du syndicat des producteurs, à qui j'ai eu l'honneur de demander mon inscription comme membre actif.

L'homme, sans sourciller, continuait à piétiner son foin, et c'est sans me regarder qu'il laissa tomber sur un ton définitif :

— Mon brave, vous faites fausse route. On vous a mal renseigné. Nous ne pouvons admettre dans notre syndicat que des spécialistes de l'agriculture.

Je me crus autorisé à l'interrompre pour lui faire observer qu'un diplôme tout récent m'octroyait précisément cette qualité, mais lui, imperturbable :

— Je veux dire de l'agriculture du pays, formés parmi nous, et rompus à toutes nos méthodes d'exploitation locale. Nous ne croyons pas aux procédés révolutionnaires; ce qui a suffi à nos pères est assez bon pour nous. Vous devez comprendre que nous ne voulons pas nous exposer à vendre des produits de qualité inférieure, qui nous déconsidéreraient aux yeux de l'acheteur.

Désarçonné par ce ton intraitable, signe d'une évidente mauvaise foi, j'eus cependant une inspiration subite :

— C'est bien; je suis étranger, et non spécialiste — mais M. Lamothe, qui est de la région, connaît le métier dans toutes ses finesses. Il peut donc s'inscrire au syndicat?

— Je n'y vois aucun empêchement, fit l'autre, pris de court. Et, d'une fourche désinvolte, il éparpilla devant moi un peu de fumier. Sans doute est-ce le geste par lequel dans ce pays on congédie ses visiteurs.



Le jour même, Lamothe rédigea sous ma dictée, mais en son nom propre, une demande d'admission qu'il déposa au café où se réunissait le syndicat. Dans ce café, dont me répugnaient les guéridons toujours couverts d'un enduit poisseux, je ne devais jamais mettre les pieds. La stratégie politique y tenait ses assises, on y décidait du sort des nations, et chacune des voix qui retentissaient derrière les fusains paraissait promise au plus beau destin sur la scène du Capitole. Mon adolescence contemplative m'avait mal préparé à de semblables conciliabules. Peut-on me faire reproche de ne supporter que le whisky, qui ne s'y trouvait pas, et d'éprouver un indicible ennui devant les parlotes vaines?

J'étais là pour travailler, non pour boire des liquides colorés dans le vacarme des jurons et des plaisanteries grasses. Je m'étais fait une joie de recevoir sous mon toit quelques voisins, de leur faire servir des rafraîchissements par mon *boy* vêtu de blanc, et de commenter avec eux les événements du jour. Je sentis tout de suite la vanité de mes projets; mes avances se heurtèrent à un mur d'hostilité, et l'on me fit sentir la distance qui me séparait de la tribu. Mon siège était fait par avance; j'étais pour ces gens « l'Etranger », et Nestor « le Cafre ». Un inconnu, qui cherchait sans doute une entrée en matière bienveillante, me demanda s'il y avait dans mon pays des anthropophages; j'eus, malgré le ridicule de son accent, assez de maîtrise sur moi-même pour ne pas lui rire au nez.

Je comprenais d'autant moins cette attitude générale qu'il me semblait rencontrer isolément des gens à l'humeur douce et au sourire bienveillant. A la réflexion, je m'avisai qu'il s'agissait des fournisseurs, dont je fus rapidement un client « conséquent », comme ils le disaient dans leur langage. Cette humeur était mercantile, et ces sourires commerciaux. Si j'avais été un ouvrier parmi les autres ouvriers, la solidarité entre nous aurait joué; patron, je me heurtais à la hargne de ceux qui voyaient en moi un concurrent plus qu'un collègue. Ne croyez pas que je noircisse la situation; j'avais trop de candeur et d'inexpérience pour ouvrir les yeux avant le coup qui me fut porté; après une dizaine de jours, la demande de Lamothe fut retournée, avec ce simple mot en travers de la feuille : *Refusé.*

C'était désormais la lutte ouverte. Je dois rendre cette justice à mes employés qu'aucun ne me lâcha, sans doute parce que je les payai toujours avec régularité.

J'ai fait la guerre, j'ai craint pour ma vie, mais entre deux bombardements j'ai connu des heures de détente, de camaraderie, voire d'insouciance. Le péril rapprochait, et, s'il mettait à nu l'instinct de la bête, c'était l'instinct qui porte à faire corps avec ses semblables dans le danger. Ici, au contraire, c'était le réflexe inverse : l'animal qui s'isole, qui défend contre les autres son droit au soleil et à l'existence. Je connus des mois de labeur, de patience, d'opiniâtreté et de rage. Nous allions entrer dans la saison d'hiver, celle qui exige les soins les plus assidus. Tandis que mes voisins restaient fidèles à leur exploitation routinière, et se contentaient de répandre dans leurs champs des engrais naturels, je fis

de gros achats de nitrate et de matières azotées. Les serres, dont les vitres cassées furent remplacées sans délai, furent l'objet tout particulier de ma sollicitude. J'y entretins, la nuit comme le jour, une température égale et y fis installer l'électricité afin de pouvoir surveiller à toute heure le progrès des plantations. Lorsque, accoudé à la fenêtre de ma chambre du premier étage, je voyais ces toits obliques qui découpaient dans la nuit leurs géométries, avec pour toile de fond la clarté laiteuse de la ville, je ne pouvais me défendre contre un mouvement d'orgueil : c'était là le premier stade d'une œuvre qui allait se développer, et j'écrivais à ma femme des lettres lyriques dans lesquelles je m'étendais sur le progrès des travaux. Pour elle, je trichai un peu, et forçai quelques-unes des fleurs hâtives, dont elle reçut une magnifique botte au milieu d'une tempête de neige.

Décidé à faire la part du feu, je m'accordai quelques jours d'absence, et me rendis dans les capitales que je croyais pouvoir utilement prospecter : Paris, Londres et Bruxelles. Avant de quitter la première, je câblai des instructions à l'« Empire », de façon à être précédé dans les deux autres d'envois massifs de fleurs. On me vit rue de la Paix, dans Bond Street et Place Royale, dans un taxi que je louais à la journée, et qui laissait derrière lui un sillage parfumé. Chez tous les grands fleuristes je débitais mon boniment, produisais un gros carton et faisais mes offres de service. Partout on vantait la qualité de mes violettes après les avoir examinées d'un air connaisseur, mais la réponse était toujours la même et toujours désespérante : « Nous sommes désolés, mais nous ne pouvons acheter que par l'intermédiaire du syndicat. »

De retour à Lalandé, le cœur gros mais ne m'estimant pas battu, je trouvai, sous les vitres de mes serres où le givre étalait ses broderies, d'innombrables tapis de violettes sans emploi. L'hiver était rude, et la production de mes voisins, qui avaient négligé l'entretien d'une température constante, était tombée au point mort. J'avais encore sous les yeux le spectacle des luxueux magasins où j'avais porté mes pas — des pas, il est vrai, de moins en moins assurés. J'imaginais telle fête qu'une touffe de ces fleurs eût rehaussée, tel décolleté qu'elle eût mis en valeur, et la pensée m'était intolérable de garder pour moi seul de semblables merveilles. C'est alors que je commençai à perdre la tête. Je ne pouvais évidemment pas aller vendre mes fleurs au coin des rues; le gain

eût d'ailleurs été si léger que l'acte fût demeuré symbolique. Ce qu'on aime est fait pour être répandu, et la beauté pour se multiplier. Je résolus alors de faire largesse de ce dont je ne pouvais tirer profit. Reprenant la liasse des factures accumulées, je relevai l'adresse de tous mes fournisseurs, et fis imprimer un bristol ainsi libellé :

*avec les compliments de*
MALCOLM DE CABRIERE

*Violettes de Toulouse sélectionnées.*
LALANDE (Haute-Garonne).

Ce fut à partir de ce moment une avalanche de fleurs qui s'abattit chez le notaire, chez le médecin, chez mon marchand de ficelle. Je n'oubliai ni ma crémière, ni la marchande de journaux, ni le directeur du Service des Eaux, ni le sous-chef de la gare Matabiau à qui j'avais eu l'occasion de demander un renseignement par téléphone. Sans l'ombre d'un prétexte, je fis fleurir à l'improviste tout le personnel féminin de ma banque, où le geste parut si suspect qu'on procéda aussitôt à une vérification minutieuse de mon compte courant, où force m'est de reconnaître que je n'eus jamais la moindre rentrée.

Lorsque j'eus épuisé la liste des relations les plus vagues, je me mis à lire dans les journaux ce qui tenait lieu de rubrique mondaine. Les fiançailles et les mariages, généralement annoncés après l'événement, ne convenaient pas à mon dessein. Les avis de décès, par contre, m'emplirent d'un espoir qui pendant plusieurs jours me fit rayonner. La coutume veut que les morts s'en aillent sans discrétion, et que leurs proches entourent leur départ de publicité. J'étais commerçant, et je pratiquais l'altruisme : double raison qui m'autorisait à intervenir dans les manifestations du deuil des familles. De grand matin, afin de ne pas arriver trop tard, je me mettais au volant de ma voiture, où le boy calait des amoncellements de boîtes capitonnées de mousse, de couronnes et de *credos*. Je stoppais devant le domicile du défunt, et Nestor, correctement vêtu et très respectueux, entrait pour remettre l'hommage discrètement fastueux de l'inconnu que j'étais. On le prit plus d'une fois pour un employé des Pompes Funèbres, et son geste fut perdu dans le cérémonial du jour. Plus souvent, la vue de ses yeux de bon chien, ses yeux étran-

gement blancs dans sa face noire, inspira de l'épouvante à plus d'une famille toulousaine plongée dans l'affliction. Il lui advint d'être rabroué, et de me revenir penaud, tenant ses fleurs à bout de bras. Je crus prudent, après les premières libéralités, de faire remplacer sur mes bristols les *compliments* par des *condoléances;* le terme me parut plus approprié, mais de toute façon je savais que je donnais dans l'abstrait et sans rien escompter en échange.

Je travaillais pour l'art pur, avec des alternances de rage et désinvolture; sombre lorsque je me retrouvais seul avec moi-même, mais affectant une jovialité supérieure lorsque je rencontrais le regard narquois de mes voisins. Cette duplicité, qui s'ajoutait à la lutte, était épuisante. Je m'obstinai encore au printemps, lorsque les violettes de pleine terre couvrirent les champs de leurs touffes sombres. J'espaçai mes dons aux destinataires toulousains qui, après quelques cérémonieuses invitations à dîner, ne daignaient plus m'accuser réception de mes envois. La chose était entrée dans les mœurs; et puis, finis-je par me dire, à quoi bon apporter de l'eau à la rivière?

Changeant mes batteries, je m'ingéniai à dresser des listes de personnalités parisiennes, d'après les informations de presse que je lisais attentivement : actrices, femmes du monde, la première parachutiste, la plus jeune pianiste du siècle, tout ce qui attirait l'attention pour un jour recevait une belle botte de mes fleurs dédaignées. Sans surprise, semble-t-il, car je ne vis jamais en retour ni commande ni accusé de réception : on s'habitue vite aux hommages des admirateurs inconnus. Plusieurs fois, au contraire, soit que l'adresse fût incomplète, soit que la destinataire fût déjà partie, je me vis retourner mes colis en port dû. Ah! si j'avais pu seulement découvrir la midinette délaissée, l'humble fille sans amour que mes fleurs auraient comblée, il me semble que sa joie m'eût vengé de l'indifférence de toutes ces vedettes dont je ne connaissais qu'une image de papier... mais c'était là un terrain que mon *boy* était plus qualifié que moi pour prospecter.

Je crus un jour avoir fait jaillir de mon esprit tourmenté l'idée qui allait me détourner de l'utopie. C'est le nom de mon domaine, dont j'ignorais parfaitement l'origine, qui me mit sur la voie. « L'Empire », me dis-je, voilà un nom prédestiné pour me créer une clientèle dans les milieux bonapartistes de France. Je vais constituer un réseau de vente

qui couvrira tous les grands centres de la métropole et des colonies (le développement des transports aériens pouvait autoriser dès cette époque toutes les audaces). Peut-être aurai-je un jour le droit de faire figurer sur mon prospectus la mention : *Fournisseur de Son Altesse Impériale le Prince...* Au fait, comment s'appelait-il donc?

Je fis imprimer du papier à lettres, m'abonnai à *Brumaire*, et me documentai sur les personnalités et les manifestations d'un milieu dont j'étais jusque-là fort ignorant. Je lançai à point nommé, sous la forme de circulaires et de bottes de violettes, une série de vagues d'assaut. Je proposais mes services pour les grandes fêtes du parti, la cérémonie du 10 décembre — pardon, du dimanche qui le précède — au pied de la statue du maréchal Ney, avenue de l'Observatoire, et celle qui rassemble sur la place Clichy les fidèles du maréchal Moncey; le banquet commémoratif de l'élection de Louis-Napoléon à la Présidence de la République. Le 5 mai ces messieurs tapissaient de violettes la base de la Colonne Vendôme, et le 15 août ils banquetaient à Rueil Malmaison, après avoir déposé les fleurs impériales sur les tombeaux de Joséphine et de la reine Hortense. Je supputai en esprit la constitution d'une chaîne de solennités : le Sacre, Austerlitz, la naissance du Roi de Rome...

Les jours passèrent. L'impatience n'est pas de mise dans les relations des simples mortels avec les représentants de familles jadis régnantes, mais la mienne devenait presque maladive. Il vint une lettre de la princesse Murat, qui d'une croisière en Dalmatie me faisait adresser par sa secrétaire trois lignes de remerciements; de son côté, le rédacteur en chef de « L'Appel au Peuple » m'informait que la chose n'était pas de sa compétence, tout en me communiquant « à toutes fins utiles » l'adresse du fleuriste attitré du groupement parisien. Le cercle infernal se refermait; je vis une fois de plus mes rêves hantés du spectre du syndicat, et je me sentis glisser sur la pente du renoncement.

★

Le dernier don de violettes, c'est à ma connaissance le *boy* Nestor qui le fit — avec celui de sa personne. Ce fut une jeune mercière, de celles qui tiennent baraque en plein vent sur la place Esquirol, qui en bénéficia. Avec toute la légèreté de ses dix-neuf ans, il quitta un soir la maison triste où je

me débattais dans les réflexions les plus amères, et emporta avec lui un grand panier de fleurs, son image de la Vierge, la petite veilleuse fidèle, et la livrée blanche qui devait l'aiguiller, ainsi que je l'appris plus tard, vers la carrière de pâtissier.

C'était la fin du printemps. Jamais la terre n'avait tant produit. Aux regards s'offrait le spectacle d'une abondance dont j'oubliais presque qu'elle était pour moi stérile. Les cerisiers étaient chargés de fruits, les abeilles bourdonnaient à l'entour des ruches. La veille de la Saint-Jean d'été, tandis que Lamothe sulfatait la vigne, je saisis les mancherons de la charrue que tirait la jument Doucette. La bête était réputée pour sa docilité; elle marchait au doigt et à l'œil, s'arrêtait et tournait sur un simple signe. Que se produisit-il ce jour-là? Elle refusa d'aller droit, se montra rétive, et traça des sillons étrangement zigzagants qui étaient de fort mauvais augure pour mes semis de petits pois. A ce moment je devins une chose inerte, comme une statue frappée de la foudre au milieu de cette nature dont l'exubérance insultait à ma peine. Sur mes épaules pesa soudain tout le poids de cette année de lutte vaine, et dans mon sang se répandit un long flot d'écœurement. Avec une âpreté que je ne cherchais plus à dissimuler, je dis au gérant :

— Lamothe, tout se ligue aujourd'hui contre moi. Cette bête elle-même me résiste. Vous qui êtes du pays, prenez-la en main, je sulfaterai...

Une heure encore, cassé comme une branche morte, attaqué dans ma résistance physique, dans ma confiance dans l'ensemble de la création, je poursuivis machinalement mon travail, me demandant à chaque instant si je n'allais pas m'abattre dans le sillon. J'avais parcouru des milliers de lieues, acquis soigneusement des connaissances, choisi de m'établir en un pays avec lequel je me croyais des affinités, auquel j'avais apporté des bras forts, une volonté bien trempée, une probité rigoureuse, et cet enthousiasme qui est le meilleur levier de toute action — et voilà où j'en étais après quelques mois d'efforts : les hommes ligués contre moi, parce que j'avais un passeport au lieu d'une carte d'identité, parce que je portais un faux col en dehors de mes heures de travail. Ma récolte périssait sur pied, et, tandis que je m'obstinais, le serviteur qui me rattachait au passé s'était enfui sans seulement prendre congé; les bêtes enfin, les bêtes elles-mêmes, et les choses de chaque jour, refusaient à mes mains

tremblantes tout service. Dans l'entreprise j'avais dilapidé un capital considérable, et je me trouvais réduit à l'état du plus humble paysan à la lisière de la ruine. Je n'eus que la force de gagner la cabane où se trouvaient garés quelques outils et une vieille pompe rouillée, et là, devant ce bric-à-brac poussiéreux, je me laissai tomber sur un escabeau où, la tête entre les mains, je pleurai comme un enfant.

Je n'eus que le temps d'arrêter par télégramme ma femme qui, sa santé rétablie, devait venir me rejoindre le surlendemain. Rien ne pouvait plus me retenir à ce pays dont j'avais finalement mesuré la platitude, l'abondance grasse et privée d'âme. Rien ne fut plus aisé que de trouver un acquéreur : Lamothe, qui depuis l'année précédente tissait avec une patience d'araignée la toile de ses calculs, cueillit l'exploitation comme un fruit mûr et l'acheta sans marchander. Le jour où je partis, sans me retourner vers ce toit qui ne signifiait plus rien pour moi, je fus poursuivi quelques instants par un dernier relent où se mêlaient fleurs fraîches et fumier : le résumé véridique d'une expérience où j'avais gagné une amère connaissance des hommes.

De mes cocotiers je ne suis revenu que deux fois; il est malgré tout difficile à un civilisé de se priver de bonne musique et de conversation. De votre Europe je me demande suivant les jours si elle est un musée archéologique ou une cage à fauves. Elle m'intéresse, je me laisse prendre à ce qu'elle conserve de charme, mais je ne suis plus dupe des conventions sur lesquelles son fragile équilibre est établi. Ses paysages de montagne m'attirent, quelques-uns de ses fleuves, et l'inimitable harmonie de ses parcs. Moi qui viens d'un pays où il n'y a guère que des orchidées, je suis particulièrement sensible à la gamme de vos fleurs, à leur parfum si nuancé, à leur délicatesse sans égale — mais, voyez-vous, je ne peux plus voir un bouquet de violettes sans que ma gorge se contracte et que mes doigts soient pris d'un tremblement nerveux.

# MATURITÉ

*(suite)* (1)

par MARC BLANCPAIN

## LIVRE II

### CHAPITRE PREMIER

Ce soir-là, chez Mme Hostier, on ne voyait guère que des Français.

— Denise n'aime plus les gens d'ici, soupirait-elle, elle a pris ce pays en horreur!

Le fils de Grani, grand dadais boutonneux, secouait, tout au haut du corps et du cou, une tête légère et vide; il ouvrit la bouche, mais sa voix se perdit : Denise Hostier venait de tourner vers lui son regard inhumain.

Une jeune femme s'approcha de Robert Granton; une seconde en fit autant; puis une troisième...

— La comédie de novembre, murmura Grani; elles n'ont plus de sourires que pour les nouveaux... Le bel oiseau qui vient de loin!

Il heurta, de l'index, à petits coups, l'épaule de Pierre Théraz :

— Soyez sans crainte, Pierrot, elles vous reviendront! Leur curiosité s'émousse vite. En moins de trois mois, elles savent ce qu'on peut attendre d'un homme et ce qu'on ne peut pas en attendre... Ce Granton, à leur place, ne m'inspirerait pas confiance...

— Pourquoi?

— Trop jeune... L'œil trop bleu... Un enthousiaste... Un passionné... Un type à histoires.

Autour de la jeune veuve d'un fonctionnaire du Canal, deux Egyptiens, luisants de concupiscence, montaient une garde empressée.

— Nous recevrons beaucoup cet hiver, disait Mme Hostier.

Puis, de bouche à oreille, elle ajoutait :

(1) Voir *Mercure de France* du I-VIII-1948.

— Je veux distraire Denise de son malheur...

Sa poitrine s'élevait vers son menton; on se penchait pour lui répondre, d'un air entendu et compatissant :

— Vous êtes si bonne mère! Comptez sur moi, chère amie!

Les plus démonstratifs lui serraient la main l'espace d'une seconde.

On reconnaissait, à sa façon de redresser d'un geste martial une moustache terrifiante, le capitaine de gendarmerie arrivé de Syrie le matin même pour un congé de quelques jours. Deux pères Jésuites n'arrêtaient plus de sourire.

— Que ne possédons-nous, dit Grani, un Colonel en uniforme et gants blancs, et un jeune sous-préfet!

Pierre Théraz n'eut pas le cœur de rire. Convention et sottise! Il s'approcha de Mme Hostier et prit congé.

— Déjà! Déjà!

Mais le patron vint à son secours :

— Laissez-le donc, chère amie. Le sort du monde dépend de l'étude que Théraz nous rédige en ce moment.

Il tend à son jeune second une main condescendante. Mais il ne la regarde pas. D'ailleurs, il ne le regarde plus et jamais ne le voit seul.

— Est-ce que ça avance? demande-t-il, et, sans attendre de réponse, il s'éloigne.

Un mauvais moment à passer, à présent : s'incliner sur la main de Denise Hostier, se redresser, et voir, là, bien en face de soi, cette joue crispée, cet œil mort, et l'autre, flambant, dont on ne sait s'il est chargé de rancune, de regret ou d'espoir. Pierre Théraz rougit. Puis il part. Il a l'impression de s'enfuir.



Le cher et vieux projet du patron, Pierre Théraz a fini par le faire sien. Il y travaille tous les soirs et aussi tous les dimanches que Dieu fait, seul avec Papazian dans l'immense building déserté. Hostier, autrefois, s'informait régulièrement des progrès de l'ouvrage, donnait des avis, des conseils, stimulait le zèle de Théraz, réchauffait son ambition.

— Votre avenir est là, disait-il. Notre Compagnie française, un jour ou l'autre, sera balayée! Il nous faut, et sans tarder, une Compagnie dont la raison sociale, les statuts et une bonne part des capitaux seront égyptiens. C'est le bon sens, Théraz! Mettez le projet sur pied; je me charge, moi, d'emporter l'adhésion du Conseil de Paris.

Mais depuis cette soirée chez Talaat Pacha Mahmoud, Hostier se dérobe. Quand Théraz veut le consulter, il n'est pas libre, il n'a pas le temps :

— Faites donc, Théraz, faites donc, puisque aussi bien c'est vous qui serez appelé à diriger la nouvelle Compagnie...



La chaleur pèse; la ville entière semble étranglée. Soudain, une lueur rouge enflamme les murs crépis du bureau : les enseignes viennent de s'allumer. Pierre va à la fenêtre, ouvre, empoigne la barre brûlante du balcon. Un souffle frais, venu du Nord, balaie la rue, pénètre dans la pièce et soulève, avant de mourir, les feuilles qui pendent sur le chariot de la machine à écrire. Le ciel clair s'assombrit d'un seul coup et mille étoiles s'éveillent ensemble. La voix de la ville se libère et monte vers le ciel et vers Pierre Théraz. Papazian allume la lampe; Pierre se retourne, se frotte les mains, sourit :

— Allons-y!

Les deux hommes sont assis face à face. Le front de Pierre Théraz est gras de sueur; ses paumes sont moites; la fatigue enraidit ses reins; mais il va toujours, la bouche serrée et tout le buste penché comme celui d'un paysan qui laboure ou qui bûcheronne.

De temps à autre, bref, il demande un chiffre, une référence, un barème, une lettre; Papazian disparaît du cercle de lumière; on l'entend qui fouille, discret comme un cambrioleur; puis ses mains brunes, sèches et poilues déposent leur prise sur la table de travail.

Pierre Théraz se relit à haute voix.

« Si la classe aristocratique du pays, d'origine turque généralement et de culture française, demeure ouverte à notre influence politique et économique, si elle accepte de voir ses chefs dans les Conseils d'administration de plusieurs affaires internationales, elle est cependant nationaliste en ce sens qu'elle s'efforce toujours de supprimer les liens qui unissent l'Égypte au capital étranger, de constituer un capital égyptien autonome, ou, tout au moins, de n'accorder sa participation qu'à des affaires dont la raison sociale exprime le caractère national... »

Papazian approuve de la tête. Quand il grogne timidement, Pierre Théraz s'arrête et l'interroge du regard, et l'Arménien, d'une voix qui hésite, les paupières mi-closes, exprime la connaissance subtile et profonde qu'il a des gens et des choses du pays. Pierre, amusé mais vaguement humilié, reconnaît que l'autre a raison; Papazian prend la mine confuse et confite d'un jeune vicaire.

Après 10 heures, le grondement de la ville s'apaise : les cinémas, les grands cafés sonores et frais, les îles du Nil, les terrasses aériennes ont absorbé la foule; la rue, où

glissent seulement quelques riches voitures, respire enfin. Les trottoirs appartiennent à de minces jeunes gens trop inquiets pour dormir, trop pauvres pour hanter les lieux de plaisir, trop paresseux pour quitter la ville.

Théraz se renverse dans son fauteuil, éponge son front, soupire à fendre l'âme. Puis il remet le document dans son coffre, allume une cigarette, s'approche de la fenêtre. Papazian, pour trouver l'occasion de lui dire au revoir, lui présente son chapeau après une courbette obséquieuse.



Un Barbarin gratte à la porte, entre et dépose sur la table les journaux du matin.

Hier, une délégation d'étudiants et d'écoliers est allée fleurir le mausolée de Zaghloul Pacha. Les discours exaltent l'œuvre du fondateur du Wafd, « Ramsès de l'Egypte nouvelle », et celle de Nahas, son successur, qui vient d'accomplir le premier geste de libération en faisant ratifier le traité anglo-égyptien.

Pierre contemple les photographies. Lourde pyramide de syénite, puissant comme un temple de la Vallée, le Mausolée écrase la foule des jeunes gens et des enfants qui se presse au bout sur la place; des mains s'élèvent, éloquentes et crispées, enthousiastes, frénétiques. Aux vêtements sombres des effendis se mêlent les taches claires des robes populaires.

Il y a un an, cette même foule hurlait son dépit devant la façade close du Consulat britannique; son flot menaçant débordait la rue du Cheikh Hamza, gagnait la place Soliman Pacha, envahissait le square pacifique de l'Eglise Arménienne et jusqu'au jardin, rouge et vert, du palais de Mohammed Sultan.

— Et que raconte Al Masri, Papazian?

Le secrétaire reposa le journal en langue arabe qu'il venait de parcourir.

— Toujours la même chose, Monsieur... L'Egypte avant le traité; l'Egypte après le traité... Avant le traité : l'humiliation, la misère; après le traité : l'honneur, la grandeur, la puissance... Sottises que tout cela! Avant le traité, l'injustice; après le traité, le bonheur... Les imbéciles! Ils nous diront bientôt qu'il faut, après le Traité, adopter une nouvelle façon de cultiver la terre ou de conduire une voiture.

— Et pourquoi pas?

Le secrétaire regarda son maître comme on regarde un malade ou un simulateur.

— Reprenons, voulez-vous, Papazian?

De nouveau le cliquetis de la machine à écrire, moins clair

dans le hourvari de la ville qui s'enflait à l'approche de midi.

« ...Une bourgeoisie, toute récente, spécifiquement égyptienne, née de la volonté de la dynastie qui a su créer un enseignement moderne et technique, devient chaque année plus nombreuse, plus consciente d'elle-même et de ses devoirs envers un pays qu'elle encadre progressivement. Issue du peuple, elle aspire à le conduire et le conduit déjà; elle guide, en particulier, ses réflexes politiques. Elle s'exprime aujourd'hui dans un grand parti, le Wafd, qui, malgré la sagesse de ses chefs, n'est pas sans être xénophobe... »

Pierre se leva et vint à la fenêtre. Le soleil inondait la rue où glissaient, sur leurs pneus blancs, les souples voitures américaines. Le bleu du ciel, pâle et défaillant, allongeait les distances. Au-dessus des terrasses ocres et grises, les arbres de Guézireh et d'Embabeh se gonflaient lourdement. La route des Pyramides n'était qu'un fil sombre tendu au travers des verdures de la Vallée. Sur le grand désert jaune, zébré de brun comme le flanc d'un tigre, le soleil, au zénith, embrasait les Pyramides.

Pierre, sur la vitre, tambourinait un air de marche... Cette route, un khédive, autrefois, l'avait bâtie pour éblouir la matinée d'une Impératrice des Français. Ce bon guerrier en costume ottoman, moustachu, débonnaire et terrifiant, il conduisit les Egyptiens, au siècle passé, jusque sous les murs de Constantinople; il venait de France, lui aussi, et le roi Farouk est son arrière-petit-fils. Jusqu'à ces tombes de Saqarah, dans l'embrasement des sables, que Mariette fut le premier à oser ouvrir.

Et la France, à présent, semble renoncer!

« ...Au rebours de ce qu'on pourrait penser avant examen, nous croyons que l'éventualité d'une guerre en Europe, guerre où l'Egypte risquerait d'être entraînée en raison de son traité d'alliance avec l'Angleterre, doit, non pas inciter le Conseil à ajourner sa décision, mais hâter cette décision... »

— Vous y croyez, vous, Papazian, à la guerre?

— Je crois à tout ce qui peut arriver, Monsieur. Les armées sont plus puissantes aujourd'hui qu'en 1914; les nationalismes plus impatients; les revendications nationales plus affirmées...

Et permettez-moi de vous faire observer, ajouta le secrétaire avec un sourire de marchand, que vous n'avez pas à croire ou à ne pas croire à la guerre. Le Conseil d'Administration semble y croire, vous devez donc y croire comme lui. Le Conseil d'Administration dit : on ne peut créer Al Watan parce qu'il y aura la guerre; vous avez, vous, Monsieur, à lui répondre : il faut créer Al Watan surtout parce qu'il y aura la guerre.

Content de lui-même, Papazian se frotte les mains.

Le bruit de la rue s'apaisait. On entendait distinctement le cri métallique des milans et les sonnailles des voitures de place. Deux heures bientôt.

— C'est assez pour ce matin, Papazian, c'est même assez pour aujourd'hui; je vais vous tuer, mon pauvre ami, à vous faire travailler par ces dimanches torrides.

— Dans quelques jours, Monsieur, l'hiver sera là. Jamais il ne manque au rendez-vous de novembre.

Ils descendirent le grand escalier de marbre. Le soleil s'empara d'eux brutalement et Pierre s'aperçut à peine que Papazian venait de le quitter. Au-dessus d'un mur jaune, au plâtre écaillé, un palmier alangui et poudreux se penchait sur la rue. A l'ombre, la main tendue, un mendiant dormait au centre du cercle dessiné par ses crachats. Reconnut-il, des profondeurs de son sommeil, le pas vif d'un Européen? Il poussa son appel misérable :

— Meskin! Awagha, meskin!

Pierre Théraz s'en fut au hasard à travers la ville; aucune envie d'aller déjeuner chez lui; aucune envie, non plus, de gagner quelque coin élégant de banlieue; l'après-midi et la soirée, l'interminable soirée égyptienne, s'étendaient devant lui comme sa vie elle-même : vague, vide et privée de sens et de poids.

Il s'arrêta devant un immeuble neuf où venait de s'ouvrir un restaurant qui empruntait son nom à une auberge célèbre de Paris. Là ou ailleurs... Pourtant, la fraîche blancheur des rideaux de tulle, la gaîté des murs peints à fresque où couraient des fleurs de chez nous, le silence de bonne compagnie lui firent plaisir.

— Tiens, Pierre Théraz! Une éternité qu'on ne vous a pas vu...

— Du travail, Hamaoui, beaucoup de travail!

— Charmant, ici, n'est-ce pas?

Hamaoui portait des bagues à tous les doigts et gardait l'ongle long. Pierre ne regardait jamais cet ongle sans souffrance; mais Hamaoui lui plaisait : gai luron, de la rondeur dans l'esprit, une faconde intarissable...

— Et notre danseuse espagnole, Hamaoui, qu'est-elle devenue?

— Evanouie, mon cher, évanouie, pstt!... Ils lui ont refusé un tout petit permis de séjour. Pauvre, pauvre enfant!... Et pauvre Hamaoui qu'elle consolait si bien!

Pierre éclata de rire :

— Ou est-elle donc? A Beyrouth? A Athènes?

— Qui le sait, mon cher? De cabaret en cabaret, voyez-vous...

L'arrivée de Conchita avait été, deux ans auparavant, un grand événement pour tous les célibataires de la pension Helvetia. Conchita était jeune, grassouillette et vive, tout en sourires et fossettes. On lui adressa la parole en français, en anglais, en italien, en arabe; elle rit beaucoup, s'agita, ne répondit rien; elle ne connaissait que sa langue maternelle que Nahoumi lui-même, qui savait tout, ignorait.

Mais, le soir même, Hamaoui était revenu armé d'un dictionnaire et s'était risqué à faire ses premières démarches en langue castillane. Conchita rit de plus belle et lui répondit. Sa voix était étrangement basse, émouvante au milieu de tant de joliesse. Mahmoud bey écrasa une larme furtive de regret; dès le lendemain, la danseuse courait le Caire dans la petite voiture décapotable d'Hamaoui.

— Quel agréable souvenir, soupire Hamaoui en s'essuyant la bouche.

Pierre ne trouve rien à répondre. S'il disparaissait, lui, dans les horreurs d'une guerre, ou bien, si, prosaïquement, il rentrait en France, laissant l'Egypte à son soleil et à ses passions, Hamaoui n'aurait pas de soupir plus profond.

*Journal de Pierre Théraz.*

*11 novembre 1937.* — Deux bonnes semaines, déjà, que j'ai abandonné ce journal. Si j'y reviens aujourd'hui, n'est-ce pas qu'à défaut d'un ami, ou d'un parent de l'âme (ou, tout bonnement, d'une maîtresse qui ne serait point sotte) j'en suis toujours réduit à me parler à moi-même?

Papazian me donne sur les nerfs. Pas un signe avant-coureur de catastrophe qu'il ne relève avec application. Tous les jours que Dieu fait lui fournissent le prétexte d'exhorter la France, les Français, et moi-même, à la fermeté et au courage guerrier.

Les grands bâtiments bleus de la flotte de guerre britannique sont revenus mouiller, malgré le Traité, dans la rade d'Alexandrie : « on les voit, dit Papazian, allongés sur l'eau comme des lévriers prêts à bondir ». Papazian travaille dans une firme française, mais c'est à la puissante Angleterre que va son admiration.

Lundi dernier, comme nous roulions sur le quai militaire du port, il a fait brusquement arrêter la voiture. Tout un peuple immobile de fellahs, de dockers, de petits marchands et de flâneurs se tenait là, les yeux grands ouverts, bouche bée et la poitrine haletante comme dans l'espérance d'un miracle. Une première vedette accosta; quatre marins en descendirent ainsi qu'une bonne demi-douzaine de musiciens en uniforme; musique martiale, et boum! tralala! boum! boum!... Une seconde vedette traversait l'eau calme du port. La

musique se fit héroïque : la vedette arrivait à quai. Géant aux épaules puissantes, la figure boucanée (le grand large et le wisky), les yeux froids, un Amiral apparut, appuyé sur sa haute canne de commandement comme Nelson jadis, ou comme Neptune. Il s'avança sans un regard pour la foule émerveillée, pour le ciel bleu délicatement paré de nuages roses, pour les mouettes blanches plus curieuses encore que la foule. Sa voiture l'emporta aussitôt : le Dieu de la guerre marine se rendait au Pall Mall Club!

Nous lisons les journaux avec plus de fièvre. Je me suis même dérangé, lundi, pour aller entendre, au Lycée français, un vague ancien ministre radical qui « défendit la paix » en vantant la puissance de nos canons, l'excellence de nos méthodes de tir, la valeur de nos troupes, l'équipement de la ligne Maginot, la solidité de notre réseau d'alliances, la grandeur de notre histoire. Rien n'y manquait; le père Hostier, qui m'adresse rarement la parole, est même venu à moi pour affirmer : « réconfortant, n'est-ce pas, Théraz? Il nous fallait ça! »

La guerre? Personne n'ose en imaginer l'horreur, personne ne veut s'attarder à y croire, et tout le monde la redoute sans l'attendre.

*12 novembre 1937.* — Papazian met dans cette affaire d'Al Watan une passion sans frein. Il faut que la Compagnie voit le jour et que j'en sois directeur; Papazian, accroché à mes basques, montera vers de hauts destins.

Les journaux du 11 novembre se sont montrés glorieux, aussi bellement — et bêtement — qu'il est d'usage. Exalté par leur lecture, Papazian n'a pas dormi de la nuit.

— La guerre qui menace, Monsieur, peut faire hésiter ces Messieurs du Conseil. Il faut absolument leur rappeler que le danger, ici comme en Europe, pousse les gens à s'assurer...

— Sans doute, Papazian, sans doute; mais ne croyez-vous pas qu'en matière d'assurances sur la vie...

— Oh! Monsieur! — Et Papazian agita triomphalement, au-dessus de mon nez, un index éloquent. — En cette matière, voyez-vous, le risque de guerre portera, au Soudan et ici, sur un nombre très faible d'assurés. — Les yeux de Papazian flamboyaient. — La grosse majorité de nos futurs clients se composera, Monsieur, de fonctionnaires, de propriétaires terriens et de chefs d'industrie; des gens qui resteront à leurs postes du temps de paix pour que le pays vive malgré tout. — Le visage de Papazian se détendit et un sourire bénin l'inonda. — Il ne sera même pas nécessaire de prévoir, comme vous le fîtes en France lors du précédent conflit, une surprime de guerre... L'Allemagne est loin! ajouta-t-il en faisant claquer son pouce sur son médius, très loin!

Quelle belle liberté d'esprit que celle de Papazian! Il m'a fallu un effort sur moi-même pour répondre calmement à mon fidèle secrétaire :

— Mon cher, tout cela est bel et bon, mais encore est-il nécessaire de prouver ce qu'on avance... Allez donc me chercher le répertoire par profession de tous nos assurés égyptiens et soudanais des cinq dernières années. Nous allons montrer au Conseil que tous ces gens-là sont de ceux, qu'en France, on appelle poliment des « indispensables ».

Et nous avons mené ce travail à bien. Papazian avec une joie triomphante. Moi, avec écœurement. Tous les gens qu'Al Watan assurera sur la vie sont des gens importants ou des gens bien : pendant la guerre « ils forgeront les armes de la Nation », comme dirait M. le Ministre!

Reste à rédiger mes conclusions. Elles seront claires : la menace de guerre doit faire d'Al Watan une affaire prospère; la guerre ne peut appauvrir une Compagnie qui n'aura assuré que des gens d'un « Arrière » très lointain; l'après-guerre, et le regain de xénophobie qu'elle ne manquera pas d'amener, permettra à Al Watan de recueillir une bonne partie de la clientèle des compagnies étangères... N'hésitez donc plus, Messieurs du Conseil!

N'allez pas, pourtant, jusqu'à considérer que le directeur d'Al Watan doive obligatoirement rester à la tête de sa jeune maison. Le directeur d'Al Watan ne se sent pas « indispensable » à la prospérité de l'affaire. Il fera la guerre. Il entend faire la guerre.

Peut-être pourriez-vous confier — à titre transitoire, bien sûr — ces importantes fonctions à M. Papazian; il possède un passeport égyptien : la farce serait complète.

## CHAPITRE II

### JOURNAL DE PIERRE THÉRAZ

*2 janvier 1938.* — « Je nourrissais, je crois, à l'endroit de Léonide Vasidès, un solide mépris. Sa façon de demander sans exiger, de se dérober sans refuser, de décider sans ordonner manquait vraiment de bravoure. Ai-je jamais bien su, même le dernier jour, si j'avais affaire à un ennemi ou à un triste compagnon?

Mais je ne vaux pas mieux que Léonide Vasidès. Je vaux moins, peut-être. Je ne suis qu'un homme d'affaires sans fortes mâchoires; mes ambitions elles-mêmes sont devenues pâles, et Papazian pourrait être mon professeur d'énergie.

Je suis aussi, et de plus en plus, ce que mon père appelle « un coureur de jupons ». Et je sais fort bien que mes amours

de rencontre ne mènent à rien, m'appauvrissent et m'avilissent un peu plus chaque jour.

Mon « charmant petit appartement » comme disaient Vadia, Sabine, etc..., n'est qu'une garçonnière astucieusement composée. Il pue l'égoïsme; n'importe qui peut voir, en entrant, que tous mes plaisirs, et jusqu'à mes joies, sont calculés.

*3 janvier 1938.* — Bonne soirée, hier, que m'a fait passer ce chansonnier de Montmartre. Paris est venu à moi; un Paris moraliste sous ses airs de frivolité et judicieux derrière ses rires; pays inimitable de fantaisie et de discipline, de rosserie et de respect, de liesse et de travail.

Les gens d'ici, ce matin, m'ont paru plus assommants encore qu'à l'ordinaire.

J'ai fait, la nuit dernière, un rêve étrange. J'accompagnais Camille Drouvers, ma petite camarade d'autrefois — au fait, qu'est-elle devenue? Mère de trois ou quatre bambins trop blonds, aux cheveux couleur de paille comme ils ont chez moi, ce n'est guère douteux! —

Nous étions sur la route, dans ma voiture; au cœur de l'après-midi, nous nous sommes arrêtés à Dijon et j'ai accompagné Camille chez les confiseurs. Je guidais son choix; des riens nous faisaient rire aux éclats : la maladresse d'une vendeuse, le lourd accent bourguignon d'un quidam. Nous reprîmes la route nationale; Camille raffolait de vitesse et nous avons doublé trente-six voitures; elle portait, sur la tête, un mouchoir bleu dont les ailes claquaient au vent comme des drapeaux ou des mains qui applaudissent. Le soleil était l'amant tiède et doré des fertiles campagnes; de larges maisons souriantes nous disaient bonjour au passage; les villages couverts de tuiles rousses, pressés autour de leur église monumentale, naissaient à l'horizon, accouraient vers nous, s'éloignaient comme des souvenirs heureux. Le sourire de Camille saluait l'eau fraîche et luisante des rivières calmes.

Je me suis perdu, finalement, dans les ronds-points et les allées rectilignes de la forêt de Fontainebleau.

Toute la journée d'aujourd'hui, je n'ai cessé de reprendre ce rêve et de m'y nourrir. Ah! le plaisant directeur de compagnie d'assurances!

Pourtant, une jeune Française blonde — car Camille était blonde, dans mon rêve comme au temps de sa petite enfance; rieuse; intelligente; émerveillée aussi du luxe que je lui apporte, des voyages que je lui propose, des pays fabuleux d'où je viens et où je vais l'entraîner...

— Fat!

Elle aurait, encore, une sorte de grâce sauvage, une aisance légère, des mouvements libres; une robe qui bat et s'enfle à chaque pas ou au moindre caprice du vent; le mouchoir de

Camille, sur sa tête, était semé d'épis d'or et de coquelicots écarlates...

— Collégien! »

★

Le printemps, le brutal printemps d'Egypte, allait revenir. Des femmes, satinées et grasses, glissaient sur les trottoirs avant de se pencher sur des vitrines en renouvellement.

A Paris, le Conseil d'Administration de la Compagnie avait ajourné la discussion du rapport de Pierre Théraz et de Jacques Hostier; Al Watan demeurait un projet. L'administrateur-délégué écrivait aux deux hommes de patienter encore. On craignait la guerre, disait-il, en espérant l'éviter. Même si l'Allemagne s'emparait de l'Autriche, la Tchécoslovaquie et la Petite-Entente resteraient fermes et fortes. Une armée française calme, et qui avait lentement forgé sa puissance, imposerait toujours le respect aux légions impatientes, mais improvisées, des pays totalitaires.

Lorsque Pierre parcourait ces lettres au ton bénin, où la psychologie sociale et les considérations dignes du café du Commerce déguisaient mal une inquiétude profonde, il redevenait brusquement lui-même et s'emportait dans des colères puissantes, vulgaires et dévastatrices. Les paralytiques! Il avait passé son temps à convaincre des paralytiques de marcher! Il y userait toutes ses forces.

Il se jetait au fond de son fauteuil, les poings serrés. Nous sommes battus avant même de combattre puisque nous acceptons que se ferme notre avenir. Nous attendons que le temps, à défaut d'une défaite militaire, nous balaie d'ici et d'ailleurs. Bâtir, créer, ajouter une cellule au réel, c'est affirmer qu'on croit en soi. Les nations saines n'ont pas d'autre religion.

Pourtant, il parvenait à répondre à l'Administrateur-délégué par des phrases calmes et conventionnelles — le métier! — et il continuait d'entretenir dans l'espoir les souscripteurs égyptiens déjà pressentis par Hostier et par lui. Le « vieux » souriait avec indulgence devant les éclats de sa colère. Il ne croyait pas à la guerre, lui :

— On ne recommence pas la boucherie quand les fils des tués arrivent à peine à l'âge des armes, disait-il, vous êtes jeune, Théraz; laissez aux gérontes de Paris le temps de caresser votre projet; leur prudence n'est pas de la sénilité; nous finirons bien par les convaincre.

Cependant, Pierre n'arrivait plus à prévenir la brusque poussée d'angoisse qui montait de son cœur quand le kawas lui tendait les journaux.

Un négociant grec, qui rentrait d'un voyage en Allemagne, venait de lui dire la prospérité nouvelle de ce pays et son

calme. Les défilés hitlériens? Du grand scoutisme, mon cher, ou de fort belles parades électorales. La guerre? Les Allemands n'y pensent même pas.

L'Anschluss, pourtant, menaçait. L'Italie s'y opposerait-elle? Le dictateur de Rome recherchait l'amitié de celui de Berlin; les journalistes ne rassuraient que les sots en rappelant la « sagesse politique de Mussolini qui ne tolérerait jamais qu'un Empire plus puissant que celui des Habsbourgs s'installât de l'autre côté du Brenner ». Les nazis autrichiens défilaient dans Vienne en chantant le Horst Wessel Lied.

Un soir, l'armée allemande se mit en marche, traversa l'Autriche, courut au Brenner, défila devant la Hofburg. Un plébiscite sanctionna le fait accompli; Hitler remercia Mussolini; le 13 mars, l'Autriche fut rattachée à l'Allemagne.

La nuit, les crieurs arabes vendaient par poignées les éditions supplémentaires des journaux. La fièvre jetait les Européens hors de leur lit et hors de chez eux. Ils lisaient, et, ce faisant, prenaient une mine déçue.

— Ce n'est que ça? murmurait Pierre.

Il se sentait dans la disposition de quelqu'un qui survit à une opération et s'aperçoit, émerveillé, que ses doigts, ses bras, ses jambes n'ont point perdu le mouvement, que son estomac crie famine et que la femme qu'il aime excite encore sa fureur jalouse.

« Ce n'est que ça? » Qu'eût-il voulu davantage? La guerre peut-être, la guerre pour être délivré des menaces de la guerre... Il arriva à douter de l'empire de son bon sens.

Les motorisés allemands, on le disait dans tous les journaux, avaient trompé l'espoir du dictateur de Berlin et bouleversé les calculs des grands chefs prussiens; de leurs balcons du Caire — ou des terrasses des cafés de Paris — les journalistes apercevaient les camions, les panzers et les sides en panne sur les bas-côtés des routes montagneuses de l'Autriche. L'Autriche n'était-elle pas, d'ailleurs, un pays aux finances ruinées, sans industrie lourde, et qui n'apportait au Reich qu'un surcroît de charges?...

Incrédule tout d'abord, le lecteur sourit; puis il trouva bientôt plus facile, et plus agréable, de tout admettre. Pierre haussa les épaules quand Conrad Henlein et l'agitation sudète commencèrent à mériter de brèves mentions à la seconde page de la Bourse Egyptienne.

L'ardeur des beaux jours reprenait; le père Hostier ne lisait plus guère que les horaires des Compagnies de navigation; les démarcheurs rentraient du Soudan et le travail pressait; la nuit, on commençait à prolonger les plaisirs; la routine des amusements apaisait, en même temps que les besoins des sens, les tourments du cœur et les inquiétudes de l'esprit.

La guerre d'Espagne, dont on avait gravement affirmé, dans les salons et les bars, qu'elle amènerait la guerre générale, personne n'en parlait plus. L'Angleterre et la France s'étaient accommodées du Gouvernement de Franco. En même temps que le bruit des canons, le fracas des rotatives semblait s'être assoupi et il fallait l'esprit primaire de Papazian — obstinément attaché aux faits, ainsi qu'aux règles d'une logique rudimentaire — pour oser soutenir encore, sans rougir, que cette guerre avait été, comme autrefois les guerres balkaniques, l'ultime répétition avant une vaste tragédie.

Et il revenait à la charge, inlassablement. Il y mettait d'autant plus d'obstination qu'il se sentait certain de ne jamais participer au combat; son passeport égyptien lui rendait l'esprit clair et lui tenait le cœur ferme.

Pierre, souvent, le rabrouait; mais c'était, il le sentait bien, pour mieux dissimuler qu'il lui donnait raison.

Un désespoir violent submergeait parfois le courage du jeune Français; il abandonnait une tâche vouée à la vanité et faite de projets aussi précaires que la paix, montait dans sa voiture avec le sentiment de fuir, gagnait le plus souvent l'Hôtel de Mena et sa piscine en plein air.

Là-bas, il prenait la grande allée de sable jaune au long des vergers métalliques; l'odeur des fleurs de Youssouf effendi, légère et perfide, lui troublait le regard; au pied d'un mur de terre, entre la verdure poudreuse des agaves et le manège aérien des eucalyptus, les tendres fleurs du mish-mish se disposaient avec toutes les grâces d'une estampe japonaise.

L'eau était verte et vivante dans le bassin de marbre; une grande fille blonde ouvrait les bras comme pour rendre grâce au soleil, et la planche du sautoir gémissait de plaisir.

## CHAPITRE III

L'été égyptien triomphait.

L'aube à peine levée, Pierre partait pour le bureau. Pour tenir en réserve l'air frais de la nuit, les kawas avaient refermé soigneusement portes et fenêtres.

Un jour bleu, solide, serrait déjà la ville entière dans sa gangue; on l'eût dite frappée de stupeur. Mais vers dix heures, tout se mettait à trembler et à se dissoudre, comme aspiré par le soleil vers les hauteurs brûlantes du zénith. La ville sombrait dans un silence de mort. Par-dessus les jardins du Nil et les grands murs blancs des quartiers neufs, pénétrait parfois, jusque dans le secret studieux des bureaux, l'aboi d'un chien dans la campagne, le cri de colère ou de courage d'un batelier, le gémissement d'un pont qui s'ouvrait. Le désert, au

loin, se confondait avec le ciel et les pyramides perdaient leur base.

Un peu plus tard, Pierre quittait son veston de tussor, l'abandonnait sur une chaise, relevait ses manches comme un businessman américain et soupirait profondément. Papazian, respectueux, restait sanglé dans sa veste de toile; son nez pesant et son front jaune se couvraient de sueur grasse et l'épaisse toison de poils noirs qui poussait sur ses poignets, ses mains et jusque sur ses phalanges se mettait à friser. Le kawas abaissait les volets, et l'ombre, un instant, entretenait l'illusion d'une fraîcheur revenue.

Le Nil roulait maintenant son gros sang rouge. Les canaux s'enflaient et la terre altérée se gorgeait d'eau. L'humidité commençait d'endormir les énergies et de ralentir les souffles. L'après-midi torride allongeait, nus sur leurs lits découverts, des milliers de citadins enfiévrés, le corps anxieux du retour bienfaisant des alizés du soir.

On travaillait jusqu'à deux heures dans les bureaux de la Compagnie. Pierre et Papazian se levaient à la même seconde sans s'être consultés, et le kawas ouvrait les fenêtres; brutal, l'air surchauffé faisait bondir l'alcool du thermomètre. Sur le seuil, Pierre, pendant quelques secondes, demeurait étourdi, et ses pieds hésitaient sur le goudron du trottoir, mou, gonflé, crevassé, crevé. Puis il se jetait dans sa voiture; les pièces métalliques lui brûlaient les mains; le siège lui chauffait les reins comme un four de boulanger.

Son appartement avait été débarrassé des rideaux, des tentures, des tapis, de tous les meubles et bibelots superflus. Pierre déjeunait rapidement de viandes grillées et de fruits glacés, et mordait à belles dents, pour finir, dans une énorme tranche de pastèque. L'eau d'Abyssinie laissait dans la bouche un goût robuste de sol et de fer que l'acidité des citrons verts n'arrivait plus à chasser.

De minces raies de lumière découpaient la pénombre de la chambre et dessinaient, autour de Pierre Théraz, les barreaux d'or d'une prison de féerie. Le sommeil se refusait à lui. Les ennuis, dans son cœur, mûrissaient en inquiétudes et les inquiétudes en tourments. Al Watan verrait-elle le jour? Mais qu'importait la nouvelle compagnie si la guerre, tenue en laisse jusqu'ici, se libérait enfin?

Pierre ferait la guerre. Oh! sans forfanterie et sans haine! Il n'était pas certain, comme tant d'autres, de la victoire française, ne sachant rien, en toute bonne foi, de la force allemande; et s'il croyait à une mission de justice de la France, il appartenait à une génération élevée dans l'amour de la paix et qui se refusait à admettre que la Providence, ou le sort, eût assigné à l'Allemagne une mission de proie.

Abattre l'Allemagne? ne venait-elle pas d'être abattue et de se relever?

Oui, il irait sur les bords du Rhin, sur les rives mosellanes ou meusiennes, avec ses camarades, mais dans un dessein de couverture, pour fermer la France; il n'imaginait pas — et se le reprochait parfois — qu'un élan victorieux pût porter nos armées jusqu'au cœur du pays ennemi.

— Je manque d'enthousiasme. Exilé depuis trois ans, mon cœur, certainement, ne bat plus à l'unisson des cœurs français...

Pourtant, il était fermement décidé à ne pas faire la guerre au Liban, comme le lui enjoignait son ordre de mobilisation :

— Je veux aller sur le sol de mon pays, et parmi des hommes de chez moi.

Quoiqu'il en fût, il sentait fortement qu'un fraternel pacte d'honneur lie entre eux tous les jeunes hommes d'une Patrie, qu'ils se doivent à eux-mêmes de faire la guerre tous ensemble, et que toute dérobade n'est jamais que lâcheté.



Six heures. Sept heures. Huit heures. On entendait grincer des jalousies et claquer des volets. Les autos, dans la rue, commençaient à mugir. Les crieurs arabes, réveillés et sortis de l'ombre, aboyaient vers le ciel. Quelques minutes encore et le vacarme de la ville retrouverait sa toute-puissance.

Dîner au Mena House, sous les lampadaires multicolores de la piscine? Se retrouver au milieu des bourgeois cairotes et de leurs femmes? Les hommes, graisseux, se dilatent et s'étalent dans leurs costumes de soie; les femmes sont peintes et soignées comme de grandes poupées, belles, orgueilleuses et vides... Comme Vadia leur ressemblait! Sans doute avait-elle feint ces élans de passion, ces mouvements de juvénile ardeur, ces joies tendres dont le souvenir, hélas! n'est pas encore éteint.

Où est-elle, à présent? La rumeur dit que Léonide, ce pauvre Léonide dont les poumons sont aussi fatigués que le foie, a loué un boutre et qu'ils sont partis pour l'Archipel, pour les îles roses, blondes et vertes de l'Archipel.

— Si j'étais là-bas, moi aussi, assis auprès d'elle, mon bras sur ses épaules rondes, assis ou étendu là-bas, les yeux perdus dans le ciel bleu, l'air frais de la mer autour de moi, autour de nous... Imbécile! Entre son mari et toi, elle n'a pas hésité.



Pierre, depuis quelques mois, vivait chastement. Le soir, souvent, il allait dîner à la pension Helvetia avec Mahmoud,

Nahoumi et Grani. Nahoumi lisait trente-six journaux et perçait à jour les intentions secrètes des chancelleries européennes et du Foreign Office. D'une crédulité monumentale, il acceptait sans barguigner les énormités que Mahmoud bey débitait d'un ton froid.

— Mahmoud sait beaucoup de choses, confiait-il à qui voulait l'entendre, son père est au Gouvernement...

— Hier soir, disait Mahmoud avec un charmant sourire de modestie, j'ai, par le plus merveilleux des hasards, découvert une ville.

— Une ville?

— Une ville... Je revenais de Jérusalem; comme d'habitude, j'allais vite, malgré la nuit assez épaisse qui suit le crépuscule. Mon intention était de m'arrêter au Rest-House pour y dîner. Neuf heures, neuf heures trente : pas de Rest-House en vue. Je pressai l'allure davantage encore. Dix heures, onze heures; c'était à n'y rien comprendre : j'aurais dû, depuis longtemps déjà, avoir atteint le Rest-house et même le Canal. Onze heures trente, onze heures quarante-cinq : plus de doute, je m'étais trompé de piste... Que faire? Poursuivre? M'arrêter et attendre l'aube? J'hésitais, je l'avoue, lorsque j'aperçois soudain...

— Une forme blanche, enchaîna Grani, et deux yeux splendides...

— Non, mon cher, non. Tout prosaïquement, une lueur rouge, dans le ciel sombre, et, bientôt, le clignement des lumières d'une grande ville. Suis-je fou? Est-ce un mirage d'une nouvelle espèce?

— ...Ai-je fait le tour de la terre sans m'en apercevoir et retrouvé Jérusalem?

— Ma ville était une grande ville plate et les flots de la mer, à l'horizon, multipliaient ses lumières.

— Simple erreur de direction, vous étiez devant Port-Saïd ou Suez.

— Non, Grani, non, j'étais devant Ataba.

— Ataba? Vous vous moquez, Mahmoud, il n'y a jamais eu, là-bas, que quelques misérables baraques de pêcheurs et de contrebandiers.

— Peut-être, mais aujourd'hui Ataba est une ville moderne et un port bien outillé. Les Anglais vont faire la guerre; Suez leur a paru trop étroit ou trop exposé : ils l'ont doublé; c'est tout!

Grani éclata de rire. Pierre restait songeur. Les yeux de Nahoumi brillaient de plaisir; frémissant, le petit homme brûlait d'aller répandre la nouvelle. Dans quelques jours, elle reviendrait à Mahmoud, parée de brillantes couleurs et splendidement extravagante.

— Ce soir, je vous emmène tous, sous ma tente, décida Mahmoud. Je pends la crémaillère; il n'y aura que des célibataires, vrais ou faux, vraies ou fausses.

Grani se récusa; il avait conservé les timidités et peut-être les habitudes parcimonieuses d'un petit provincial de France. Les mauvaises langues disaient qu'il ne fréquentait plus les lieux de plaisir par crainte d'y rencontrer son fils qui, depuis deux ou trois mois, prenait le mors aux dents.

— Je ne suis pas un Sardanapale, cher Grani, pourquoi vous effrayer?

Nahoumi vint à la rescousse; son honneur était engagé : c'était lui qui avait organisé la soirée.

— J'ai tout prévu, disait-il, il ne manque pas une allumette!

— Dansera-t-on? s'enquit Pierre Théraz.

— Autant qu'on voudra! Ce sera splendide! criait Nahoumi; une nuit sous la tente d'un Prince! La meilleure cuisine orientale! Les vins de France les plus célèbres! Les plus jolies femmes — sa bouche s'arrondit comme pour une confidence — in-co-gni-to, mon cher, un loup noir ou rose sur le visage...

— L'intendant bénévole de mes plaisirs s'est surpassé ce soir, ajoutait le beau Mahmoud, cependant que Nahoumi se trémoussait d'aise.

La longue voiture du bey les emmena rapidement sur la route des Pyramides. L'alizé remontait la Vallée et sa fraîcheur délassait comme un bain. Des fellahs, accroupis au bas du talus, égrenaient leur chapelet en rêvant. Les insectes bruissaient. Au bord des mares et dans les roseaux des bahrs, les crapauds amoureux poussaient leur note attendrie. Les phares faisaient éclater, des deux côtés de la large chaussée, l'ombelle sanglante des flamboyants.

Derrière les Pyramides, sur un éperon du grand plateau, une quinzaine de tentes formaient un village blanc qu'embrasait la lumière violente des photophores.

— Partouze City! annonça Nahoumi; et il éclata de rire, encouragé par Mahmoud qui le flatta d'un regard.

La voiture quitta la route et Pierre eut le cœur serré d'ennui et peut-être de dégoût; le calme du désert, ses galets bleus sous les étoiles parlaient davantage à son cœur que la nuit de plaisir vulgaire qui s'offrait à lui. Il sourit pourtant, non pour plaire à Mahmoud, mais parce que la lettre de Denise Hostier lui revenait en mémoire...

— Je n'ai pas changé, ma petite demoiselle!

Mahmoud fit les honneurs de son domaine de toile; Nahoumi, indiscrètement, en vantait le goût, la richesse, le confort; de la main, et quelquefois des fesses, il éprouvait la mollesse des sièges profonds.

D'autres voitures s'arrêtaient devant la tente.

— Des hommes, toujours des hommes, grondait Mahmoud; Nahoumi, vous m'avez trahi!

La première femme qui entra — cinq ou six autres la suivaient — portait un loup sombre qui faisait saillir les ailes larges et charnues de son nez et donnait à sa bouche rouge une sensualité violente. Pierre tressaillit; elle avait aussi la haute taille et les formes généreuses de Vadia. Il s'empressa auprès d'elle. Il ne la quitta plus.

Mahmoud sortit un instant; il revint flanqué de sir Baxter qu'il tenait ferme sous le bras et qu'il déposa devant le bar comme un paquet en consigne.

— Vous ne me demandez pas d'ôter mon masque? minaudait la compagne de Pierre Théraz.

— Pas encore...

— M'auriez-vous reconnue?

— Je ne sais pas.

Il pouvait être trois heures ou quatre heures; par la porte qu'on avait levée, on voyait, au delà de la Vallée violette, blanchir le levant sur le désert oriental. Le vent du matin chassait les grains de sable dans l'étendue; au pied des tentes, comme des milliers d'êtres minuscules poussés là par la curiosité, ils bavardaient.

Pourquoi demanderait-il à cette femme de découvrir son visage? Sa ressemblance avec Vadia, qui réveille d'agréables et chauds souvenirs et flatte les désirs de Pierre Théry, risquerait peut-être de s'effacer. Déjà, aussi, il se sent à peu près certain de la retrouver...

— Vous êtes venue seule?

— Seule dans ma petite voiture.

— Une place pour moi?

— Je ne sais. Votre réputation est si mauvaise.

Elle rit. Il rit avec elle. Leurs rires sonnent faux.

Dans le fond de son cœur, il lui en veut d'être Française — car elle est Française et l'a volontiers reconnue — et d'accepter des invitations comme celles qui l'a amenée ici; il dit méchamment, en serrant les dents :

— Les amies de Nahoumi, en général, ne sont pas des couventines.

— Insolent!

Elle rit encore; il la serra plus étroitement; elle gloussait de plaisir.

— Ne partons pas ensemble ce soir, voulez-vous, dit-elle précipitamment et d'une voix blanche; il y a, ici, des gens qui savent qui je suis.

— Quand vous reverrai-je?

Et, comme elle hésitait, il poursuivit :

— Demain, chez moi, à cinq heures pour le thé... Entendu?

Un long moment passa; trois ou quatre mesures de danse, peut-être...

— Oui, mon ami, oui.

Et elle lui pressa chaudement la main.



Il ne tira de sa nouvelle conquête nulle satisfaction d'amour-propre et rien même qui pût ressembler aux belles joies vulgaires que lui procuraient, naguère encore, les aubaines de cette nature.



— Théraz! Théraz! criait Jacques Hostier. Quelle heureuse surprise! Venez donc dans mon bureau.

Le patron se laissa tomber dans son fauteuil, allongea les jambes, croisa les mains sur son ventre.

— Enfin, ça y est! soupira-t-il comme quelqu'un qui se redresse après un effort. Ces Messieurs nous convoquent à Paris pour le 15 septembre. La guerre n'aura pas lieu et Al Watan verra le jour; réjouissez-vous!

Naturellement (le patron parlait d'abondance et Pierre n'avait même pas eu le temps de s'asseoir), moi, je ne change rien à mes projets. Je pars quand même la semaine prochaine. Vous comprenez — ici, sa voix prit un accent tragique — deux grands bonshommes, un Suisse et un Allemand, doivent examiner Denise, à Genève, le 18 juillet...

Jacques Hostier baissa la tête et se prit à rêver :

— Ils la guériront, n'est-ce pas, Théraz? Ils la guériront! Sa mère ne vit que de cet espoir. Et s'ils la guérissent, je plaque tout, je ne mets plus les pieds dans ce pays de malheur...

Il se leva, fit quelques pas, vint se planter devant son jeune adjoint :

— Ainsi, Théraz, que ma fille guérisse et vous aurez à choisir entre notre Compagnie et la Compagnie nouvelle... Cette petite vous portera chance.

Il avait pâli affreusement. Le cœur de Pierre Théraz battait à coups pressés. Le patron aspira profondément, fit demi-tour, les épaules soudain lasses; enfin, il ajouta dans un murmure :

— J'allais dire des bêtises. Vous n'y êtes pour rien. Elle m'a tout raconté. Vous n'y êtes pour rien, mais si je ne reviens pas, c'est bien parce que je ne peux plus vous voir...

Debout, les bras au long du corps, Pierre Théraz demeurait immobile.

— Allez-vous-en! cria Hostier. Allez-vous-en!

Et Pierre Théraz s'en fut, les épaules et le dos plus lourds encore que le cœur.

## CHAPITRE IV

On était au second jour de la traversée et Pierre n'avait jamais adressé la parole à personne; pas même à ce petit monsieur qui mangeait à la table voisine de la sienne, dormait dans une cabine qui s'ouvrait sur la même coursive, lui adressait cent sourires d'invite et s'effaçait devant lui, dix fois par jour, à l'entrée du deck ou au sortir de la salle à manger, avec une politesse si appuyée qu'elle en était irritante. M. Gonfre-Bouffigues (Pierre, à part lui, l'avait ainsi surnommé) avait le poil sombre, un teint bistré et des yeux globuleux d'hépathique; son ventre flottait devant lui, mal inscrit dans des hanches d'enfant. L'odeur de sa pipe précédait partout M. Gonfre-Bouffigues, même sous les eaux quand, d'aventure, il se rendait à la piscine et coulait sa brasse; des dames délicates levaient le nez; d'autres abandonnaient la place avec un grand air offensé; M. Gonfre-Bouffigues souriait alors comme un bon chien.

Une houle vigoureuse et large gonflait la mer, et la fumée du bateau fuyait, aspirée par le vent; les gréements chantaient; le château roulait avec une lenteur insistante qui troublait le cœur et la vue.

Pierre et M. Gonfre-Bouffigues, accoudés à la rambarde, regardaient le pont des Secondes; les jambes courtes de M. Gonfre-Bouffigues étaient bien écartées; son ventre s'appuyait solidement au treillage métallique. Pierre voyait le petit homme, à sa droite, monter et descendre au gré du roulis.

Un passager déboucha de la coursive; un fonctionnaire soigné, une sorte de professeur Grani que le veuvage n'enlaidirait point. Il portait avec solennité un pantalon rayé d'honnête confection, une cravate noire mais avantageuse, un col de maître d'hôtel. Il hésita un instant avant de s'engager sur le pont. Ses cheveux gris, qu'il gardait très longs sur le côté droit, étaient rabattus avec art vers la gauche pour couvrir décemment la plage de sa calvitie; cet ouvrage lui demandait sans doute, chaque matin, de longues minutes attentives.

Il risqua un pas en avant. Le vent, qui venait de bâbord, violent et malicieux, saisit la pointe de ses mèches et les lança vers tribord; un large dôme de cuir blanc et luisant apparut. L'homme, apeuré, tourna sur lui-même; et le vent refit d'un seul coup ce qu'il venait de défaire.

Un petit sourire méchant tendit les traits de Pierre Théraz.

— Vous riez, Monsieur? interrogea hardiment M. Gonfre-Bouffigues, vous riez?

— N'est-ce pas drôle?

— Ou plein d'enseignement! (M. Gonfre-Bouffigues leva un doigt sentencieux.) Le vent, Monsieur, poursuivit-il, est une fatalité et l'ordre de la chevelure de ce passager une œuvre du génie humain...

Pierre regardait M. Gonfre-Bouffigues du coin de l'œil.

— L'œuvre de l'homme ne tient pas devant les fatalités, Monsieur. Qu'elle ose les affronter, et elle sera emportée. L'homme sage est celui qui n'affronte pas les fatalités, Monsieur; bien au contraire, il se prête à leur jeu pour qu'elles aident à son œuvre. Lorsque ce passager...

Pour argumenter, le philosophe avait levé les deux mains et lâché la rambarde; un coup de roulis plus violent inclina le bâtiment sur son aire; ridicule, deux courtes jambes s'agitèrent, le pied droit glissa, les mains se rabattirent trop tard; M. Gonfre-Bouffigues eut beau serrer les mâchoires : il fut emporté comme fétu et projeté jusqu'au bastingage. Cette mésaventure lui ôta le courage de poursuivre; il disparut dans la coursive.

Pierre s'ennuyait à mourir; en cette saison ne voyageaient guère que des Français fatigués par l'été égyptien ou syrien, des laissés pour compte des joyeux départs de juillet, des gens d'affaires besogneux ou des permissionnaires pressés d'arriver.

Deux officiers au képi plus bleu que le ciel parlaient quelquefois « de mettre le boche à la raison » pour se taire soudain, l'œil allumé, quand survenait certaine gouvernante triestine aux yeux langoureux et stupides menant à table, comme un veau à l'abreuvoir, un grand jeune homme courbé qui bavait en tremblant. M. Gonfre-Bouffigues essayait vainement, à l'heure des cognacs, de les initier aux beautés de sa philosophie de la fatalité. Les képis s'en allaient alors s'appuyer sur deux nuques rouges; un monocle scintillant rejoignait d'un seul coup son logement de l'œil; M. Gonfre-Bouffigues, vaincu, bredouillait et se taisait enfin.

A longueur de jour et de soirée, une jeune veuve humide et molle tentait de rameuter autour d'elle quatre garçonnets turbulents, noirs et vifs comme des moricauds, et qui n'auraient jamais le temps de s'attrister de la mort de leur père.

Le monde était simple et grimaçant comme une caricature sans esprit.

On s'engagea dans le détroit de Messine. Sur la rive calabraise, au pied de falaises bleues et ocres à peine mouchetées de verdure, les villes s'allongeaient, abruties de soleil, entre les estuaires caillouteux des torrents. De courtes vagues frappaient du poing contre la coque. La nuit vint juste à temps pour donner au Stromboli l'occasion d'égrener ses chapelets de feu. On vit surgir, des profondeurs du bateau, des hommes

âgés et des femmes à corsets que personne n'avait encore rencontrés à bord. Les étoiles paraissaient pâles, et quelques maisons blanches, au pied du volcan, ressemblaient à ces habitations des bourgeois de nos campagnes, solitaires et fermées sur la grande route pendant les liesses éclatantes d'un 14 juillet.

Pierre s'attarda sur le pont jusqu'à ce que le silence se fût de nouveau revêtu de noir et qu'une invincible et vague peine eût submergé son cœur.

Il s'allongea enfin sur sa couchette étroite; mais le sommeil ne vint pas.

— Me donnera-t-on, enfin, le droit de faire une œuvre? Le droit ou la chance... L'autonomie du travail et dans le travail. Dans un cercle plus ou moins large, gouverner; créer et gouverner moi-même ma création. Calculer, bâtir, monter et conduire Al Watan comme un maître d'œuvre son bâtiment.

J'ai trente ans.

Et n'ai-je pas toujours, jusqu'ici, vécu comme en temps de vacances; un continuel été, éblouissant, avilissant? Pas d'autre sens à mon métier que de m'apporter de l'argent et de me laisser des loisirs. Des affaires, des « coups », des départs, des plaisirs, est-ce là vivre? Un été, un immense été, sans que vienne jamais le temps de la moisson. Et ces femmes, Ginette hier, Sabine, la folle Sabine, Vadia elle-même, qui n'ont pas d'autre importance que celle d'une journée de soleil ou d'orage dans cet été sans mesure. Et toutes les journées de soleil, et toutes les journées d'orage sont les mêmes.

La petite Hostier? Ah! non, je n'y suis pour rien! Le vieux lui-même le reconnaît.

Vadia, grande et chère Vadia...

Il lui semblait que cette femme lui demeurait encore, quoi qu'il en eût, moins étrangère que les autres. Un frémissement de souffrance parcourut sa chair moite. Vadia était près de lui, en lui peut-être, obscure mais présente comme la petite pharaonne creusée dans le flanc large et rude du divin Ramesside. Pierre poussa un sourd gémissement : celui qu'arrache aux bêtes endormies le souvenir indéracinable de l'amour physique.

Le sommeil, enfin, pesa sur sa poitrine.

Le large roulis venait de reprendre et le bruit de la machine, obstiné, battait les tempes du dormeur. L'air avait fraîchi. Le jour inondait la cabine, blanche et nette comme une salle d'opérations. Des pas dans la coursive; la chanson d'une robe; la galopade d'un enfant; l'odeur de M. Gonfre-Bouffigues têtant sa première pipe.

— Est-il vrai que l'on fasse la guerre pour une Cause? Et notre Cause de 1938 serait-elle donc la même que notre Cause de 1914?

— Le salut de la France sera toujours une cause assez sainte.

— La radio d'hier était « encourageante », ainsi en a jugé M. Gonfre-Bouffigues. Les Anglais veulent régler pacifiquement cette affaire des Sudètes. Lord Runciman reste à son poste. Henlein semble conciliant. Prague va soumettre de nouvelles propositions. Mais où est la France dans tout cela? Pourquoi faut-il que ce soit un Anglais qui joue les arbitres puisque aussi bien c'est nous qui nous battrons d'abord?

Je me battrai, moi, Pierre Théraz. Et j'en reviendrai ou n'en reviendrai pas; et il y aura toujours des Runciman, des Benès, des Henlein, des Kundt, des Ashton-Gwatkin. Mon père était persuadé, en partant, qu'il n'y aurait plus jamais de Kaiser, de Bethmann-Holweg, de Schlieffen; ni de Poincaré, sans doute; « ce temps arrivera, il ne faut pas en douter, écrivait un homme de sa génération. Rêves généreux, rêves téméraires, vous serez réalisés! » O fariboles des temps meilleurs! Nous sommes, aujourd'hui, non pas sans amour, mais sans candeur.

Oui, je me battrai, car on ne fait pas la guerre, à trente ans, ailleurs que sur le front. Et je me battrai sachant que, ce faisant, je ne pourrai qu'avilir l'espèce davantage. Je me battrai même si je ne crois pas au succès de mon pays, ni à sa cause (car les prêcheurs de massacre arriveront encore, cette fois-ci, à persuader le grand nombre que nous nous battons pour une cause et qu'elle est juste). Je me battrai par camaraderie française et sens de l'honneur personnel, pour ne jamais avoir à rougir de ne pas m'être battu.

— Cette radio encourageante d'hier n'a d'ailleurs guère retenu l'attention de nos passagers, effondrés dans la moiteur marine. Et puis, comme disait la veuve-aux-quatre-enfants : « on ne s'y reconnaît plus sans nos journaux! »

M. Gonfre-Bouffigues serait-il le seul être pensant de la cargaison?

Le soleil entrait maintenant par le hublot et illuminait les nickels du lavabo. Pierre s'assit sur sa couchette. Huit heures. Il gagna la salle de bains. La douche lui rendit une conscience plus légère; toutes ces pensées du cœur que la nuit libère comme des chiens qu'on détache s'effacèrent. Il se jeta de bel appétit sur le petit déjeuner, puis partit pour accomplir, sur le pont supérieur, une promenade allègre et d'un bon pas.

— Regardez! Regardez! criait M. Gonfre-Bouffigues.

Un croiseur italien passait à l'horizon, mince et luisant comme une épée.

— La gazette du bord, déclara M. Gonfre-Bouffigues, annonce que l'agitation ouvrière va prendre fin dans nos

mines; notre ministre des Affaires étrangères prononce demain, à la Pointe de Grave, face à la mer, un important discours. La France se ressaisit, Monsieur!

Et comme Pierre ne répondait pas, l'homme odorant poursuivit :

— Henlein est un pantin; les Sudètes sont heureux; les Allemands nous font chanter. Cette querelle, d'ailleurs, ne nous regarde pas — c'est du moins, Monsieur, la thèse du *Temps* qui est un journal sérieux — et seule la S. D. N. peut finalement en connaître.

Cette fois, Pierre tourna les talons et s'en fut.

Toute l'après-midi, le plancher du pont lui brûla les semelles. Réduit à la compagnie de ses seules pensées, d'autant plus incertain de son propre avenir qu'il lui semblait dépendre tout entier d'une lointaine et incompréhensible comédie diplomatique, il étouffait à bord et revenait toujours, machinalement, vers l'avant du bateau. La gouvernante triestine somnolait dans sa chaise de toile; elle avait le mollet court et rond, et Pierre détestait cette façon de rouler les bas sous le genou.

— Jamais je n'ai eu de traversée plus morne.

Il tenta d'affermir son courage :

— Si l'Aréopage nous convoque à Paris, Hostier et moi, c'est sans doute que la décision est prise et qu'elle est favorable à notre projet. Al Watan va voir le jour.

La cloche du dîner; il eut un geste d'impatience... Revoir M. Gonfre-Bouffigues, le doigt levé et pérorant la bouche pleine; répondre aux sourires noyés d'eau de la veuve; tenir les yeux du côté des officiers à monocle pour éviter le spectacle du répugnant imbécile et de sa stupide gouvernante; non; il se réfugia à l'arrière du bateau, choisit une chaise transatlantique, s'allongea les yeux clos.

Ses pensées, plus paisibles pourtant, retrouvèrent leur cours désabusé et morose.

— J'ai vécu, jusqu'ici, de plaisirs ramassés un par un, au hasard de mon appétit et des occasions. Ils ne m'ont jamais satisfait; ils ne m'ont même pas apaisé. Ai-je pratiqué autre chose qu'une médiocre recette, vieille comme le monde, contre le désespoir essentiel?

Il s'étira, bâilla, se prit à rire :

— La vie inimitable d'Antoine et de Cléopâtre, singée par un employé en compagnie de bourgeoises vaniteuses ou détraquées, voilà ma vie!

Il se leva et se mit à marcher de long en large.

— Ma seule aventure, ce fut le suicide manqué de la petite Hostier... Quelle pitié! Et quelle dérision! Je n'avais même pas été capable de m'apercevoir qu'elle m'aimait.

Il s'approcha du bastingage; le sillage, devant lui, s'allongeait, calme et luisant comme une aube amicale.

— Dans sa famille et dans son métier, protégé par eux, le père Hostier ne connaît pas mes tourments. Seules, les œuvres peuvent donner une vie qui ne soit point insensée.

La grande houle s'apaisait; des vagues courtes et fortes heurtaient l'étrave. Bleuâtre et déchiquetée comme le dos d'un monstre, la Sardaigne sortait des lointains de la nuit. De maigres bois descendaient jusqu'au rivage; des vallées profondes et secrètes semblaient chercher, pour leurs pâtres, l'abri des pics rocheux.

— Les chevriers sont-ils heureux?

*Journal de Pierre Théraz.*

*Paris, septembre 1938.*

A quoi bon dater les jours incolores? Ma vie n'est qu'un flot morne de méditations irrésolues.

Oui, les jours passent, brûlés comme des feuilles sèches.

Les journaux affirment et réaffirment que l'entente la plus étroite soude Paris à Londres. Nos ministres viennent d'approuver un plan franco-anglais pour le règlement du conflit germano-tchèque. Si les Allemands ne veulent pas la guerre, ils céderont. Chamberlain, pèlerin inlassable, part pour Godesberg, mais Winston Churchill est à Paris. Cette entente franco-anglaise n'est-elle que le mariage de deux incertitudes?



Cet après-midi, devant le Conseil, j'ai défendu mon projet avec lassitude. On avait entr'ouvert la fenêtre sur la large place d'ordre royal et je parlais, me semblait-il, non pas devant douze messieurs très graves, mais devant la majesté de la France.

Une chaleur stupide engourdissait mon auditoire; l'appel des crieurs de journaux, pourtant, faisait parfois dresser l'oreille des plus jeunes.

Cette affaire d'assurances en Egypte et au Soudan, comme elle paraissait étrangère, irréelle. Une songerie. Une comédie d'un autre âge : les personnages portent des costumes surannés, leurs sentiments, et leur langage même, n'ont plus cours aujourd'hui.

Ma conviction faiblissait à chaque phrase et je me sentais incapable de la soutenir par des gestes ou des éclats de voix. La bouche du père Hostier demeurait ouverte. (Il m'avait annoncé, avant d'entrer, que l'Allemand et le Suisse avaient décidé de tenir la petite « en observation » pendant une

quinzaine au moins. Plaisante résolution que celle qui consiste à se donner du champ et à gagner du temps!)

Le soleil, horizontal, était blond comme les blés du mois d'août 1914.

Un vieil administrateur lève, pour m'interrompre, une main pâle et tachée de brun où se tordent des veines bleuâtres. Le moment, toute réflexion faite, lui semble mal choisi; il nous enveloppe dans un réseau de remarques subtiles, plus tortueuses que les veines de sa main.

— Vous êtes, mon cher, murmure son voisin, grand lecteur de M. Giraudoux...

Le Président serre les lèvres, baisse les yeux et rougit pudiquement; nul ne souffle plus mot. Hostier, réveillé par le silence, ferme la bouche.

Les barèmes dansent devant mes yeux.

On me demande de lire, en les commentant, les principaux articles du traité d'Alliance anglo-égyptien.

Ma voix égale reprend. Au lycée, autrefois, je récitais de pareille façon; il s'agissait de traités négociés à Vienne par des diplomates empanachés; ce que je lis à présent est-il plus proche de moi et de nous? Certains de ces messieurs, déjà, posent sur leur bouche une main polie.

Je sens fort bien que chacun éprouve le besoin de rentrer chez soi pour admirer un fils qui va peut-être partir, téléphoner à des amis bien renseignés, ou prendre quelque disposition astucieuse qu'il n'est plus temps de remettre. Quant à moi, j'aimerais flâner au hasard des longues rues qui montent vers la gare du Nord et la gare de l'Est.

Un employé cérémonieux entre furtivement et dépose une note devant le Président.

— La Tchécoslovaquie s'est donné un nouveau gouvernement...

Le Président se racle la gorge et assure sa voix :

— Nous connaissons tous le général Sirovy... (Ces messieurs inclinent la tête comme des herbes sous le vent.) Mais il est possible que M. Chwolkosky soit l'homme des conciliations...

Silence.

Le lecteur de Giraudoux, très absorbé par un portrait qu'il dessine à petits traits sur son buvard, grogne sans lever le nez :

— Dans ce cas, n'est-il pas plus prudent d'attendre?

— Pensez-vous, Messieurs (et le Président encense dans la direction d'Hostier, puis dans la mienne), que nos souscripteurs égyptiens comprendraient nos raisons?

Je réponds « Oui », sans hésiter, et le père Hostier opine du bonnet.

L'effort me coûte d'imaginer, pendant que ces Messieurs du

Conseil bavardent comme une compagnie de moineaux après l'orage, le visage de mes amis de là-bas : la face large et basanée d'Hassan Pacha dont les yeux deviennent humides chaque fois qu'il prononce le doux nom de France; le nœud papillon de Mahmoud bey, ses cheveux luisants, sa bouche gourmande; les joues grêlées de Talaat Pacha Mahmoud et ses dents trop blanches...

Hassan Pacha me disait, il n'y a pas si longtemps :

— Ah! Théraz, l'Angleterre, la vieille Angleterre se débat péniblement depuis quatre ans au milieu des désordres de Palestine; à Damas, dès les premiers remous, vous tirez; l'armée française est une grande armée, Théraz, et quel dommage que les Syriens soient Musulmans!...

Jamais ils ne penseront que c'est par timidité que nous avons remisé notre projet une fois de plus; ils ne savent pas que la France peut être paralysée par la peur.

J'ajoute, pour Messieurs du Conseil et d'une voix ferme :

— Nous n'aurons pas à donner de raisons. Nous dirons simplement que vous ajournez votre décision jusqu'à ce que la guerre se soit éloignée ou jusqu'au jour de la Victoire. Ils attendront.

Je dresse la tête comme un coq (imbécile ou comédien?). Messieurs du Conseil se lèvent, s'agitent, se serrent les mains, me serrent les mains; ils sont souriants mais pressés. Ils respirent. Ils partent, contents d'eux et de moi.

Je n'ai plus rien à faire à Paris; la présence de Jacques Hostier suffirait, d'ailleurs, à me chasser d'ici. Mon père m'attend — il a peut-être, lui, sur la guerre, des lumières que les gens savants ne peuvent posséder —, l'étang de Furon m'attend aussi, et le grand bois natal. Ma place est retenue sur le *Mariette* qui quitte Marseille le 27... Je pars demain pour les Ardennes.

## CHAPITRE V

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

## CHAPITRE VI

Son regard se troubla jusqu'aux larmes. Personne, sur le quai, ne lui adressait, de la main, cet adieu qui dérive les peines en leur donnant un objet.

Il suivit le lent déroulement de la ville que les brumes du matin revêtaient encore. Sa vie lui parut avoir le même éloignement et se poursuivre, elle aussi, à distance de lui-même, adoucie et étrange, vide surtout, et privée d'élan et d'ardeur.

Il ne put empêcher la lente montée, dans son cœur, des souvenirs; il leur fit même bientôt un accueil amical et reconnaissant : « Vadia, dit-il, belle amie émouvante et quasi fraternelle! » Les jours de l'été 1937 lui parurent des jours de bonheur radieux mais infiniment lointains, parés de brillantes couleurs, peuplés de péripéties chaleureuses ou doucement grisantes; des jours d'une autre époque, vécus par un homme jeune, son frère peut-être, mais non pas lui-même.

Des familles égyptiennes avaient cru prudent d'abréger leurs vacances en Europe, et le pont des Premières appartenait à des hommes corpulents grandis encore par le tarbouche et à des enfants aux yeux vifs, vêtus avec trop de soin.

Sur la plage avant, des soldats d'infanterie coloniale, la face tannée et le front blanc, discutaient âprement avec des émigrants juifs aux jambes poilues.

Les fonctionnaires français du gouvernement égyptien, les professeurs de nos lycées d'Orient, des missionnaires et des commerçants transformaient l'étage des Secondes en sous-préfecture; une petite bourgeoisie, spirituelle, vaniteuse et jacassante, buvait sec, jouait aux cartes, débitait des anecdotes et des rosseries, pérorait avec éloquence, et reprenait, pour la millième fois et sans indulgence aucune, le procès de l'Egypte, de la Syrie, du Liban et de leurs habitants.

Où pourrait-on voir, se demandait Pierre Théraz, image plus parfaite de notre indiscipline et de notre méchanceté françaises? Pourtant, lorsqu'il s'entretenait avec ces gens qu'il n'aimait guère parce qu'il les connaissait de trop près, il éprouvait autant de joie que d'agacement : leur raison alerte, leurs mœurs elles-mêmes — sérieuses sous des dehors légers — leur ardeur au travail lui paraissaient des vertus précieuses.

La journée passa rapidement. Chacun semblait avoir oublié la gravité des heures que vivait le Vieux Continent. Les pachas et les beys songeaient devant leur tasse de thé ou leur verre de citronnade, et leurs grands yeux humides contemplaient la luisance de leurs chaussures neuves; une plaisanterie, parfois, secouait leur ventre d'un rire gras. Trois mois auparavant, ils s'étaient montrés très fiers de quitter leur pays; ils étaient heureux d'y rentrer aujourd'hui, de retrouver le soleil invariable, la mollesse des dahhabiehs du Nil, le luxe suranné de leurs petits palais, la foule empressée de leurs serviteurs nubiens.

La guerre, pour eux qui ne l'avaient jamais connue, resterait un cataclysme lointain qui ne les gênerait que dans la mesure où il attirerait dans la Vallée des légions de soldats brutaux et vulgaires. Quelques centaines de milliers de fellahs, requis pour bâtir des ponts ou des baraquements, manqueraient sans

doute aux champs, mais le coton, le blé, le sucre, les légumes, les alcools et les fruits connaîtraient des cours somptueux. Plus tard, tout rentrerait dans le calme et dans l'ordre. Dieu est grand! Les maîtres resteraient les maîtres; les cargos remmèneraient ceux qu'ils avaient amenés; le Nil continuerait, éternellement, d'enfler ses flots pour nourrir le grand nombre et enrichir ceux qui étaient nés riches.

Peut-être que la prière du vendredi serait dite au nom du roi Farouk dans d'autres contrées que l'Egypte. Mais nous sommes tous dans la main de Dieu! L'Egypte, quoi qu'il en soit, vivrait plus longtemps que la moisissure orgueilleuse de ses envahisseurs, et la Vallée appartiendrait toujours à ceux qui sont pétris de son limon et brunis par son soleil.

Les Juifs partaient pour la Palestine comme pour un pèlerinage; elle serait, au moins, un asile. Les soldats regrettaient obscurément leur départ : l'aventure lointaine avait perdu, avec son danger, tous ses attraits et la meilleure part de son prestige.

Quant au monde turbulent des Secondes, il établissait, en se jouant, le bilan des forces en présence sur la Méditerranée et aux vieilles frontières. La perspective d'une vie large et facile, qui allait reprendre dans quelques jours dans le calme et la splendeur du soleil, donnait à ses calculs des couleurs optimistes. Sa confiance dans la solidité de l'ordre européen, un moment ébranlée par le spectacle poignant de la mobilisation française, se reconstruisait rapidement et s'échauffait avec chaque tirade. Si la menace de la guerre assombrissait encore certains visages, d'autres, plus nombreux, rayonnaient déjà des imaginations de la Victoire.

Un jeune professeur suisse reprochait à la France ses hésitations et ses lenteurs. C'était un ami des Vasidès et il apprit à Pierre Théraz que Léonide et Vadia habitaient à présent sur les rives du Bosphore.

— Il paraît que c'est elle qui a voulu quitter le Caire. Ses mercredis, pourtant, étaient délicieux.

— Délicieux...

Le soleil venait de s'abîmer dans les flots lourds et violets de l'Occident. Des formes songeuses, nées de la brume, se tordaient lentement au creux des larges houles. Les êtres que nous avons aimés ont-ils plus de réalité? Pierre ferma les yeux; dans sa paisible tiédeur amoureuse, nue, Vadia sommeillait comme une nymphe ou comme un enfant. Le poids de son corps creusait le drap et sa bouche souriait, entr'ouverte et mystérieuse. Certains souvenirs, devenus des songes, sont inoubliables.

Le commandant apparut sur le pont des Premières et leva la main. Les conversations s'éteignirent; le chant de la mer et

l'effort de l'étrave s'élevèrent avec solennité. On prévoyait des brouillards très denses sur les Bouches de Bonifaccio; le *Mariette* irait lentement, peut-être même, par prudence, s'arrêterait-il; que la trompe de brume n'effraye personne; le commandant sourit : « Mesdames, je vous demande de nous faire confiance, à mes officiers et à moi-même... Les nouvelles, au demeurant, sont excellentes. »

La Gazette du bord fut largement distribuée.

Les dernières dépêches annonçaient une intervention de Mussolini; le dictateur italien en appelait à la sagesse des hommes d'Etat : qu'on suspende les mobilisations, disait-il, et qu'on continue de négocier. Une troisième entrevue Hitler-Chamberlain était envisagée par Londres avec faveur.

— Vous allez céder une fois de plus, conclut le bouillant Helvète.

Pierre ne lui répondit pas. Où sont les soldats de Montélimar? L'élan de leur pas pressé s'est-il soudain figé? Et les trains lugubres qui drainent les campagnes françaises achèvent-ils de jeter, sur le pavé gras des villes moribondes, les mornes groupes de paysans en casquette?

Un pacha soulève son grand corps, étire ses membres, soupire, éponge son front couleur de boue et quitte le pont d'un pas lourd. De l'avant, viennent les sons discordants d'un accordéon. L'orchestre, devant le bar des Premières, se met en place.

La vie n'est jamais lasse. Dans la Vallée, là-bas, les eaux violettes du Nil rentrent lentement dans la sagesse de leurs berges grasses; l'odeur du limon promet au fellah un gorn ruisselant de richesses et l'espoir enfièvre les cabanes fragiles; demain, les hommes confieront à la terre les premiers grains.

Le repas fut silencieux. Les Français eux-mêmes mangèrent à la hâte; il semblait que chacun soupçonnât les autres de lire dans ses pensées.

Pierre remonta sur le pont désert. La nuit pesait. De brefs coups de vent tordaient les brumes sans jamais les emporter. Les gréements et le château se plaignaient à voix basse. Tout s'apaisait parfois et le brouillard bâtissait sournoisement de grands murs indistincts. Seules, une tempête et toutes ses violences pourraient disperser ces incertitudes hostiles, rendre sa liberté et sa couleur à la mer, ramener les étoiles, restituer au navire sa vie et sa chanson des beaux jours.

Le commandant revint le lendemain sur le Pont des Premières. On n'avait même pas perdu une heure en passant les Bouches. L'initiative italienne, bien accueillie par les Chancelleries, avait provoqué une réunion à Quatre qui se tiendrait à Munich le jour même.

Le soir, après le dîner — un dîner moins silencieux que le précédent — la gazette du bord apprit à ceux qui ne dor-

maient point que la réunion des Quatre se poursuivait.

Une violente querelle, sur la plage avant, mit aux prises un soldat et une famille d'émigrants; elle grandit sous les huées, mais un adjudant fit sonner fièrement les mots de Patrie et de Liberté et chacun regagna ses couvertures ou sa chaise.

Au bar des secondes, les parties de bridge n'arrivaient pas à se nouer. Une grande fille brune s'était mise au piano et elle frappait des accords maladroits qui tiraient les nerfs. Les femmes battirent en retraite les premières et les hommes les suivirent avec un lâche soulagement.

On voyait briller, sur le pont des Premières, des épaules nues, des bijoux, le sourire des femmes et les bouteilles multicolores des plateaux du barman. Deux officiers vêtus de blancheur s'inclinaient, s'éloignaient, revenaient. La mer était chaude, lourde et soyeuse comme une robe de bal; la voie lactée dessinait dans le ciel un large chemin d'espérance.

Un ministre égyptien, sollicité, s'abandonna à confier son opinion à un brelan d'hommes d'affaires. Il parlait lentement; sa main fine, qu'il levait gravement, semblait exorciser des démons enfantins.

« L'Europe, disait-il, est un continent trop étroit et il est peuplé, surpeuplé d'adolescents querelleurs...

« La jeunesse du monde occidental, dit-il encore, c'est son bien le plus certain et son vice le plus destructeur. L'Europe aspire à se détruire elle-même pour laisser le champ libre à des civilisations plus brutales et plus grossières, s'il se peut, que la sienne. »

Pierre tendit l'oreille, amusé et irrité. La voix était chargée de mépris mais restait sereine.

« Vous ne connaissez qu'une morale, celle de la puissance, et rien ne vous est plus étranger que l'enseignement de la religion dont vous vous réclamez. La guerre est la loi de votre vie... »

Pierre s'éloigna. A l'avant, les soldats et les émigrants, allongés sur le pont, parlaient à voix basse et leur murmure rappelait le bruit des sables en marche dans l'étendue muette du désert.

Des couples rêvaient, hanche contre hanche, sur le pont arrière.

Le bar des Secondes s'éteignit le premier. Une partie de bridge, âprement disputée, prolongea la vie du bar des Premières jusqu'à trois heures du matin. Une coquette, plus soucieuse du teint qu'elle aurait le lendemain que du destin des peuples, présentait à la brise fraîche un visage luisant et épais comme un masque et qu'elle caressait avec une douce anxiété.

Au petit déjeuner, le lendemain, la Gazette annonça que l'accord s'était fait à Munich. Le jour était clair, le plancher stable et dans vingt-quatre heures Alexandrie serait en vue. Les couples, déjà, vivaient le débarquement — police, douane, hôtel, chemin de fer ou voiture — se consultaient à voix basse et gloussaient de rire. On se parlait moins de table à table, préoccupé qu'on était de retrouver et de recomposer son personnage habituel. Les célibataires prenaient des airs alanguis et méprisants. Que des frontières pussent être modifiées sans tragédie, la nouvelle ne réjouit, n'indigna, ni n'inquiéta personne.

Pierre sentait croître en lui une impatience brûlante; le cri des mouettes, au large de la Crête, lui sembla le salut rageur et malveillant de la terre.

Le soir revint, après une journée informe et brûlante, le dernier soir à bord, et l'on revit le Commandant sur le pont des Premières.

Il lut — sa voix manquait de fermeté — la déclaration commune que le chancelier du Reich et le Premier britannique venaient de signer à Munich. Le vent s'était tu. L'uniforme blanc tremblait comme une songerie incertaine.

« ...La question des rapports anglo-allemands est de toute première importance pour nos deux pays et pour l'Europe... Le désir de nos deux peuples de ne plus jamais se faire la guerre... Traiter par la consultation les autres questions intéressant nos deux pays... Contribuer ainsi à assurer la paix européenne. »

— Vous avez entendu, Théraz, la France n'est même pas nommée. Votre armée ne sera plus qu'un argument dans une conversation que vous ne poursuivrez pas vous-même.

Pierre ne répond rien. Il n'y a rien à répondre. La nuit est là, pesant sur les houles sombres.



Les roses étroites, dures et rouges de la Vallée du Nil ne saigneront plus aux lèvres de la femme. La robe bleue d'une enfant tourne, s'enfle et s'éloigne. La vie ne connaît qu'un printemps. Les jours passés sont les meilleurs.

— M. le Directeur demande M. Théraz!... Le ciel d'Egypte, en hiver, si haut, avec sa couleur de jaspe pâle. La plume de Papazian grince sur le papier. Aucun de nos assurés ne fera la guerre, Messieurs. Denise Hostier n'a plus qu'à mourir dans sa laideur.

Les peuples, en foule, acclament, dans le délire, les héros qui leur apportent la paix. Pierre Théraz imagine des audaces vertigineuses de l'esprit et de la volonté; des frontières éclatent, mais ce sont des hommes sages et pacifiques qui les redis-

tribuent et les rebâtissent. De larges pays reposent, doux et verts, sous des aubes lumineuses ou des soleils ruisselants d'or et de blancheur.

D'un effort des épaules, Pierre Théraz déchire ses songes.

— Demain, je quitterai l'Egypte; l'Egypte où je n'aurai vécu que de la satisfaction de mes désirs médiocres; je ne laisserai dans ce pays nulle œuvre née de moi, nulle trace même. Et j'irai accomplir, en France, dans un combat insensé, un destin qui ne m'aura jamais appartenu.

Pierre Théraz, découragé, presque défaillant, se penche à l'avant du bateau : l'étrave, obscure et obstinée, travaille...

Pierre Théraz prend conscience des vertus qu'exige la vie d'homme. Livrer, chaque jour, contre soi-même et les autres, cent combats ignorés; affronter les hasards; nourrir des ambitions, former des projets; batailler, se reprendre, demeurer noueux et ferme comme le bras d'un bûcheron ou celui d'un boulanger; trouver le sommeil chaque soir; aborder la rue, tous les matins, d'un pas assuré; vieillir en préservant la jeunesse de son âme; tendre, à l'occasion, un bras fraternel aux épuisés; et recommencer, sans désespoir ni lassitude; ah! comme il serait plus facile d'entrer brusquement dans la guerre et de s'abandonner à ses jeux!

— La guerre, dit-il presque à haute voix, c'est la tentation des lâches.

Mais il n'avait pas le cœur de se préserver de cette tentation et il se prit à souhaiter cette guerre que, quelques instants plus tôt, il pensait craindre.

*(à suivre).*

# MERCVRIALE

## *LETTRES*

**Les Masques**, par *Georges Buraud*, in-16 carré, 238 pages (Ed. du Seuil). — Il se pare d'un inquiétant prestige, d'un mystère poétique irrésistible, cet objet que l'homme a façonné de tout temps pour recouvrir son visage, et substituer à ses traits changeants une forme immuable et rigide. Et même en l'absence de la chose, le mot seul de *masque* suggère un événement caché et que le visage est une cachette. De là découle sans doute la capacité d'abstraction de cet X prodigieux dont M. Georges Buraud s'est efforcé d'établir l'origine et les fonctions.

Dans l'espace et le temps il a conduit sa recherche, et ses trouvailles, plus d'une fois, lui arrachent des cris d'admiration. Tantôt devant la forme de la cachette, c'est-à-dire du masque, il profère les *sésame* de l'amateur d'art qui lui révèlent les beautés secrètes du sphinx, du loup ou du tatouage; tantôt il se munit des instruments du sociologue, de l'ethnologue pour reconnaître l'objet caché, c'est-à-dire les mœurs ou l'instinct du Dogon, du Vénitien ou de la femme du monde. Les masques de la tragédie et de la comédie grecque, le visage de Napoléon mort, celui de la sauterelle et celui de la montagne qui est un nuage, tout est prétexte chez l'auteur, souvent ingénieux, toujours inspiré, à séparer l'apparence du phénomène; et l'on commence à deviner, avant de l'apprendre au bout du livre, que tout est masque, à condition de pouvoir être soulevé, tout sauf Dieu.

Ce travail a valu à son auteur le prix des Critiques. Il constitue, à n'en pas douter, un ensemble de choix pour les esprits avides de notions universelles. Les spécialistes, ethnologues et métaphysiciens, recommandent méfiance et précaution. Les esthéticiens trouveront qu'il y a du bavardage. S'il est vrai, personne ne nous empêchera cependant de trouver excitante cette tentative de dévoilement absolu. — YÉFIME.

**Bourlinguer**, par *Blaise Cendrars*, in-16, 395 p., 330 fr. (Ed. Denoël). — Le temps que retrouve Cendrars, jetant l'ancre à Gênes, Anvers, Hambourg ou Paris, il est tel que nul lecteur assis ne jugera perdu. Tant d'entreprises, d'aventures, de propos rapportés, qu'ils donnent la nostalgie d'une existence dont le mouvement est le seul principe d'enrichissement. Au proverbe des économes, *pierre qui roule...*, la littérature de Cendrars donne un démenti continuel. Ce prodigue, il faut reconnaître qu'il est aussi un parfait homme d'affaires. Il a encore dix livres en réserve, dont le succès, n'en doutons pas, sera certain. Celui-ci, en tout cas, le mérite. — Y.

**La lumière froide**, par *Georges Sonnier*, in-16, 230 p. (Albin-Michel). — L'analyse introspective par un personnage dostoïevskien offre l'inconvénient, quel que soit le crime où il est inévitablement dirigé, d'être un genre fixe comme le roman policier. Et quelle que soit la variété originale, l'ingéniosité psychologique qu'y introduise le romancier, habile, honnête, comme Georges Sonnier, on ne peut faire qu'à la suite d'un bouleversement passager, on n'éprouve pas la déception de reconnaître les mêmes limites à la littérature, et rien d'autre. A cette grave réserve près, le roman est irréprochable. — Y.

**Le texte inconnu**, par *Michel Fardoulis-Lagrange*, in-16 carré, 150 p. (Ed. de Minuit). — Quatrième spécimen d'une collection de littérature ésotérique, où Georges Bataille, jusqu'ici, a remporté la palme du scabreux. S'il voulait l'être lui aussi quelque peu, afin de retenir davantage, Fardoulis-Lagrange devrait encore soigner l'expression. L'irrationnel et l'hyp-

nagogique ne sont pas brouillés, qu'on sache, avec la poésie. — Y.

**Le Printemps n'est qu'une saison**, par *Gérard Dautzenberg*, in-16, 250 p., 250 fr. — Petit roman de la puberté, de l'apprentissage, du XVIe arrondissement et d'avant-guerre. L'absence de prétention en excuse l'insignifiance, et permet de s'y amuser. — Y.

**Le Sadisme de Baudelaire**, par *Georges Blin*, in-16, 200 p. (Ed. José Corti). — La revue « Fontaine » a publié le texte principal de cet ensemble qui réunit la réponse au Baudelaire de Sartre, une étude sur la sorcellerie, sur le sadisme, etc. L'auteur est un de ceux qui connaissent le mieux le poète des *Fleurs du Mal*, et il ne lui veut que du bien. Aussi ne l'assassine-t-il pas en découvrant ses replis. Cela est intelligent et documenté. — Y.

**Jadis**, par *Edouard Herriot*; in-8 (15×21), 276 p., 260 fr. (Flammarion). — Des « souvenirs » plutôt que des « mémoires » : Edouard Herriot raconte sa vie plutôt qu'il ne constitue pour la postérité ses dossiers justificatifs. Famille; enfance et jeunesse (il est né en 1872); Normale et l'enseignement; la mairie de Lyon, le parti radical, le Sénat; et, entre temps, les voyages. Ce volume s'arrête à la veille de la guerre de 1914.

C'est un bon bouquin, encore qu'un peu rapide parfois pour notre goût; dru, nourri, abondant en portraits tracés d'un trait simple mais accusé. Une langue d'honnête homme, franche et directe, sans recherches. Des notations parfois malicieuses, voire mordantes (« M. Ferdinand Buisson circule avec gravité, vêtu de probité candide et de lin noir »).

Les goûts littéraires de l'auteur, à l'égard des modernes... Restons sur la réserve. En revanche, c'est une haute leçon que de le voir, tout imprégné d'histoire, vivre familièrement avec elle et par elle affiner en lui, tout naturellement, le sens du présent. — S. P.

**Rouen dévasté**, par *André Maurois;* in-16, 160 p., 240 fr. (Nagel). — Une enquête patiente sur le martyre de Rouen pendant la guerre; des faits, des témoignages; un documentaire composé par un mémorialiste, solide et tout imprégné par la réalité, beaucoup plus émouvant et, d'une certaine manière, profond que n'importe quelle homélie. Ici Maurois est le meilleur Maurois. — S. P.

**Uranus**, par *Marcel Aymé;* in-16, 288 p., 245 fr. (Gallimard). — Le symbole qui donne son titre au roman n'est pas fort clair; passons. Le cadre et le sujet ne font qu'un : une petite ville, durement « sonnée » par les bombardements aériens, au lendemain de la libération; et les remous qui s'ensuivent, dans les actions des hommes et dans leurs esprits. De l'indulgence? Oui, dans la mesure où elle naît de l'extrême pessimisme, qui d'ailleurs n'est pas nécessairement misanthropie (et pourtant...); à cet égard, le communiste et l'ancien collaborateur sont aussi malmenés l'un que l'autre et que le reste des représentants de l'espèce humaine, impartialement. Le roman est d'un grain serré, sans aucune de ces baisses de tonus qui déparent d'autres ouvrages de Marcel Aymé. Des gags de derrière les fagots, amenés sans affectation, sans insistance, sur le même ton uni qui donne au récit son style et à l'auteur cet air de Buster Keaton où il est inimitable. — S. P.

**Le Cuirassé**, par *Yves Chénaie;* in-16 (14×19), 316 p., 400 fr. (Julliard). — Le *Seignelay*, cuirassé de 35.000 tonnes, inachevé mais en état de prendre la mer et, dans une certaine mesure, de combattre, quitte Brest à l'armistice. Ses aventures durant la guerre, vues des machines. Trois cents pages d'une réalité très dense. Mais une confusion extrême, due tantôt à une honorable recherche de l'ellipse et tantôt à un foisonnement abusif de la technique. Pas trace du romanesque conventionnel qui gâtait par endroits *Route de Mer;* mais le mécanicien mène encore la vie dure au romancier : la décantation reste à faire. — S. P.

## *HISTOIRE LITTERAIRE*

**BALZAC POLITIQUE.** — Il a fallu un siècle au peuple des lecteurs, à la critique, à l'histoire littéraire pour trouver une bonne prise sur l'univers balzacien. Des livres comme ceux de Curtius

et de Fernand Baldensperger avaient bien ouvert les voies; mais la *Vie* d'André Billy, l'essai d'Albert Béguin, les thèses de Maurice Bardèche ou de Philippe Bertault, entre autres ouvrages de premier plan, ne datent que d'hier. Il y a vingt ans encore, et moins, on continuait à voir généralement dans le romancier une sorte de copieur ou d'enregistreur de la réalité; aujourd'hui, c'est son pouvoir propre de création et de transformation qu'on étudie de plus en plus. « J'ai maintes fois été étonné que la grande gloire de Balzac fût de passer pour un observateur, disait déjà Baudelaire; il m'avait toujours semblé que son principal mérite était d'être visionnaire, et visionnaire passionné »; ici comme ailleurs, Baudelaire n'avait guère été entendu, jusqu'à ce que M. Albert Béguin reprît son mot avec l'éclat que l'on sait pour lui donner toute sa résonance. Le mot pourrait désormais servir d'épigraphe non pas seulement à son essai (1), mais à tous ces nouveaux travaux, volumineux et solides, qui s'inspirent en somme de la découverte que l'œuvre de Balzac a eu pour auteur un homme nommé Balzac. Tous les auteurs qui ont contribué à retourner ainsi l'opinion s'accordent d'ailleurs pour désigner un seul responsable : « L'éloge de Marcel Bouteron » est « devenu une sorte de loi du genre pour les auteurs d'ouvrages sur Balzac », note à son tour le plus récent d'entre eux, M. Bernard Guyon, au seuil du livre qu'il publie sur la politique de Balzac et qui vient prendre dans la série une place de premier rang (2).

Huit cent cinquante pages de grand format : voilà qui définit le livre. Car c'est tout un dossier qui s'y trouve déversé, un énorme dossier, formé au cours de vingt ans de recherches, et certainement complet dans toute la mesure où un tel travail peut être dit complet. L'auteur ne se contente pas d'étayer sur des références chacune de ses affirmations; il étale scrupuleusement toute sa documentation, il la laisse parler elle-même avant de la commenter. Rarement un document se suffit à lui-même; il appelle de nouveaux appuis, de nouvelles références, elles-mêmes contrôlables : l'enquête gagne de proche en proche... Le volume n'est guère maniable, et il faut avoir de sérieuses raisons pour se lancer dans l'épaisseur de cette brousse; du moins, M. Bernard Guyon n'y égare-t-il jamais ni lui-même ni son lecteur. Il reste maître de son fichier comme l'automobiliste du code est censé l'être de sa vitesse. Il s'oriente et nous oriente avec aisance, avec élégance, il garde une démarche naturelle et souple. Cette masse s'ordonne clairement, se classe sans contrainte. Ainsi tout le travail préparatoire de dépouillement reste désormais acquis, et pour tous les chercheurs; et comme M. Guyon a pris de son sujet une vue étendue, englobant largement les tenants et les aboutissants, c'est-à-dire la

(1) Albert Béguin : *Balzac visionnaire.* In-16 (13×18 cm), 212 p., « Petite Collection Balzac », Albert Skira à Genève et Achille Weber à Paris, 1946.
(2) Bernard Guyon : *La Pensée politique et sociale de Balzac.* In-8° (17×26 cm), xx-832 p., Armand Colin, 1947 (paru en 1948).

pensée de Balzac dans sa complexité et dans son foisonnement, retrouvant et recoupant en cent endroits les travaux de ses prédécesseurs, on trouvera toujours pâture dans son livre à quelque aspect de Balzac qu'on s'intéresse en particulier (les tables sont très détaillées, très précises, très claires; l'index est de ceux où l'on trouve ce qu'on cherche).

Le titre exact devrait être, selon M. Guyon, *Histoire de la formation et de l'évolution de la pensée politique et sociale de Balzac:* trop encombrant, nous dit-il : en effet. L'enquête s'arrête à 1834 : le *Médecin de Campagne* est écrit, Félix Davin a rédigé sous le contrôle du romancier ses deux introductions aux *Etudes philosophiques* et aux *Etudes de Mœurs*, l'âge des grandes surprises, tâtonnements, découvertes et retournements est passé, le système est formé. Cette limitation du sujet aussi bien que les prudentes méthodes d'érudition choisies par l'auteur imposaient l'ordre chronologique : comment choisir des lignes de forces et des thèmes directeurs, alors que tout est encore mêlé dans un esprit qui se cherche, que telle idée se fixe tandis que telle autre, jusque-là solidaire de celle-ci, accélère son devenir, et qu'au surplus la volonté, constante chez Balzac, d'opérer une synthèse philosophique entrelace systématiquement ce que la nature déjà distinguait mal? Sur ce plan de la chronologie, pas de révélations; les divisions du livre répondent à des époques déjà connues, mais étudiées cette fois, et pour la première fois, d'une manière probablement exhaustive : années de jeunesse (1799-1819), Balzac subit l'action du milieu familial, social et scolaire; années de formation (1819-1829), il se donne de tout son cœur à l'idéologie « de gauche », à l'opposition libérale, à la fois voltairienne et rousseauiste; années d'intervention (1830-1834), il veut jouer en politique un rôle effectif et, après des oscillations de grande amplitude, élabore le système théorique et réaliste qui s'épanouit notamment dans le *Médecin de Campagne*.

Le bouleversement intellectuel, la saute brusque, la *mutation* de 1830-1831 résiste à l'effort d'élucidation de M. Bernard Guyon. Diverses explications peuvent jouer dans le même sens : Balzac est déçu par les premiers actes de l'équipe de Louis-Philippe, à qui il reproche de manquer de machiavélisme; admirateur du césarisme napoléonien, il redoute des mouvements populaires anarchiques; son aventure avec la marquise de Castries s'ajoute à son snobisme pour l'incliner vers le parti légitimiste, qui d'ailleurs se trouve seul en mesure de soutenir sa candidature de Chinon... De tant d'influences également vraisemblables, aucune n'est ou nettement établie comme déterminante, ou suffisante. Peut-être doit-on chercher la clef dans le bonapartisme de Balzac, sentiment plus que doctrine, et sentiment vigoureux et profond dont M. Bernard Guyon relève les traces à tous les âges de son héros; il aide, tout au moins, à comprendre — notre auteur le dit à la fin de la ving-

**tième des 78 « Notes bibliographiques et critiques » qu'il a rejetées en appendice — comment Balzac « a pu passer de l'extrême-gauche à l'extrême-droite, sans opérer une véritable « conversion » politique ».**

**Cette remarque donne l'idée d'un essai qui, fondé, bien entendu, sur le dossier de M. Bernard Guyon, serait conçu d'une manière toute différente. On négligerait le système explicite de Balzac pour rechercher un autre système qu'il n'exprime pas comme tel mais qui se manifeste ici et là à travers lui, et ne coïncide guère avec le premier, et pourtant répond plus exactement peut-être à sa nature profonde que ses théories raisonnées. On verrait alors prendre forme ces vues sur le gouvernement qui si souvent, dans la *Comédie humaine*, apparaissent et disparaissent à la manière des éclairs, et qui tiennent beaucoup plus de Machiavel, de Napoléon, du futur réalisme bismarckien, de ce cynisme qui inspire les conducteurs de peuples et qu'ils avouent si rarement, que des théoriciens avoués du légitimisme. On verrait aussi comment la méthode du romancier, notamment son attitude à l'égard des rapports de l'animal humain avec son milieu, annonçait certains aspects du matérialisme marxiste, au point qu'Engels pouvait déclarer en 1888 qu'il avait plus appris dans les œuvres de ce légitimiste, d'ailleurs indifférent au prolétariat, « que dans tous les livres des historiens, économistes et statisticiens professionnels de l'époque, pris ensemble ». M. Guyon cite le mot à la dernière page de son livre; c'est dire qu'on devra recourir à lui, même pour s'écarter de sa route.**

***S. de Sacy.***

**Les Générations littéraires**, par *Henri Peyre;* in-16, 268 p. (Boivin et Cie). — Ce livre concerne moins l'histoire littéraire que la technique de l'histoire littéraire. M. H. Peyre développe l'argumentation déjà classique contre la division en siècles, mouvements, écoles, etc.; il reprend la notion de générations, déjà admise en pratique, et la met en système, d'ailleurs avec prudence et modération. Toute classification est arbitraire : le réel se soucie peu d'être rationnel; et, dans ce domaine plus qu'ailleurs, l'apparition fortuite du génie porte à la seconde puissance l'effet du hasard. Néanmoins la notion de génération affine et assouplit l'outil.

**Les Epoques des Lettres françaises**, par *Jean Noblot;* 16×23 cm, 3 vol. reliés en un, 185 illustrations, héliogravure. 196 p., 650 fr. (Coll. « France et Français », Didier. — L'illustration est charmante et vivante, encore que de format un peu trop réduit. Quant au texte... Mieux eût valu étendre et multiplier encore les images.

**Introduction à l'Histoire de la Littérature française : le XVI^e siècle**, par *Edmond Jaloux;* in-16 (13×21), 364 p. (Pierre Cailler, Genève). — D'un poème de Pontus de Thyard, E. Jaloux dit qu'il aurait pu paraître au Mercure de 1884 : on a relevé de pareilles erreurs dans le premier volume de son *Introduction;* mais elles sont sans importance : ses exposés ne touchent à l'histoire ou à la biographie que dans la mesure où elles concourent avec les œuvres à éclairer des âmes. Le livre est l'ouvrage d'un *lecteur*, attentif et sensible; d'un guide bénévole, qui dit ce qu'il éprouve et fait bénéficier autrui de ses travaux, mais qui, après tout, ne force personne à le suivre. Dans un travail ainsi conçu, une culture profonde va beaucoup plus loin que l'érudition; dans le chapitre sur Montaigne, par exemple, elle n'a pas de

mal à se défaire de préjugés tenaces (au sujet du scepticisme, de la religion de Montaigne); il est vrai qu'elle s'arrête en chemin. Sur l'école lyonnaise on ne trouvera nulle part de pages plus équilibrées et plus pénétrantes.

**Les Epîtres de l'Amant vert**, *par Jean Lemaire de Belges*, édition critique publiée par Jean Frappier; in-16, L-106 p. (Coll. « Textes littéraires français », Giard à Lille, Droz à Genève). — Après la *Concorde des deux Langages* publiée l'an dernier dans la même collection, M. J. Frappier donne la première édition vraiment critique de ces deux épîtres de 380 et 586 décasyllabes, écrites en 1505 à l'occasion de la mort du perroquet de la duchesse de Savoie. Lemaire de Belges, poète de transition, annonce ici Marot et contribue à donner sa forme au genre de l'épître. L'introduction et l'annotation abondante complètent celles de la *Concorde* pour donner sur l'auteur une étude approfondie.

**Pantagruel** de *Rabelais;* in-16 (13,5×20,5), 256 p. (Coll. « Les Trésors de la Littérature française », Editions Pierre Cailler, Genève). — On connaît la collection (ce volume en est le 45ᵉ), établie avec le goût et dans la qualité qui caractérisent l'édition suisse. Comme pour *Gargantua*, déjà paru, et pour les trois derniers livres, annoncés, le texte a été modernisé par M. François Ruchon avec un tact et une modération remarquables : l'orthographe est actuelle, le vocabulaire est à peine touché, les tours sont respectés : c'est bien Rabelais lui-même, débarrassé seulement des aspérités qui le hérisseraient inutilement.

**François-René de Chateaubriand**, choix de textes et introduction par *Gustave Thibon:* in-16, 240 p. (Coll. « Le Sel de la Terre », Editions du Rocher, Monaco). — Ce livre a de quoi plaire et déplaire. Le choix se limite à Chateaubriand penseur (sur qui M. G. Thibon donne en passant quelques lignes pénétrantes) : il s'agit de jugements politiques exprimés soit sous une forme doctrinale, soit à propos de portraits et de récits. Et il est bien vrai que ce Chateaubriand-là, concis et serré, est encore fort méconnu. Mais les textes n'occupent que 200 pages — c'est peu pour un tel homme — sans note ni date ni référence : s'agit-il de faire mieux connaître Chateaubriand, ou de lancer sous son nom une sorte de pamphlet? L'introduction laisse place au doute.

**Le mouvement romantique en Belgique (1815-1850); I : La bataille romantique**, par *Gustave Charlier;* in-8 (16,5×25), 424 p. (La Renaissance du Livre, Bruxelles). — Le premier volume de cet important ouvrage, qui doit en compter deux, conduit jusqu'en 1830. Pour étudier objectivement et d'une manière proprement historique un mouvement d'idées qui fut beaucoup plus actif qu'on ne dit parfois et le cheminement réel des idées dans la société, M. Charlier, qui est professeur à l'Université de Bruxelles, s'est attaché pour la première fois à dépouiller les journaux et revues belges de la période étudiée. Travail considérable, qui n'intéresse pas directement l'histoire du romantisme français puisque le romantisme belge a sa physionomie propre : mais les réactions de celui-ci aux manifestations de la presse et des lettres parisiennes aideront aussi à préciser les traits de ces dernières. — S.

**Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques**, par *Jean Richer* (Paris, Le Griffon d'or, 1947). — Précieuse contribution à l'étude du courant hermétiste qui anime tant d'œuvres depuis les temps du préromantisme. Armé d'une riche documentation, en partie inédite, l'auteur a tenté, le plus souvent avec bonheur et sagacité, d'ouvrir les portes secrètes du labyrinthe nervalien, appelant à l'aide sources occultistes, astrologie, alchimie, arithmosophie, tarots, etc. Son livre dense, un peu chaotique, jette mainte lueur nouvelle sur les énigmes à triple fond, comme la Kabbale elle-même, des *Chimères* et d'*Aurélia* et, notamment, donne de curieuses précisions sur la part de la théosophie et de l'illuminisme maçonnique à la genèse des rêves de Nerval. — FRANÇOIS CONSTANS.

**Stéphane Mallarmé**, numéro spécial de la revue « Les Lettres »; in-8 (14×23), 240 p., 285 fr. (Librairie Les Lettres). — Comme inédits, une lettre de Valéry écrite en 1898 au lendemain de la mort de Mallarmé, des études pour la fin d'*Hérodiade*, pour le premier *Faune*, pour *Igitur*, neuf lettres à William Bonaparte Wyse et à Méry Laurent. Puis vingt et une études (Henry Charpentier, Emilie Noulet, Charles Mauron, Albert Béguin, Claude-Edmonde Magny, A.-M. Schmidt, Joë Bousquet, René Nelli...). Un ensemble d'exégèse et de synthèse qui mérite beaucoup de considération. — S.

**Livres reçus.** — *Bussy-Rabutin, l'incorrigible,* par André Dinar (Fasquelle). Terriblement romancé; mais aussi, quelle vie romanesque!

*Baudelaire,* par E.-J. Crépet (Messein). Opportune réédition d'un ouvrage déjà ancien, mais qui, grâce aux additifs de M. Jacques Crépet, qui font plus que doubler le travail de son père, reste un ouvrage de base.

## *CINEMA*

DONNEZ-NOUS NOTRE FILM QUOTIDIEN (*Le journal d'une femme de chambre, Une femme sur la plage, La pitié dangereuse, Quelque part dans la nuit, Sweet murderer, Recherché pour meurtre, Mon propre bourreau*). — L'opinion reçue parmi les profanes est qu'il y a deux films, peut-être, qui sont des œuvres, quand les quatre-vingt-dix-huit autres sont d'une indifférente et confondante ignominie. Chers profanes, qui avez égaré votre curiosité dans cette rubrique, c'est beaucoup plus compliqué. Je vous propose d'explorer un peu le labyrinthe du cinéma quotidien. Si vous me faites le moindre crédit, je crois que vous ne refuserez pas, à la sortie, de modifier vos catégories sommaires.

Voyez d'abord Jean Renoir. Coup sur coup, deux films de sa série américaine nous sont montrés : le *Journal d'une femme de chambre* et *Une femme sur la plage*. Un mot seulement pour situer ce metteur en scène : s'il n'était si superbement seul à son pas, on dirait de lui, qui porta à l'écran *Nana*, *Madame Bovary*, et le bon roman de La Fouchardière (M. Homais qui avait quelques éclairs de juste sensibilité), *la Chienne*, de lui, qui est aussi le metteur en scène de *la Règle du Jeu* et de la *Partie de Campagne*, on dirait, dis-je, qu'il est le chef de l'école naturaliste. Un mot de Renoir, que rappelle Charles Spaak, le peint à merveille. On lui demandait de définir la dramaturgie cinématographique. « Heu! dit-il, la dramaturgie cinématographique? Il y a un chien. Il faut être à l'intérieur du chien. C'est tout. C'est ce qu'on appelle la dramaturgie cinématographique. » Après quoi il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. Je veux dire que ses qualités comme ses défauts sont à jamais inscrits dans sa profession de foi.

Ses deux derniers films ont été fort mal accueillis par la critique française, à l'exception de Georges Charensol, qui me paraît avoir frappé la note juste. Il me plaît bien de rencontrer Jean Renoir au seuil de cette chronique, qui seul soulève des problèmes plastiques parmi des auteurs qui posent surtout des problèmes de construction dramatique. Comme Charensol, il me semble que ses qualités plastiques ordinaires ne sont pas en effet entièrement absentes de ces deux films. Son Quatorze juillet au village, au temps de la gloire de Mirbeau, dans le *Journal d'une femme de chambre*, loin d'être ridicule, comme on l'a dit, est une réussite, et de même plusieurs scènes de cruauté. Mieux. Il fait la preuve, dans *Une femme sur la plage*, d'une sensualité qui plonge profondément dans les bizarreries de la nature humaine. Cette his-

toire, réduite à son schéma le plus linéaire, est pourtant sèche, et même assez ridiculement mélodramatique. Il y a un peintre aveugle qui aime sa femme d'un amour exclusif, quelque peu sadique et terriblement morbide; il y a la femme elle-même, qui tantôt le hait et tantôt lui rend son amour, et le couple vit dans cette obsession et dans cette glu. Il y a aussi un officier garde-côte viril et sobre de paroles. La femme échappera-t-elle à son tyran, grâce à l'amour du garde-côte? C'est tout le sujet. Il y a naturellement des concessions à la sentimentalité américaine, et le détail de l'affabulation est assez ridicule, et les qualités plastiques ne subsistent guère que dans les intentions — les mouettes, l'épave, la partie de pêche où les deux hommes se querellent et tombent à l'eau, la promenade le long des falaises par quoi le garde-côte veut s'assurer que l'aveugle est bien aveugle, — et dès lors les intentions sont, elles aussi, assez ridicules, et l'histoire n'avance pas, et elle est racontée fort mal. Mais on vit avec les personnages bien longtemps après avoir quitté la salle de spectacle, et c'est l'une des œuvres les plus profondément troubles, investissantes et corrosives que je sache. On voit ainsi qu'il y a d'assez mauvais films qui sont d'assez grands films, et que le cinéma quotidien, le cinéma comme il va, est peuplé de surprises. On voit aussi quel mal peut faire la malédiction de la confusion des langues que j'ai souvent dénoncée ici. C'est un autre aspect que ces deux films américains — et surtout bien entendu le *Journal d'une femme de chambre* — nous en montre ici. Je veux dire la dénationalisation de fait, et la dénaturation qu'elle engendre. Car enfin, tourner le *Journal d'une femme de chambre* à Hollywood, c'est perdre le sens. Attendons l'*Homme du Sud*, le meilleur film, paraît-il, de la série américaine de ce paysan-peintre-artisan, et dont Jean-Paul Sartre me disait qu'il le considère comme une date de cinéma.

La *Pitié Dangereuse*, film anglais, tiré d'un roman de Stefan Zweig, n'a de commun avec la *Femme sur la Plage* que de choisir un infirme pour personnage central. Il s'agit ici d'une jeune paralytique qui se suicidera parce que l'amour qu'elle croyait susciter n'était que pitié, et parce qu'elle a été entretenue dans un fallacieux espoir de guérison. Comparé au film de Renoir, celui-ci est puéril, presque dérisoire. La première différence tient au choix du sujet. J'avoue en effet que, sauf à émouvoir le lecteur par des moyens renouvelés de la *Dame aux Camélias*, la portée générale du roman m'échappe. De plus, le film est aussi dépourvu de sensualité que celui de Renoir en est chargé ; il ne reste plus que le cas posé par le romancier, on pourrait presque dire la démonstration, et dont le titre dit tout le sens. Dans ces limites, le film est, lui, bien conduit et assez satisfaisant, malgré la lenteur de la démarche narrative et le handicap d'une interprétation intelligente mais qui ne paraît pas tout à fait vivante. Je serais donc

plutôt porté à l'indulgence, car il est bien que le cinéma renouvelle la preuve qu'il peut s'annexer aussi la psychologie. Hélas! le film est gâté par l'arrière-plan social, qui est celui de la cavalerie et des mondanités dans l'empire austro-hongrois : c'est un arrière-plan d'opérette, et non de drame psychologique, et faire parler l'anglais à ces hobereaux balkaniques, dans un décor de châteaux meublés par les saisies-warrants, c'est encore un exemple de la confusion des langues et c'est fort peu contribuer à la fuyante vérité du milieu. L'introduction d'un apologue moderne entre aviateurs tchèques de la R. A. F. est trop plaquée pour sauver la partie. Je mentionne ce film parce qu'il se définit à peu près comme le contraire de ce qu'est le cinéma dans ses moyennes : la *Pitié dangereuse* est une aventure intérieure de quelque vérité dans un décor de carte postale, et non point une intrigue entre marionnettes soumises aux fatalités sociales du téléphone, du *drug-store* et du cabriolet.

*Quelque part dans la nuit* me fera mieux comprendre. Pour des raisons qui me sont personnelles, je regarde désormais les dessins animés en me demandant s'il me serait possible de les expliquer efficacement à des petites filles de trois ans et demi. C'est ce que les philosophes nomment le paternalisme. *Quelque part dans la nuit* me rappelle à l'humilité : je ne suis pas du tout sûr d'avoir compris ce film qui met en cause un ancien combattant amnésique, un gang dont l'activité principale ne m'apparaît pas clairement, un patron de cabaret marqué de triplicité, un barman équivoque, une pianiste de jazz au grand cœur, qui offre un divan à l'amnésique, en raison de la crise du logement, des espions auxquels le détective fait allusion, mais qui ont été oubliés dans un autre film, un détective qui sait pourquoi les détectives gardent leur chapeau sur la tête, un second amnésique enfermé comme fou, la demoiselle du second amnésique qui feint de reconnaître les inconnus pour se faire des relations, et, j'allais les oublier, deux millions de dollars égarés dans un égout. Le film policier, ou parapolicier (sauf les sommets du genre : l'*Ombre d'un doute*, ou *Assurance sur la mort*, ou *Dead of night*, ou le vieux *Nosferatu*, par exemple) ne connaît guère qu'une règle : il est dévorateur d'épisodes. A défaut d'une histoire, on voit qu'il y a, en effet, beaucoup d'épisodes. N'allons pas parler de rigueur ni de crédibilité. Ces deux qualités cardinales du récit policier sont englouties dans la division du travail entre scénaristes, sous la direction d'un producteur absurde. C'est ordinairement cela, et à Hollywood plus qu'ailleurs, ce sont ces manipulations qui visent au super-scénario à défaut de la super-production, qu'on nomme la création cinématographique. Il est vrai que le film a les qualités de ses défauts. Il intrigue toujours, il n'ennuie jamais, il se développe selon un rythme qui ne faiblit pas. C'est du cinéma

pour intoxiqués, et qui donne raison aux contempteurs, voire à vous-mêmes, chers profanes.

Un film anglais, *Sweet murderer*, a les qualités qui font outrageusement défaut à *Quelque part dans la nuit* : une grande cohésion interne, une texture irréprochable, une continuité de ligne, une intelligibilité soutenue et la clarté des intentions. En outre, ce « policier » est admirable par l'humour des situations. Mais, par un souci tout anglais de se conformer à la morale sociale, au lieu de soutenir le jeu jusqu'au bout, avec flegme, désinvolture et rigueur, et d'inscrire dans l'intrigue l'apologue à la Wilde que promettait jusque-là le déroulement impavide et la misogynie qui est au centre de l'histoire, les auteurs ont gâté leur sujet par une fin pusillanime, plate et bâclée. Mais, voyez-vous, chers profanes, c'est tout de même le cinéma anglais qui, dans ses moyennes, porte la moindre atteinte à la dignité de l'homme. Ainsi, *Recherché pour meurtre* (qui a pour vedette commune, avec *Sweet murderer*, Eric Portman) sauve un sujet désormais banal, puisque c'est celui même de *Jack l'éventreur* (un meurtrier de jolies filles), et sauve une dérisoire explication psychologique (son père était bourreau) par l'humour, le trait de mœurs, la présence de la ville et l'habileté de la construction. Ainsi, encore, de *Mon propre bourreau*, film tiré d'un roman sur la psychanalyse, de Nigel Balchin. Cet écrivain se recommande par un ton direct, un dialogue pour ainsi dire sténotypé, des histoires qui ne s'oublient pas et rigoureusement plausibles. Le film suit fidèlement le livre dans son propos central et dans ses articulations psychologiques. Ce n'est pas un grand film. Mais c'est l'un des rares films intelligents que j'aie vus depuis quelques mois, et le seul film intelligent que j'aie jamais vu sur la psychanalyse. Finalement donc, ce qui distingue aujourd'hui le cinéma anglais, c'est, me semble-t-il, l'intelligence, je veux dire le tact, la vraisemblance, la construction du récit. *Mon propre bourreau* est sobrement mis en scène par Anthony Kimmins.

*Jean Quéval.*

**Dédée d'Anvers.** — *Dédée d'Anvers*, ou dix ans après. Ce film d'Yves Allégret est en effet une œuvre qui se situe dans le prolongement de la série Carné-Prévert de la période « poésie réaliste ». L'explication est simple : le film devait être mis en chantier environ 1939. L'influence est évidente : on ne cesse de penser au *Quai des brumes*, et l'on découvre ici et là des réminiscences du *Jour se lève* et d'*Hôtel du Nord*. La conséquence est claire : ce dernier-né a sur les autres la supériorité d'un éclat et d'une sûreté dramatiques jamais atteints encore dans ce registre, pour cette raison première que le cinéma, en dix ans, a perfectionné, avec sa technique, sa rhétorique. C'est une conséquence toutefois qui ne va pas sans dire, et le mérite d'Yves Allégret n'est pas mince. Regrettons un scénario ensemble arbitraire et conventionnel, par le dessin des personnages, mais que l'interprétation rend plausible. En effet, outre Bernard Blier, acteur de composition intelligent et consciencieux, qui confirme ici sa haute classe, Simone Signoret, charmante, vive, sensible et sensuelle, et Marcel Pagliero, qui a la présence et l'autorité d'un autre Gabin, ont donné à leurs personnages la puissante crédibilité qui leur fait défaut à la réflexion. Ils sont, il est vrai, supérieurement servis en plu-

sieurs scènes par le dialogue concis d'un nouveau venu, Jacques Sigurd. En somme, très bonne fin de série, mais gâchée malheureusement par une narration un peu lâche et quelques effets trop appuyés. Avec tout cela, *Dédée d'Anvers* est le film le plus noir et le plus cruel que j'aie vu depuis quelques années.

**Maintenant, on peut le dire.** — C'est en quelque sorte le documentaire chimiquement pur. Pas de recherche photographique ni de lyrisme musical, à la différence de la *Bataille de l'eau lourde*. Pas de tendance à l'extrapolation, à la différence de la *Bataille du rail*. Pas d'affabulation, bien entendu, et l'émotion n'est jamais sollicitée par des moyens faciles : ni *Marseillaise*, ni *God save the King*, ni même déclamations *a contrario* des mauvaises têtes, à la différence du *Bataillon du ciel*. Rien que la vie quotidienne de deux agents de l'I. S., un homme et une femme, en France occupée, et reconstituée par ceux qui l'ont vécue; et, quand on nous avertit que tous les épisodes sont authentiques, nous n'avons aucun mal à le croire. Tout cela qui est résolument, méritoirement en deçà de l'art, finit par être décevant, tant tout cela ressemble à ce que nous avons entrevu ou imaginé; aussi parce que nous aimerions être mieux informés du contexte français, qui n'a la valeur ici que d'une toile de fond, et parce que nous ne savons point trop ce qui se passe dans la tête des héros. Sans doute, ils ne sont ni Malraux ni T. E. Lawrence, et sans doute est-il vain de faire à une œuvre le reproche de n'être pas ce qu'elle ne veut pas être. Mais pourquoi diable est-elle projetée en version française au théâtre des Champs-Elysées? Pourquoi mutiler par le doublage le film de guerre probablement de tous le plus honnête, alors qu'il devait être bilingue par vocation même?

**Les pieds nickelés.** — Depuis une quinzaine d'années, sous l'influence et le pro-consulat de Jacques Prévert, le burlesque français n'échappait guère à la satire sociale. *Drôle de drame* de Carné, la *Règle du jeu* de Renoir (pour autant que ce dernier film puisse être considéré comme un burlesque) donnaient le ton. Récemment, le genre a dégénéré en ces tristes pochades que sont l'*Homme* et *Clochemerle*. Que Marcel Aboulker soit félicité d'avoir renouvelé le burlesque français en introduisant les vertus du gag à l'état pur et de la gratuité du comique visuel. Son film est, en outre, unique de deux manières. Il l'est par la nature du sujet. Ces *Pieds nickelés* de notre enfance, découpés en épisodes innombrables, et où chaque épisode était découpé lui-même en gags, par la nécessité de l'illustration, offraient une assez riche matière en ressources comiques. Ils permettaient aussi — c'est l'autre nouveauté du film — d'utiliser ces ressources comiques au service d'un argument homogène dans sa continuité et dans sa progression. Pourtant, malgré l'indulgence qu'appelle le sujet, les mérites de l'intention, la densité des plaisanteries, nous sommes un peu déçus. C'est peut-être parce qu'il manque ces temps morts qui faisaient éclater les gags de *A million dollars legs*, c'est peut-être parce que tout n'est pas de la même veine heureuse, c'est peut-être parce que le comique, dans l'unité de l'argument, et né de lui, lasse à la longue. Mais c'est surtout parce que le comique est le fait de l'acteur plus que du metteur en scène. Or, l'équipe rassemblée par Marcel Aboulker — Rellys, Baquet, Pasquali, etc. — est assez honnête, mais à cent mille piques au-dessous des Américains, et le scénario méritait mieux.

**Les assassins sont parmi nous.** — Il y a, dans ce film allemand, le premier depuis la guerre, une séquence lentement mais habilement amenée en manière de conclusion et de moralité. On y voit le caractère allemand tel exactement que se le représentait le Français sous l'occupation, incarné dans le capitaine, bon père de famille qui célèbre Noël avec une religieuse ferveur, après avoir fait fusiller trente otages environ, dont des femmes et des enfants. A l'abri de quoi se développe la thèse. Elle profite de toutes les commodités du mélo. Face au père de famille, ensemble sanguinaire et bonhomme, dont l'auteur a fait un industriel profiteur et qui insulte aux ruines de Berlin, afin, j'imagine, de mieux amadouer l'occupant russe, se dresse en effet le clan accusateur des braves gens. Accusateur, non justicier. La mission de l'opinion est de témoigner, non de liquider « les assassins qui sont parmi nous » : cette autre nuance de morale politique pour complaire, j'imagine, à l'occupant occidental. Avec cette démarche de mélo, avec ces habiletés, avec une sentimentalité peu contenue, le film est porté de bout en bout par une sensibilité qui sonne vrai. La nar-

ration est lente et lourde, et je n'aime pas beaucoup l'idée d'en faire porter le poids à l'ivrogne amnésique qui se souvient à point nommé; mais l'intérêt est pourtant maintenu de bout en bout à un haut degré de tension, et deux ou trois passages, dont le début, et la mort du vieil opticien, contée dans un style elliptique, sont excellents. Les trois principaux rôles sont bien joués, si les autres comédiens en font trop. La technique renoue sans mal, ici et là, avec la vieille école expressionniste. Tout imparfait qu'il soit, le film mérite, exige même, d'être vu avec l'attention la plus soutenue, pour les raisons que j'ai essayé de mettre en lumière, et pour d'autres, qui vont sans dire.

**A cor et à cri.** — J'ai signalé déjà ce film anglais, l'année dernière, à l'occasion du festival de Bruxelles, sous son titre original : *Hue and cry*. Pour mémoire, c'est un policier à l'échelle enfantine, dans la filiation ouverte pour une œuvre allemande, *Emile et les détectives*. Il se classe, selon moi, parmi les tous meilleurs films conçus sur le thème de l'enfance, avec, outre *Emile et les détectives*, le *Chemin de la vie* (russe), *Sciuscia* (italien), la *Maternelle*, de Jean Benoit-Lévy, et je le crois supérieur à *Nous, les gosses* et à la *Cage aux rossignols*. Mais le souvenir trahit parfois le critique, tant le cinéma va vite. Le lecteur pourra retenir ces points de repère, mais qu'il se garde d'accepter *ex cathedra* une appréciation pareillement cavalière. Ce qui distingue le ton de *Hue and cry*, c'est l'humour et l'aptitude, si distinctive du cinéma anglais, à faire passer le paysage de la ville dans l'histoire (ici, les ruines de Londres). L'interprétation des enfants est excellente, et les adultes n'en sont guère indignes.

**Au loin, une voile...** — Ce film russe vieux de dix ans — pourquoi ne nous est-il montré qu'aujourd'hui? — peut s'entendre, dans la perspective de l'histoire révolutionnaire, comme une suite au mémorable *Cuirassé Potemkine*. Il ne le fait pas oublier. Le souffle épique ne porte pas cette œuvre, et elle ne s'égale pas à la grande série du cinéma soviétique muet; mais elle ne manque ni d'habileté ni de fraîcheur, et elle est remarquable par la façon de faire passer la leçon d'histoire révolutionnaire à travers une anecdote enfantine. Si l'ennemi (en l'espèce, les officiers du tsar) est caricaturé, conformément à la tradition du cinéma russe, c'est de moins choquante manière qu'à l'accoutumée. Les deux garçons sont parfaits et sensibles; l'interprétation des adultes, en revanche, vaut surtout par une bonne « distribution » des types morphologiques, et, dès qu'ils jouent, ils chargent plus ou moins. Il y a de bons passages muets, et les morceaux de bravoure (l'investissement de la maison, la chasse sur les toits, etc.) sont assez brillamment montés. Parfois transparaît le goût du mime, et il y a du Charlot volontaire et du Charlot involontaire, et l'histoire est narrée dans un registre qui va s'infléchissant du drame à la caricature et de la caricature à la comédie. Ce n'est pas un mauvais microcosme des qualités et des défauts du cinéma russe.

**The bishop's wife.** — Ce n'est pas un apologue de Rabelais, ce n'est pas non plus un conte de La Fontaine. Cette femme d'évêque est énormément respectée par tous les mâles et femelles du diocèse, et l'histoire finit dans la sentimentalité béate. Hollywood ne raconte ici qu'une mince et très conventionnelle anecdote : l'évêque est surchargé de travail, et une ombre passe sur l'harmonie conjugale. Cela fait une histoire pour l'unique raison que l'harmonie conjugale est rétablie par un ange. En somme, c'est pour s'être souvenu de l'*Homme invisible*, et avoir fait passer la métaphysique dans la tangibilité cinématographique, que ce film a quelque existence pauvrement autonome. Il est très convenablement mis en scène, il bénéficie des éclairages et des cadrages du maître opérateur Gregg Toland, et il est supérieurement interprété par le trio Loretta Young, Cary Grant et David Niven, soit deux Anglais et une Américaine. Tout est aimable ici, le ton de comédie, la représentation de l'univers américain, et la religion même. — J. Q.

## *ARTS*

**Les expositions printanières n'ont pas eu l'ampleur de celles de l'hiver et du printemps passés. Pourtant, si les galeries se sont bornées le plus souvent à présenter l'œuvre d'un peintre, l'activité**

a été grande dans les Musées, toujours occupés à compléter leur réouverture.

Versailles, le musée le plus visité de France, reprend vie après le long sommeil de la guerre. Une prudence qui fut parfois jugée excessive en a protégé les moindres décors. Tout ce qui pouvait être enlevé du château en fut enlevé : tableaux, sculptures, objets d'art, et même, dans certains cas, boiseries et glaces, si bien que, pour quelques années, le château reprit cet air d'abandon qu'il connut plusieurs fois aux périodes noires de son histoire.

Les châteaux détruits autour de Léningrad montrent que tant de soins auraient pu s'avérer nécessaires. Mais, le danger écarté, on regrette les précautions superflues, car il faut beaucoup de temps, de patience et d'argent pour remettre tout en place. Peu à peu cependant, grâce surtout à la ferveur de M. Mauricheau-Beaupré, Versailles retrouve son visage. Et pour qu'un peu de bien sorte de tant d'épreuves, ces réouvertures amènent quelques surprises heureuses : avec le Trianon de marbre, Trianon-sous-bois est désormais accessible au public. Dans la Chambre de la Reine, les panneaux de l'alcôve, en soie brochée, viennent d'être reconstitués, — d'après des fragments de l'ancien tissu — cadeau somptueux des soyeux de Lyon. Quant à la Salle du Sacre, la voici rétablie dans sa dignité primitive, avec les trois peintures napoléoniennes que Louis-Philippe avait prévues pour elle : le Sacre et la Distribution des Aigles, de David; la Bataille d'Aboukir, de Gros. L'achat par le Musée de Versailles l'année dernière, de la réplique du Sacre de David mit fin à la querelle du Sacre que le Louvre et Versailles se disputaient depuis 1889. Le tableau original, après l'exposition universelle où il avait figuré, avait été porté au Louvre et y était resté. En 1893, la toile de Roll célébrant l'anniversaire des Etats Généraux, était venue former, à Versailles, un bien pâle vis-à-vis à la Distribution des Aigles.

La réplique du Sacre qui fut exécutée par David et par son élève Rouger, ne le cède en rien à l'original. Datée par l'auteur même de 1802 à 1822, elle reproduit dans son ensemble la même succession de portraits impériaux que la toile primitive. Les souvenirs moins précis de l'auteur donnent à cet ensemble un aspect moins figé que l'original. Les couleurs du groupe des princesses sont plus vives, plus heureuses peut-être, et le groupe des tribunes est traité plus librement. Quelle chance extraordinaire que de voir cette toile, qui servit plus d'une fois à satisfaire une curiosité d'assez mauvais aloi, aussi bien en France qu'à l'étranger, qui fut à une échelle monstre quelque chose d'analogue à ces tableaux de complaintes que l'on promenait dans les foires pour en faire l'explication, qui servit même de rideau de théâtre, aboutir enfin à l'endroit où l'attendait une bordure de mêmes dimensions, à côté des compositions monumentales destinées à lui correspondre!

C'est encore David qui triomphe à l'Orangerie à l'exposition

du bi-centenaire. Quelle grande œuvre, mais comme elle est inégale! Devant les portraits, on se sent toujours sur un terrain solide. Bien sûr, les uns font penser à Perronneau et même à Greuze, d'autres à Géricault et à Delacroix. Quand on est né en 1748 et mort en 1825, comment ne pas regarder les deux versants? Mais, quel que soit le sens où le courant l'entraîne, dans la peinture de portraits, David appartient à cette lignée de peintres fidèles à la réalité qui surent donner le prestige de la vie aux visages des hommes de notre pays, depuis le portrait du roi Jean jusqu'aux portraits de Courbet et de Manet.

Les grandes compositions n'apportent pas toutes des satisfactions de même ordre. Quelques-unes sont bien ennuyeuses, malgré la science de leur composition que l'on voudrait parfois moins apparente. Le Serment des Horaces est pourtant un beau tableau, surtout depuis qu'un nettoyage récent l'a débarrassé du vernis jaunâtre qui en rendait les véritables couleurs illisibles. Mais c'est devant le Marat, le Bara et le dessin de Marie-Antoinette conduite à l'échafaud que l'on sent de quelle puissance d'émotion le peintre est quelquefois capable.

Avec l'Hommage à David, la saison nous apporte au Musée d'Art moderne une exposition Suzanne Valadon, assez complète et ordonnée avec beaucoup de soin et, galerie Weill, une exposition Renoir, limitée en nombre, mais composée surtout d'œuvres appartenant à des collectionneurs, rarement accessibles au public. Ceux qui ont vu à peu de jours de distance l'exposition Suzanne Valadon et l'exposition Renoir n'ont pas manqué de ressentir un choc en passant d'une peinture à l'autre. Voilà donc deux peintres qui consacrèrent tous deux le meilleur de leur art à peindre la femme! Mais quels mondes différents et où sont les qualités viriles? J'aime Renoir, son art m'enchante et me touche, et il n'y a pas de jugement de valeur dans cette constatation. Mais que de bonheur suppose le développement d'un art comme le sien! Que son univers paraît simple et apaisé — malgré le drame de ses mains — à côté de celui dans lequel la petite acrobate blessée a dû lutter pour devenir un des premiers peintres de notre temps. Sur les portraits successifs de Suzanne Valadon, on voit s'inscrire la dure épreuve de la vie. Depuis la jeune fille encore enfant, au regard clair, à la tête fière, tant de misères, de passions et de joies viennent marquer le beau visage! Mais l'art, lui, ne change guère de caractère. Il est tout d'une pièce. Dès les premières toiles, l'œuvre est tracée, dans sa personnalité et sa force. Ce sont déjà les nus féminins un peu cruels, cernés de lignes implacables d'où la tendresse n'est pourtant pas exclue, les natures mortes si nettes, les paysages précis. Parfois, cependant, une détente : la main maternelle se laisse aller et trace le fin profil de l'enfant, aussi doucement qu'un dessin de Clouet. Destin étrange d'une artiste d'exception que cette exposition mettra peut-être à sa vraie place.

A ces rétrospectives, il faut ajouter la présentation d'un vivant déjà notoire, Dunoyer de Segonzac, à la Galerie Charpentier.

Un peintre déjà avancé dans son œuvre doit se soumettre parfois à cette grave confrontation avec lui-même que permet seule une vaste exposition d'ensemble. Il en tire au moins autant d'enseignements que le public. Segonzac vient d'affronter cette épreuve avec un nombre assez considérable de peintures, de gravures et d'aquarelles. On a pu y voir à quel point les différences de techniques influent sur le talent des créateurs. Car la peinture de Segonzac, malgré de magnifiques réussites, ne reste pas toujours sur le même sommet. Le peintre, virtuose, mais séduit par toutes les tentations, entre tant de moyens trop riches, ne choisit pas toujours le meilleur. Tout au moins ne sacrifie-t-il pas à la mode et suit-il son propre penchant. Peut-être, dans les cadres rigides d'un art classique, aurait-il trouvé plus facilement son chemin?

L'aquarelle l'oblige à atténuer la crudité de ses tons. Le dessin s'en ressent et y prend une douceur nouvelle. L'artiste, libéré du choix que lui imposait une matière trop riche, se détend et crée pour la délectation.

Mais c'est dans son œuvre gravé que Segonzac trouve encore sa plus belle expression. Il y prend une place magistrale, la première sans doute parmi tous les graveurs de son temps. Peu de gravures ont la qualité des illustrations des Géorgiques. Le dessin, léger, aérien, servi par une technique si souple qu'elle en paraît facile, prolonge le texte de Virgile et fait corps avec lui, à tel point que ceux qui ont vu les deux œuvres côte à côte ne pourront plus jamais les séparer. C'est l'expression parfaite de ce culte de la nature qui paraît être la raison profonde de l'activité créatrice de Segonzac.

*Lucie Mazauric.*

## *MUSIQUE*

***REPRESENTATION DU COVENT GARDEN OPERA : PETER GRIMES***, de Benjamin Britten (*Opéra*). — ***LE FESTIVAL DE MUSIQUE FRANÇAISE DE STRASBOURG.*** — Ce ne fut point seulement une manifestation de la cordiale sympathie des deux peuples, cette visite du Covent Garden Opera à notre Académie nationale de musique, mais bien un témoignage de la renaissance musicale britannique à laquelle nous assistons présentement. Le *Peter Grimes* de Benjamin Britten, représenté par la troupe anglaise, a remporté un succès triomphal; et si l'on fut heureux de donner cours aux sentiments d'amitié pour nos voisins d'outre-Manche, ce fut bien l'ouvrage lui-même, son auteur et ses interprètes, que l'on applaudit, ce furent la nouveauté de l'œuvre, sa valeur, qui firent demeurer les spectateurs, ordinairement si pressés de quitter le théâtre, pendant plus de cinq minutes après le

baisser du rideau pour rappeler à cinq ou six reprises les artistes et le chef d'orchestre.

J'ai dit l'an dernier, en revenant du festival de Lucerne où le British Opera Group avait représenté *The Rape of Lucrecia* et *Albert Herring*, ce que M. Benjamin Britten apportait à la musique et comment sa forte personnalité, son souci de rajeunir une forme d'art que l'on prétend usée, mais qui n'a besoin de rien d'autre, pour se renouveler, que de n'être plus dédaignée de la plupart des musiciens contemporains, s'étaient manifestés dans ces deux ouvrages et avaient conquis un public surpris de trouver tant de fraîcheur et de sincérité joints à tant d'habileté technique. *The Rape of Lucrecia* a été monté cet hiver au théâtre de Mulhouse qui est venu en donner récemment une représentation malheureusement unique au théâtre Sarah-Bernhardt. Nous ignorons encore à Paris *Albert Herring*, mais nous aurons bientôt sans doute l'occasion de l'entendre. Dans ces deux ouvrages — une tragédie lyrique et un opéra-bouffe — Benjamin Britten n'emploie qu'un orchestre réduit : douze instrumentistes lui suffisent, et dans *The Rape of Lucrecia*, le chœur qui commente l'action et intervient à la manière du chœur antique, est simplement figuré par deux récitants, homme et femme, placés de chaque côté du théâtre. Cette économie de moyens n'empêche nullement le compositeur d'atteindre la vraie grandeur. Il semble même que tant d'austérité, de dépouillement, convienne exactement aux deux sujets qu'il a traités, pourtant si bien opposés l'un à l'autre dans l'esprit et dans la forme. Après ces réussites parfaites, nous étions curieux d'entendre *Peter Grimes*, antérieur de deux ou trois ans. Nous n'avons pas été déçus et l'opéra en trois actes et un prologue de Benjamin Britten nous a montré que nous avions affaire à un musicien dont le renoncement n'est point pauvreté, mais au contraire une marque de sa force consciente.

Le livret de *Peter Grimes* a été tiré par M. Montague Slater du poème de Georges Crabbe. *The Borough* (le Bourg), publié en 1810. « Vicar » de son village natal du Suffolk après avoir exercé quelque temps la chirurgie à Aldeborough, Crabbe connaissait bien les gens de la côte est de l'Angleterre, cette population de pêcheurs et de gens de mer, et il a voulu les peindre tels qu'il les a vus. Si le librettiste a retardé l'action de quelques années, il a, pour le reste, suivi de très près le poème de Crabbe et n'a demandé qu'au sujet lui-même l'élément dramatique dont il avait besoin, et qu'il a su renforcer en demeurant simple et vrai.

Peter Grimes est un pêcheur, d'humeur violente mais sans méchanceté. La vie lui est dure, et la malechance le poursuit : son mousse est mort de froid, à la mer. Peter, accusé de négligence passe en jugement. Tout le village lui est hostile et manifeste contre lui durant l'audience. Le juge prononce sa sentence : Grimes ne devra plus employer d'apprenti. Seule, Ellen Orford, la maî-

tresse d'école, a pitié de lui. Elle sait qu'il n'est point responsable de la mort du mousse, et elle le réconforte.

Tout ceci nous est exposé dans un prologue, vivant, dramatique, mais où les traits de satire abondent. Au premier acte, sur la plage, les pêcheurs chantent en préparant leurs filets; ils feignent d'ignorer Grimes qui s'efforce en vain d'appareiller sans aide. Le pharmacien du bourg, compatissant, lui propose de lui confier un orphelin qu'il a recueilli. Malgré la foule hostile, Ellen prend sur elle de l'aller chercher. Mais le vent a fraîchi et la tempête oblige les gens à se disperser. Le second tableau se passe à l'intérieur de l'auberge. Ellen Orford y amène le gamin, pâle, souffreteux, que Peter Grimes entraîne avec lui vers sa cabane.

Nous retrouvons au second acte le décor de la plage : c'est le matin du dimanche, et les gens se rendent à l'office; John — l'orphelin — demeure un moment seul avec Ellen qui essaie de le distraire. Il est triste, il appréhende cette vie nouvelle qui va commencer pour lui. On entend déjà les répons du service divin. Grimes survient, coupe court aux effusions d'Ellen et du gosse, les bouscule un peu. Ellen en fait reproche au marin; les bourgeois sortant de l'église surprennent la dispute, et Grimes, apeuré, s'enfuit en entraînant l'enfant. Mais pêcheurs et bourgeois, précédés du tambour de ville, se rendent en cortège chez Grimes.

Celui-ci songe à ce que pourrait être la vie auprès d'Ellen; mais pour prétendre épouser l'institutrice, il faudrait gagner beaucoup d'argent... John, dans un coin, pleure en silence. On entend le bruit de la foule qui s'approche. Grimes pousse devant lui son nouveau mousse, pour se hâter d'appareiller avant l'arrivée des curieux; mais l'enfant, en descendant la falaise, glisse, tombe sur les rochers et se tue.

Et nous voici, au troisième acte, sur la plage où, pour la fête du bourg, l'on danse au clair de lune. On n'a point revu Grimes et l'on s'en inquiète. Mais un pêcheur dit à Ellen que le bateau de Peter est amarré dans le port; et la mer a rejeté sur le sable le chandail du mousse, sans que l'on ait revu celui-ci. On décide de rechercher Peter Grimes; une chasse à l'homme s'organise; mais celui-ci survient, écrasé par son destin. Et pour le soustraire à la fureur de la foule, un vieux capitaine retraité lui conseille de prendre la mer pour s'éloigner définitivement. Grimes obéit, prend le large et saborde sa barque pour échapper à la fatalité qui l'accable.

Sur ce livret tout simple, Britten a écrit une musique pareillement directe, jaillie spontanément, exempte de toute vaine rhétorique, une musique qui vous prend et vous secoue, mais par sa seule sincérité. Elle explique à tout moment l'anxiété de l'homme innocent des malheurs qui l'accablent, point responsable des coups du sort qu'on lui impute à crime. Mais elle dit aussi, avec la même sobriété, la férocité de la foule, aveuglée par son besoin de

découvrir un coupable à tout prix, sans se soucier de la justice. Personne, depuis Moussorgski, n'a mieux su traduire par la musique les sentiments élémentaires, cette âme collective, tumultueuse, prompte à la colère. C'est le dialogue du peuple et de l'homme isolé, traqué, qui donne à l'ouvrage sa grandeur. C'est Œdipe, écrasé par le destin, mais un Œdipe en suroît de pêcheur du Suffolk. Le vent, les embruns, l'odeur même du goudron et de la rogue, semblent perceptibles dans cette partition. Et aussi bien des traits du caractère anglais. Il y a chez Benjamin Britten un peintre de mœurs qui rappelle Hogarth. Il en a la franchise et l'originalité. Son prologue est, en ce sens, un vrai chef-d'œuvre où l'humour côtoie la tragédie. Le bel interlude du premier acte, la scène entre Grimes et Ellen, le second tableau, à l'intérieur de l'auberge, le deuxième acte tout entier; le prélude du troisième acte et la farandole qui le suit, l'entrée de Peter et le court dialogue avec le captain Balstrode, le finale enfin, sont des pages maîtresses dont la plénitude est admirable.

L'interprétation a été digne de l'ouvrage : l'orchestre de l'Opéra — seul élément parisien de la représentation — s'est piqué d'honneur en la circonstance et, avec un minimum de répétitions, a, sous la conduite du chef londonien Karl Rankl, donné une exécution vigoureuse, nuancée, impeccable de *Peter Grimes*. Au premier rang des artistes du Covent Garden, il faut rendre hommage à Richard Lewis et à Mrs. Doris Doree, Peter et Ellen, dont la voix aussi bien que le jeu dramatique et sobre ont fait merveille. Auprès d'eux, Tom Williams (captain Balstrode), Owen Brannigan (le juge), Grahame Clifford (l'apothicaire), Mrs. Edith Coates (Auntie, l'aubergiste), ne méritent aussi que des éloges. Mais ce sont peut-être plus encore les chœurs qui nous ont émerveillés : leur chef, M. Douglas Robinson, a su faire de chacun de ses choristes un artiste qui chante, mime, danse, ne cesse point un seul instant de prendre part à l'action. Et la qualité vocale des ensembles égale celle des meilleurs chœurs russes dont nous gardons le souvenir.

La mise en scène de Tyrone Guthrie, les costumes et les décors de Tanya Moisewitch sont saisissants : rien d'inutile, rien qui ne soit simple et puissamment évocateur. Il y a une profitable leçon à retenir de cette visite du Covent Garden Opera. Et ce que l'on est heureux de constater aussi, c'est que l'ouvrage de Benjamin Britten apporte à la musique anglaise ce qu'elle n'avait pas eu depuis Purcell : un opéra national qui est en même temps une œuvre d'art assez largement humaine pour être comprise et admirée partout où on l'entendra.

●

Après avoir, l'an dernier, renoué la tradition de ses festivals avec une semaine consacrée à Jean-Sébastien Bach, Strasbourg a voulu,

cette année où l'on célèbre le troisième centenaire de la réunion de l'Alsace à la France, mettre à l'honneur la musique française. Projet plus audacieux que l'on ne pourrait croire : un festival ne peut réussir qu'en attirant une clientèle cosmopolite dont le snobisme n'est point absent. Et chacun sait, hélas! que les programmes de musique française ne sont pas ceux qui remplissent les salles de nos concerts, quelque prestigieux que soient les noms de nos compositeurs passés ou présents. Bravement, les Amis de la Musique de Strasbourg se sont laissé convaincre par leur président, le professeur Pautrier, et se sont lancés à l'aventure. *Audaces fortuna juvat;* le succès a passé les espérances, et la preuve est faite que l'on peut trouver un élément de succès très large où l'on redoutait de n'intéresser qu'un nombre réduit de connaisseurs.

L'habileté des organisateurs s'est révélée dans le choix, on pourrait dire dans le dosage des éléments divers du festival : chacun y a trouvé son compte. Des chefs d'orchestre de valeur « internationale » comme on dit aujourd'hui, connus, aimés du public. Des solistes non moins prestigieux; des orchestres qui sont parmi les meilleurs : l'orchestre national de la Radiodiffusion française, ceux de Strasbourg — radio et municipal — des masses chorales réputées, comme le chœur de Saint-Guillaume et le chœur de l'abbé Alphonse Hoch, auxquelles se sont jointes les classes de solfège du Conservatoire. Et puis un choix d'ouvrages allant du Moyen Age et de la Renaissance jusqu'aux modernes, jusqu'à Guy Ropartz, Florent Schmitt, Louis Aubert, Francis Poulenc et Darius Milhaud. Tout cela composait une sorte de vaste panorama, une grande synthèse de l'école française, de ses origines jusqu'à nos jours. Et pour la présenter, le cadre le plus merveilleux, le mieux approprié aux œuvres elles-mêmes : la cathédrale pour la musique religieuse; la cour et les salons du château des Rohan pour la musique ancienne; la salle de l'Aubette pour la musique de chambre moderne; le palais des Fêtes pour les concerts avec grand orchestre. Impossible d'imaginer mieux — sans compter les ressources touristiques de l'Alsace, l'attrait — point négligeable — de vins et de spécialités culinaires dont la réputation s'étend dans le monde entier : Strasbourg est désormais pour la France ce que Salzbourg fut pour l'Autriche, ce qu'Edimbourg est en train de devenir pour la Grande-Bretagne, le lieu de rencontre annuel des amateurs de musique.

Si la part faite aux gloires consacrées, à Berlioz, à Rameau, à Debussy, à Franck, à Fauré, a naturellement été large, la musique moderne n'a point, pour autant, été négligée : sans parler d'une magnifique exécution de *Jeanne au bûcher* d'Arthur Honegger (nos amis Suisses n'en voudront point aux Strasbourgeois d'avoir fait place à Honegger parmi les musiciens français), des trois concerts de l'Orchestre National dirigés par R. Désormière, D. E. Inghelbrecht et Charles Münch, on eut à Strasbourg la pre-

miere audition « mondiale » d'un *Divertimento* de M. J. Guy-Ropartz et d'un *Quatuor* d'archets de M. Florent Schmitt. Le divertissement est écrit pour une formation restreinte : une flûte, un hautbois, deux clarinettes, un basson, deux cors, une trompette, une modeste percussion, et le groupe habituel des archets. Il débute par un mouvement lent, où l'on peut voir l'évocation d'un paysage empreint de calme et de mélancolie. Un passage animé succède à ce premier mouvement; son architecture, assez libre, mêle la forme sonate à la forme rondeau, sans véritables développements. Un rappel du mouvement lent est suivi de quelques mesures alertes pour finir. Ouvrage intime et simple, mais non sans émotion ni grandeur : Guy Ropartz est de ceux qui n'écrivent que lorsqu'ils ont à exprimer quelque chose de personnel et de profond, et rien de ce qu'il produit n'est indifférent. Son *Divertimento* a obtenu un vif et légitime succès auquel fut justement associé l'Orchestre municipal sous la direction de M. Ernest Bour.

Le *Quatuor en sol dièse*, de Florent Schmitt, a été salué unanimement comme un pur chef-d'œuvre qui demeurera auprès du *Quintette*, de la *Sonate* de piano et violon, et du récent *Trio* pour attester la vigueur et la plénitude du maître aussi bien dans le domaine de la musique de chambre que dans celui de la symphonie. Des quatre mouvements, le premier, modéré, semble représenter le rêve; le deuxième, vif, la joie; le troisième, lent, la douleur; le finale, *eroïco-giocoso*, la joie dans l'effort. Jamais les ressources de quatre archets n'ont été utilisées avec autant de diversité et de puissance; jamais non plus il n'a semblé que l'épithète *pure* se puisse joindre plus à propos au mot *musique*. Pas la moindre littérature dans cette œuvre pourtant expressive, persuasive, et qui s'empare de l'auditeur dès la première mesure sans laisser aucun doute sur ce que l'auteur a voulu suggérer. Le Quatuor Calvet en a donné une exécution impeccable et chaleureuse, qui a déchaîné l'enthousiasme. Le *Quatuor* de Florent Schmitt a été un des grands succès du festival.

*René Dumesnil.*

**Clément Janequin, musicien de la Renaissance**, par *Jacques Levron* (Edit. Arthaud, Grenoble et Paris). — Nous ignorions tout de Clément Janequin, hormis son œuvre, et les biographies se bornaient à nous dire qu'il était « probablement » français et qu'il fut l'élève de Josquin des Prés. Et voici que M. Jacques Levron, reprenant les conclusions d'une étude de M. Maurice Cauchie, nous apporte sur la vie de Janequin, sur son entourage, sur son caractère, des précisions qui éclairent l'homme, et, par contre-coup, expliquent son œuvre. Quand il s'agit d'un artiste comme Janequin, à juste raison considéré comme un des maîtres de la musique française, la découverte est d'importance. Ce travail consciencieux, et qui repose sur des documents indiscutables, fait grandement honneur au patient érudit qui sut le mener à bien.

**Un grand musicien français, Marie-Joseph Erb, sa vie et son œuvre**, textes de *Pierre de Bréville, Marie-Joseph Erb, Théodore Gerold, Albert Schweitzer, Félix Raugel, Norbert Dufourcq, Robert Redslob, Ernest Bour, M.-L. Boellmann, Alphonse Foehr, Jean Erb*

(Edit. F.-X. Le Roux, Strasbourg et Paris). — Au moment où s'ouvrait le festival, paraissait à Strasbourg un livre consacré à la mémoire d'un des compositeurs les plus remarquables de l'Alsace, et qui sut le mieux traduire dans ses œuvres l'âme de son pays natal. Marie-Joseph Erb, qui fut à l'école Niedermeyer le condisciple de Gabriel Fauré, resta fidèle à sa petite patrie où il fit carrière d'organiste et où il forma de nombreux élèves. Exécutant remarquable, il a, dans ses ouvrages personnels, affirmé ses dons de coloriste, et ses *Images d'Alsace*, pour orchestre, aussi bien que ses mélodies, ses ouvrages de musique de chambre, ses pièces religieuses, lui ont valu une juste notoriété. Agé de quatre-vingt un ans en 1940, Erb réussit à s'échapper clandestinement de Strasbourg et se réfugia à Périgueux où il écrivit un triptyque, *En Dordogne*. Il rentra en Alsace en octobre, et y mourut le 8 juillet 1944, sans avoir vu la libération. Il avait tenu les orgues de Saint - Jean pendant soixante ans, et su créer, par dessus les forces qui se sont si souvent opposées sur cette terre d'Alsace, une œuvre digne de lui survivre.

**Les Orgues et les organistes de la Cathédrale de Strasbourg**, par *Félix Raugel* (Editions Alsatia, à Colmar). — Abondamment illustrée, cette plaquette retrace non seulement l'histoire de l'instrument et des musiciens qui en furent les titulaires, mais aussi, et par contre-coup, un peu de l'histoire même de la capitale alsacienne et de sa vie artistique depuis 1260, année où la cathédrale reçut son premier grand orgue construit par un facteur inconnu, jusqu'à nos jours.

**Debussy et d'Annunzio, correspondance inédite**, présentée par *Guy Tosi* (Editions Denoël, Paris). — Ce luxueux volume, enrichi de portraits, de reproductions de dessins et d'autographes, vaut non seulement par la correspondance du poète et du musicien et par le vivant commentaire dont elle est l'objet, mais aussi par ses notes explicatives abondantes et claires. Il apparaît indispensable à qui se propose de connaître les auteurs du *Martyre de saint Sébastien*, car c'est toute la genèse d'un chef-d'œuvre, toute l'histoire de sa réalisation, qui vivent et palpitent en ses pages.

## *DISQUES*

LE JEUNE MOZART ET L'AIR DE FRANCE. — En Mozart surtout il est émouvant et délicieux de saisir le génie dans sa fleur. On est accoutumé pourtant de ne guère nous donner que les grandes œuvres de la maturité, et c'est à « L'Anthologie Sonore » que nous devons deux compositions de l'enfance et de l'adolescence.

Mozart avait douze ans quand, lors de son second séjour à Vienne, il écrivit, outre deux messes, trois offertoires, deux symphonies et un lied, son premier opéra-bouffe italien et un bref opéra-comique : *Bastien et Bastienne* (1) qui lui fut commandé par Messmer et qu'il composa (ou acheva) dans l'été de 1768. Ce sont les débuts de Mozart au théâtre, la *Finta* n'ayant pas encore été jouée quand *Bastien et Bastienne* fut représenté au mois d'octobre, dans le « jardin d'été » de Messmer et sous la direction de Mozart lui-même. Il est probable que les Mozart avaient entendu à Paris la pièce de Favart et qu'ils avaient emporté le livret dans le dessein de le faire traduire. Il est donc possible que Mozart ait commencé dès alors, c'est-à-dire à huit ou neuf ans, d'écrire la musique de ce petit opéra que Léopold dans son catalogue place d'ailleurs avant la *Finta Semplice*. Quoi qu'il en soit, l'influence de l'opéra-comique français baigne ce premier théâtre mozartien, influence curieusement assortie d'une autre qui

(1) Anth. Sonore 801 à 806. — Koechel 50; Wizewa 62 et 63.

procédait elle-même de la première : celle des opérettes viennoises de Hiller.

Pour l'argument, c'est une bergerie dans la manière du temps, mais avec une pointe parodique qui vise Rousseau et le *Devin de Village*. Mais Mozart change ce Florian en Marivaux : tout devient juste, sensible, humain par le miracle de ces airs d'une grâce si simple, tantôt vifs et piquants quand l'emporte l'influence française, tantôt d'un dessin mélodique plus grave et qui annonce les *lieds* futurs; au reste, le premier air est un pur lied allemand dont le thème sera repris par Mozart vingt ans plus tard dans l'*andante* varié de son dernier trio de piano. Ce n'est point le seul embryon glorieux que contienne notre opéra et l'ouverture (sortie directement, elle, avec ses modulations mineures, de l'opéra français) invente le thème que Beethoven — réminiscence ou hasard, on en discute encore — retrouvera dans le mouvement initial de l'*Héroïque*. Bien française, cette ouverture l'est encore, contrairement aux hors-d'œuvre disproportionnés de l'opéra italien, par sa dimension et son caractère également appropriés à l'objet. Précieuse indication sur le goût, l'intelligence de l'enfant-Mozart, et sur sa liberté. Cet opéra-miniature, qui est une manière d'exquise boîte à musique, était prédestiné — Mozart y a-t-il songé? — aux marionnettes. C'est ainsi qu'on le jouait à Salzbourg et, depuis, à Paris. Cet enregistrement a d'ailleurs été fait pour les Comédiens de bois de J. Chesnais. — L'orchestre réduit, sous la direction de M. Cloez, met délicatement en relief l'action musicale et accompagne le chant, dont sont chargés M. André Mondé, Colas énergique et bouffon, M. Paul Derenne, aimable Bastien et Mme Martha Angelici qui est la voix même de Mozart.

Le grand *Divertimento* (2) en ré majeur, écrit quatre ans plus tard (juin 1772, la date est de la main de Mozart sur le manuscrit), marque une étape importante de l'évolution du génie mozartien; cette œuvre, plus authentiquement que la *symphonie en fa* un peu antérieure, fixe le moment musical où Mozart se dégage de l'influence italienne et où son art est marqué d'une empreinte nouvelle qui est proprement l'empreinte allemande. L'œuvre, qui procède directement de la *cassation*, un peu hâtive sans doute, témoigne de la maîtrise du jeune compositeur par la solidité et la richesse de l'orchestration; elle est ingénieusement adaptée aux ressources instrumentales de Salzbourg, et voilà pourquoi, si l'on n'y entend point de clarinettes, on y trouve quatre cors. L'*allegro* en ré commence par trois mesures d'un rythme frappé, puis les cordes et la flûte alternent; elles vont parler seules — deux violons, deux altos — dans l'*adagio*, et encore dans le *menuet* où les violons sont chargés de ces effets de vielle semblables à ceux de l'ouverture de *Bastien* et qui viennent les uns et les autres du *Galimatias* de la Raye. Ces deux œuvres si précieuses pour le mozartien (la

(2) Ib. 133-134. — K 131; W 144.

seconde exécutée sous la direction de Goldsmith) sont gravées avec cette exigence de perfection à laquelle nous a accoutumés l'Anthologie et qui leur a valu d'ailleurs le grand prix du disque.

L'art de Mozart n'est point une ascension continue : même — ou surtout — entre terre et ciel, il se balance, s'élance et plonge; toute l'humanité de ce génie céleste est dans ces élans, ces rebondissements où l'on sent l'appui de la terre. Ainsi trouve-t-on pour chaque phase, au sommet de l'ondulation, un instant d'équilibre miraculeux, de perfection pure, qui nous ravit tout entier. Le *Concerto en sol* (3), dans la phase éblouissante et rapide des concertos pour violons, est un de ces moments : entre le premier concerto en ré où Mozart, comme un oiseau, s'essaye et prélude à un chant nouveau, et le second, dans le même ton où il est devenu si maître qu'il cède à la virtuosité, celui-ci atteint, on voudrait dire : dépasse (dans *l'adagio*) cette pureté parfaite, déchirante et nue. Décidément, c'est dans ses périodes « françaises » que Mozart atteint au suprême bonheur, — sans doute le sentait-il d'instinct quand il inclinait tant vers Paris, qui ne sut pas le retenir. En tout cas, cette grâce française — et je n'entends pas « grâce » dans son sens faible mais au sens le plus providentiel — comme elle est reçue et répandue par Jacques Thibaut! Auprès de cet art où rien ne pose, comme l'art des plus grands nous paraît charnel! — L'orchestre (auquel Paul Paray donne l'indispensable transparence) expose tout entier un premier sujet, puis laisse aux vents et aux violons exposer le second. L'importance de ce prélude de l'allegro nous donne la mesure de l'œuvre : ampleur, profondeur, pathétique intérieur. Sur une brève transition où se découvrent les cors et les hautbois, le solo s'élève, pour alterner de nouveau avec l'orchestre. L'*adagio* n'est qu'un chant — parmi les plus beaux que Mozart ait chantés, parmi les plus beaux de toute la musique — confié d'abord aux flûtes qui accompagnent les violons en sourdine, puis le violon solo s'empare de ce chant d'une sérénité poignante et qui, pourtant, s'élève à peine au-dessus du silence. Nul romantisme (mieux vaut n'y pas chercher une confession, ni même une confidence), mais c'est l'homme même, — une ouverture sur l'âme. Ah! que cette plainte descend en nous, s'enfonce, nous emplit le cœur!

Et Mozart n'a que dix-neuf ans. L'année suivante, il s'éprend sans doute de Mlle Jeunehomme, célèbre pianiste française, à qui il offre ce *Concerto en si bémol* (4) qui s'élève — et manifeste une volonté d'élever le genre — à des hauteurs où l'œuvre s'isole au-dessus des concertos passés et futurs. Mlle Gaby Casadesus est, elle aussi, amoureuse de Mozart (comment ne pas l'être?) et avec une tendresse, une délicatesse exquises, elle garde jusque dans le pathétique « français » des dialogues avec l'orchestre (dirigé par

(3) Polydor 566.230 à 232. — K 216; W 236.
(4) *Ibid.* 566.235 à 237. — K 271; W 275.

Paul Paray), jusque dans l'épanchement douloureux de l'*adagio*, cet accent si féminin qu'à coup sûr Mozart avait voulu pour son œuvre. Quant au *Menuet* écrit pour faire valoir la virtuosité de Mlle Jeunehomme, elle y triomphe, mais avec une bien louable pudeur.

C'est pour une jeune Française encore que Wolfgang va écrire une de ses œuvres les plus aériennes, dans le temps même que pèsent sur lui les déceptions, les embarras matériels, les soucis de santé, que lui valent l'ingratitude et les dédains de Paris. Il piétine, frappe aux portes, souffre dans des antichambres glacées : nul ne s'intéresse à lui, excepté le duc de Guines. Celui-ci joue de la flûte, sa fille de la harpe, tous deux « à merveille », la jeune fille sera l'élève de Wolfgang. Ainsi naît ce *Concerto en ut* (5) où, rêveusement, amoureusement, la harpe et la flûte dialoguent, se quittent, se poursuivent, se joignent et s'enlacent. Et je ne dirai rien de plus quand j'aurai dit que cette flûte est celle de René Le Roy, cette harpe celle de Lily Laskine. Sir Thomas Beecham et l'Orchestre Philharmonique de Londres tendent pour cette idylle un fonds de frottis légers (6).

Et voici deux œuvres, toutes deux imprégnées de l'air français, toutes deux dans le même ton, qui est souvent le ton de la gaîté, de l'insouciance un peu volontaires (« hâtons-nous d'en rire... ») traversées de mélancolie pensive, de regrets soupirés, d'une plainte qu'il faut quelque attention pour déceler, tant elle s'enveloppe de fierté et de pudeur. C'est le temps où Wolfgang vient de perdre à la fois, sur deux horizons, Aloysia et Paris. *La Sonate en si bémol* pour violon précède de peu la *Symphonie en si bémol* (7) aussi, et ce n'est point artifice que de leur trouver même couleur, des inflexions pareilles, et, plus secrètement, un mouvement intérieur qui répond peut-être à un moment de la sensibilité, peut-être à une phase de l'inspiration : le bondissement au-dessus de la tristesse. Ce que je disais de Mlle Casadesus reste vrai de Mlle Denise Soriano : avec un sentiment très féminin de la « *convenance* », elle ne grossit point la gaîté de l'allegro et ne tire pas indiscrètement, comme d'autres, au jour brutal la confidence voilée de l'*andantino*. Plus exubérant dans l'*Allegro* de la *Symphonie*, mais combien léger, nuancé, français dans le Finale, Herbert von Karajan (Orchestre Philharmonique de Vienne) enveloppe l'*andante* d'une mélancolie rêveuse, aux profondeurs entr'aperçues. Et que tout cela est de son temps, et que tout cela est français! On songe toujours à Watteau.

Dieu soit loué! Karajan ne tire point cette tendresse souriante et déchirante vers la métaphysique beethovénienne. C'est d'ailleurs pourquoi cette Symphonie n'est point de celles qu'on joue. Les orchestres et le public n'aiment rien tant que convertir Mozart

(5) Gramophone : DB 6485 à 87. — K 299; W 275.
(6) Pathé PDT 163 et 164. — K 378; W 327.
(7) Columbia LFX 781 et 83.6 K 319; W 332.

à Beethoven ou, si l'on veut, éclairer dans Mozart le Précurseur, — pour mieux, sans doute, honorer le Prophète. Mozart est un dieu qui se suffit à soi-même. Gardons Mozart à l'état pur. Comme si, du reste, un autre état lui convenait!

Pour finir : la plus française des œuvres mozartiennes, aussi française que l'eût pu écrire le plus français des musiciens français : *Les Noces* (8), dont l'Orchestre de Vienne nous donne, de l'Ouverture, une interprétation brillante, chatoyante à souhait, et Mme Marthe Angelici une transparente interprétation du récitatif et de l'air du 4e acte. Elle chante aussi pour notre ravissement l'air d'Aminta de *Il re pastore*, une œuvre encore baignée de l'air de France (emploi du rondeau. On notera la brillante « cadence vocale ») (9).

Vingt-neuf ans, pour *les Noces*, et même vingt-trois pour les deux pièces en si bémol, c'est pour Mozart la maturité. Mais la maturité, chez lui, ne commence-t-elle pas dès l'enfance? et l'enfance ne finit-elle pas qu'avec lui?

La dernière année de Mozart, cette année de grande inquiétude, où l'Inconnu du *Requiem* lui apparaît comme un signe, elle est emplie de pièces légères, puériles, charmantes : musique pour orgue de barbarie, musique à danser, musique à s'enchanter. C'est par une de celles-ci, l'*Adagio et rondo* (10) pour harmonica et divers instruments, que « L'Oiseau Lyre » a inauguré une collection, « L'Oiselet », destinée à l'initiation musicale des enfants et des adolescents. Et voici, dans l'ombre aperçue, attendue de la mort, Mozart naturellement relié à l'enfance.

*Yves Florenne.*

Varia. — Série de hasard ou conjuration? mais que de Saint-Saëns! Pour rarement aimer cela, je n'en dégoûterai personne. Donc, excellents enregistrements de *La Jeunesse d'Hercule* (Gr.), de l'*Allegro appasionato* par B. Michelin (Col.), du *Concerto en la*, par Navarra (Gr.), du 2e *Concerto* pour piano et orchestre par J.-M. Darré (Pat.), du 3e *Concerto* pour violon qui révélera l'éblouissant violoniste américain Ruggiero Ricci (Poly.), lequel exécute par ailleurs les acrobaties paganinesques, le *Mouvement Perpétuel*, *Moïse*, sur la 4e corde. Pour nous rafraîchir : deux « Petites Suites », celle d'Honneger (Chant du Monde) et celle d'H. Busser (Col.). Si je ne pouvais y revenir, je signale encore quelques belles gravures : le 4e *Quatuor* de Beethoven, par le Quatuor Loewenguth (Gr.); de Ravel : le *Concerto* pour piano et orchestre, par E. Passani, *Oiseaux Tristes* et *Le Gibet* par L. Kartun (Gr.). Enfin, j'aurais voulu analyser dans le détail l'interprétation si sensible que donne Mlle Casadesus de douze *Romances sans paroles* de Mendelssohn (Poly.).

## *ARCHÉOLOGIE ORIENTALE*

EXPOSITION D'ART IRANIEN. — Le musée Cernuschi, dont l'éminent directeur, M. Grousset, organise périodiquement de si intéressantes expositions temporaires d'art oriental, offre actuel-

(8) Columbia LFX 781 et 83.6 K 319; W. 332.
(9) Anth. Sonore n° 118, Grand Prix du Disque.
(10) O. L. K 617; W 572.

lement au public une exposition d'art iranien qui est une belle réussite. Le gouvernement iranien, avec une grande libéralité, a fait envoyer en France les plus beaux objets découverts sur son sol dans ces dernières années; ceux-ci, joints à des prêts de collections particulières, constituent un ensemble à peu près inconnu de l'Europe. L'exposition, organisée par M. A. Godard, Directeur du Service des Antiquités, Mme Y. Godard et M. Bahrami, conservateur au musée de Téhéran, ne comprend qu'un nombre restreint de pièces, mais de belle qualité, allant d'environ le milieu du IIe millénaire avant notre ère, jusqu'aux premiers siècles de l'hégire.

On y remarquera, venant du Mazendéran, un vase d'or cylindrique orné de fauves en relief, le corps de profil, la tête faisant saillie sur la paroi, qui date, comme un vase de bronze du même esprit conservé au Louvre, de la seconde moitié du IIe millénaire avant J.-C. Il est accompagné d'un poignard d'or coulé d'une seule pièce, dont la poignée devait être garnie de plaquettes incrustées. Un aquamanile en terre cuite, d'à peu près même date, provient de Makou dans l'Azerbaïdjan; sur le dos de l'animal, l'artiste a peint une étoffe de dessin apparenté à celui des tapis. Encore de cette fin du millénaire, une belle cruche sphérique, à goulot en tête de capridé, porte des traces de décor rouge sur fond noir poli; cette pièce provient de la région de Kazvin.

Toute une série de bronzes représente le Luristan, mais à part une situle de type assyrien provincial, sur laquelle a été gravée une inscription néo-babylonienne d'âge plus récent, les autres pièces sont d'un type jusqu'ici peu connu; ce sont des épingles à tête en disque mince dont le décor est fréquemment une tête humaine en relief accompagnée de scènes ou de symboles divers; ces pièces ont fait leur apparition sur le marché vers 1936-1938 et constituent une série bien particulière. Encore du nord du Luristan, une statuette de bronze faite d'une lame de métal aplati est celle d'un homme vêtu d'une longue robe, un poignard dans la ceinture, un petit carquois sur le dos; une inscription rappelle le caractère votif de l'objet.

Une élégante cuiller à encens, en bronze, et qui ne fait pas partie de la précédente série, a la forme d'un félin au corps très allongé, les pattes de devant reposant sur le godet à brûler les parfums. Elle a été publiée par M. Bahrami dans *Artibus Asiae.*

D'époque pré-achéménide, un rhyton de terre cuite (restauré), en tête de bélier, analogue à ceux que tiennent des porteurs de présents ou d'offrandes sur les bas-reliefs de Persépolis. L'époque achéménide a fourni de la région de Hamadan des plats d'argent ornés en faible relief d'une grande rosace. Un trésor d'objets en or est de même provenance. Outre une plaque d'or à inscription, il faut citer un manche d'aiguisoir en tête de gazelle, deux extrémités de collier en têtes de fauve, et deux pièces d'applique,

l'une un taureau à tête humaine (rappel de ceux de Khorsabad d'époque assyrienne qui sont au Louvre), mais qui montrent l'existence, à côté de l'art royal, si solennel, d'un art moins officiel, beaucoup plus libre, plus vivant, qui se ressent de celui des Scythes, les voisins de l'Iran. Une petite tête couronnée, de lapis-lazuli, d'une belle expression malgré la mutilation du nez, est certainement la représentation d'un prince ou souverain achéménide.

A signaler, trouvées en même temps que la grande statue parthe de Shami qui est au musée de Téhéran, quelques nacres; sur l'une d'elles est dessiné au trait et découpé un visage encadré d'une coiffure d'un curieux effet. De la même époque mais d'art hellénistique, un petit bronze d'un personnage en toge qui provient de Néhavend ainsi qu'une inscription apprenant que Néhavend fut une des nombreuses villes à porter le nom de Laodicée à cette époque.

La période parthe est représentée, pour le site de Suse, par le moulage d'un bas-relief de calcaire d'environ un mètre de côté, du musée de Téhéran. Il représente Artaban V, le dernier des Arsacides, donnant son investiture au satrape de Suse. Ce bas-relief a été trouvé dans la campagne de cette année par M. Ghirshman qui, dans ses fouilles d'avant la guerre sur le site de Shapour, avait découvert, dans le palais édifié par le roi sassinide Sapor I$^{er}$, des mosaïques traitées dans un accent tout oriental. Le relevé de ces mosaïques est un exemple de la façon dont les deux tendances orientale et occidentale s'affrontent sur les œuvres de cette période.

L'époque sassanide est représentée par une belle argenterie : plat allongé et polylobé, plats circulaires ornés d'une perdrix, d'un roi trônant, d'une chasse à l'onagre. A titre de rappel, le Cabinet des Médailles a prêté le superbe plat de la chasse de Yazdgard III (attribué autrefois à Chosroës II). Enfin, une élégante bouteille en forme de figue, ornée de femmes placées dans des encadrements, trouvée dans ces dernières années et publiée par Mme Y. Godard, dans Athar-é-Iran.

Le bouquet de ce feu d'artifice est constitué par la céramique de Gourgan (sud-est de la Caspienne), qui est apparue depuis peu sur le marché; des plus somptueux, ses produits qui datent du début du XIII$^e$ siècle sont d'une étonnante variété; on y retrouve, en plus d'œuvres caractéristiques de l'atelier, l'imitation chinoise et celle de Réï; sur une pièce de ce dernier genre, l'artiste rappelle que son père était de Kashan, un des centres céramiques fameux de l'Iran. Superbe ensemble et des plus attachants où artistes et archéologues trouveront à la fois plaisir et intérêt.

*Dr G. Contenau.*

## *ALLEMAGNE*

**LE CENTENAIRE DE LA REVOLUTION DE 1848.** — Si le terme de « Quarante-Huitard » désigne trop souvent un rêveur utopique, il n'en évoque pas moins la foi d'un Renan dans l'avenir de la science, l'amour d'un Lamartine pour le drapeau tricolore, l'enthousiasme d'un Michelet, l'ardeur généreuse d'un Hugo, l'apostolat socialiste d'une George Sand; les meilleurs esprits de l'époque furent portés par l'esprit de 1848. Rien de comparable en Allemagne, où persiste surtout le souvenir d'un échec, prélude à une orientation funeste de la politique extérieure. Et pourtant le premier bourgmestre de Francfort, M. Kolb, a voulu rattacher la future démocratie allemande à celle qui aurait pu naître il y a cent ans; il s'est, au sens propre du mot, engagé dans une commémoration qui, pendant une semaine, a fait de sa ville en ruine le centre de l'Allemagne. Si le visa indispensable n'arriva pas assez tôt pour nous permettre d'y être présent, nous avons reçu une documentation suffisante pour informer les lecteurs du *Mercure*. Nous regrettons infiniment que notre presse ait fait le silence sur un événement de cette ampleur et que la France ait été presque absente de Francfort; encore une occasion manquée!

Il y a un an, l'église Saint-Paul, où, le 18 mai 1848, se réunit le « Parlement de Francfort », n'était plus que décombres. Il fallait de l'audace et un certain courage civique pour en entreprendre la restauration, alors que tant de maisons réclament ouvriers et matériaux; elle fut prête à temps pour accueillir au tintement de ses cloches et au claquement du drapeau rouge, noir et or ressuscité le cortège international qui devait célébrer un événement historique et en faire le point de départ d'une époque nouvelle. Cette reconstruction avait de plus une valeur symbolique, car toute l'Allemagne de l'Ouest avait fourni de l'argent, des cloches, des matériaux de construction. Cette unanimité fut soulignée par l'arrivée à l'église Saint-Paul de coureurs qui apportèrent le salut et les vœux des provinces des trois zones occidentales; les autorités de la zone russe avaient refusé les autorisations nécessaires, néanmoins des représentants de Berlin, la capitale sœur et rivale, étaient venus par avion.

Le premier acte de la commémoration se passa dans l'*aula* de l'Université J. W. Gœthe, où, en présence des autorités militaires américaines, de représentants des Universités allemandes et étrangères, le recteur Hallstein fit une leçon magistrale sur les rapports de la science et de la politique et, au nom de la constitution de 1848 (« Die Wissenschaft und ihre Lehre ist frei »), réclama la liberté de la recherche scientifique et de l'enseignement. Le recteur Hutchins, qu'accompagnaient six professeurs de Chicago et qui reçut le titre de docteur *honoris causa*, lui répondit; il reconnut les difficultés auxquelles se heurtait l'établissement d'une démocratie allemande, proclama la nécessité de mettre fin au nationalisme

pour travailler à l'avènement d'une démocratie fédéraliste, invita les intellectuels de tous les pays à travailler en commun. L'organisation pratique de ce travail devait d'ailleurs faire, le lendemain, l'objet d'une réunion privée.

La cérémonie principale fut celle de l'après-midi dans l'église même. Après l'exécution du « Concert francfortois 1848 », œuvre de Harald Genzmer, le docteur Kolb évoqua les hommes de 1848 et leur idéal démocratique, dont l'Allemagne se détourna pour aboutir aux ruines présentes. Puis il donna la parole à l'écrivain Fritz von Unruh, revenu en Allemagne après seize ans d'exil, encore éprouvé par une opération récente et qui à deux reprises fut contraint par la fatigue d'interrompre son important discours.

L'auteur d'*Opfergang* (« Marche au sacrifice », publié en français sous le titre *Verdun*) retraça sa propre évolution pour montrer à l'Allemagne le chemin qui doit la conduire à la démocratie. Destiné à la carrière militaire il a connu l'Ecole des Cadets, « ce modèle originel des camps de concentration futurs », puis la vie de garnison à Berlin, jointe au fétichisme wilhelminien, puis les champs de bataille de la première guerre mondiale. Mais son cœur et sa pensée se détournaient de plus en plus du régime détesté, sans qu'il fasse — il le comprit, le jour où l'on brûla ses livres — tout ce qu'auraient dû faire les hommes de bonne volonté. Quel est maintenant le devoir, le sien et celui de tous les démocrates allemands? Prendre la première place sur le front de la liberté. Cette profession de foi d'un homme qui s'adressait « aux premiers-nés d'une nouvelle connaissance » a produit une grosse impression et l'on peut espérer qu'elle portera ses fruits.

Les cérémonies officielles furent accompagnées de manifestations artistiques et aussi de plusieurs congrès qui se prolongèrent plusieurs jours : congrès international des femmes, congrès des étudiants, congrès des maires des grandes villes allemandes, congrès des fédéralistes, au cours duquel le professeur français Mougin prit la parole, et surtout un congrès des écrivains marqué par de nombreuses conférences et discussions, en particulier par l'exposé de Plievier, l'auteur de *Stalingrad*. Beaucoup d'éloquence, peut-être trop de ces discours qui n'aboutissent à rien qu'à faire oublier la nécessité de l'action.

Au total, une grande semaine qui fait honneur à M. Kolb, une manifestation importante, dont la portée apparaît mieux encore à mesure que s'accentue le partage de l'Allemagne en deux zones. Au Parlement de Francfort entra en scène Bismarck qui devait amener le peuple allemand à rompre avec le libéralisme; qui le convaincra de rompre avec le bismarckisme, avec le national-socialisme pour devenir une démocratie?

*J. F. Angelloz.*

**Le liftier amoureux**, par *J. Breitbach;* 1948, 251 p., 260 fr. (Gallimard). — M. Breitbach est sans doute un écrivain de langue alle-

mande et il a même la coquetterie de prendre des traducteurs, — bien choisis, d'ailleurs, — pour transposer en français avec eux la première de ses œuvres, mais s'il ne se sert de notre langue, qu'il manie admirablement, que comme d'une langue prêtée et apprise, c'est surtout parce qu'il a le sens et le respect du langage. Et nous ajouterons aussitôt que son talent lui-même lui permet d'entrer de plain-pied dans la compagnie des écrivains français. Trois récits, trop longs pour figurer parmi nos contes et qui correspondent à des « nouvelles » allemandes : *Le liftier amoureux; la jeune fille qui perdit son rouge; le monsieur du meublé*, trois histoires d'hommes et surtout de femmes qui se passent dans le monde des grands magasins, dans leurs ascenseurs ou leurs coulisses; le « Parti » n'en est pas absent mais ce qui intéresse davantage l'auteur, ce sont les marionnettes humaines actionnées par de pauvres désirs ou de petits sentiments humains; il nous conte la vie, non en moraliste, mais en réaliste et en humoriste, avec une légèreté de touche qui ne doit pas nous masquer sa sympathie pour l'homme, ni son talent de conteur; un jour, des œuvres importantes l'imposeront mieux que ces débuts littéraires, qui datent déjà d'il y a vingt ans.

**La culpabiilté allemande**, par *Karl Jaspers*, traduit de l'allemand par Jeanne Hersch; 1948, 228 p., 240 fr. (Editions de Minuit). — Nous avons en son temps signalé l'importance du petit volume dans lequel le philosophe publia les conférences qu'il avait faites à l'Université de Heidelberg dans le semestre d'hiver 1945-1946 sur la question de la culpabilité. Le voici accessible au public français dans une bonne traduction et précédé de la leçon d'introduction qui manque dans l'édition de l'« Artémis-Verlag ». Il faut écouter cette voix allemande et lire ce volume, même et surtout si on a le désir de le discuter.

**Le monde d'hier**, par *Stefan Zweig*, traduction de J. P. Zimmermann; 1948, 507 p., 450 fr. (Albin Michel). — On peut contester la valeur de Stefan Zweig comme écrivain ou biographe, mais nul ne lira sans un intérêt passionné ses souvenirs du monde dans lequel il vécut et qui malheureusement n'est plus; c'est le témoignage d'un Autrichien, Juif et pacifiste, écrivain et humaniste, qui a grandi dans la douceur de vivre d'avant 1914, a connu deux guerres et s'est donné la mort en exil. Destinée tragique d'un homme créé pour faire son miel avec ce que lui offraient de meilleur tous les pays et toutes les littératures du monde et qui vit son domaine spirituel s'anéantir avec la liberté de l'esprit. Aussi l'intérêt de ces souvenirs décline-t-il à mesure que cet anéantissement se propage. Mais le chapitre initial, « le monde de la sécurité », est une évocation passionnante de la Vienne impériale au tournant du siècle; celui qui est consacré à « Paris, la ville de l'éternelle jeunesse », ne laissera insensible aucun Français; nous parcourons le monde en compagnie d'un guide averti. Et que de rencontres merveilleuses nous faisons : Hofmannsthal, le génie poétique incarné dans un jeune lycéen, Rilke, auquel Zweig consacre des pages admirables; Rodin, grand maître dans l'art du travail; Romain Rolland, l'idéaliste au-dessus de la mêlée; Rathenau, Herzl, Verhaeren, Richard Strauss, etc. Livre de lecture ou instrument de travail, ce volume nous introduit dans le Paradis perdu et permet aux hommes d'imaginer le chemin qui pourrait conduire au monde de demain.

**Gœthe et Tolstoï**, par *Thomas Mann*, traduit de l'allemand par A. Vialatte; 1947, 151 p., 240 frs (Editions Attinger, Paris, Neuchâtel). — Rapprocher Tolstoï de Gœthe apparaît comme un jeu gratuit; sans doute, Th. Mann fait mine de justifier sa tentative en nous présentant un certain M. Julius Stoetzer qui vécut à Weimar de 1812 à 1905 et eut l'insigne privilège de connaître les deux hommes; nous retiendrons qu'il a beaucoup d'imagination et de malice. Il a plus encore : une culture et une intelligence qui font de lui un grand humaniste et lui ont permis d'écrire des essais très importants. Celui-ci est du nombre; il ne convaincra peut-être pas le lecteur qu'on puisse dire : Gœthe et Tolstoï, comme on dit : Gœthe et Schiller, mais ils l'instruiront sur Gœthe et sur Tolstoï.

**Textes de théologie luthérienne : La formule de concorde.** — Nous avons signalé déjà la publication aux Editions « Je sers » d'œuvres de Luther traduites par André Jundt, professeur à la Faculté de théologie protestante. Voici maintenant, chez le même éditeur, une autre traduction posthume, celle de la *Formule de concorde* (328 pages),

qui ne sera pas la dernière. Le professeur Jundt n'a pas eu le temps de rédiger la grande introduction qu'il préparait pour l'ensemble des « Livres symboliques »; mais, en se servant de ses travaux inédits et des meilleurs ouvrages parus, deux de ses fils, l'un germaniste et l'autre pasteur, ont pu accompagner sa traduction d'une introduction particulière importante (40 pages) qui reflète fidèlement sa pensée.

**Où passent des anges ?** par *Daniel Rops;* 1947, 283 p., 150 fr. (Plon). — Il est des heures privilégiées, où les anges passent, où « à travers l'apparence coutumière des choses, nous pressentons des mystères, des présences, un monde de certitudes et d'explications »; il est aussi des âmes capables de saisir ces anges et ce sont les poètes, dont l'effort est, nous dit Daniel Rops : « une quête de la présence ». Si l'on excepte les chapitres terminaux sur la poésie et les poètes, les deux tiers sont consacrés à des Allemands, deux à Rilke, un à Hoelderlin, un enfin à Kafka; celui qui porte le titre : « Reconnaissance à Rilke » est sans doute le meilleur, les autres restent superficiels, car l'auteur n'avait à sa disposition que les œuvres traduites en français et cela ne suffit pas.

**Hugo von Hofmannsthal und Gœthe**, par *Grete Schaeder*. Bücherstube Fritz Seifert, Hameln, 1947, 107 pages. — En 1933 Mme Grete Schaeder avait publié chez Junker et Dünnhaupt un important travail sur Hofmannsthal; premier d'un ensemble qui resta incomplet, ce livre portait le titre : « die Gestalten ». Elle vient de publier sur Gœthe un ouvrage considérable dont nous parlerons plus tard. Il était normal qu'elle essayât de rapprocher ses deux poètes préférés; elle l'a fait dans un petit volume qui, lui aussi, inaugure une série intitulée « Hofmannsthal et le monde spirituel ». Petit, mais inspiré par l'amour passionné de la poésie et alimenté par cette connaissance profonde des œuvres qui provient d'un commerce prolongé et intime. Un premier chapitre présente « la vie de Hofmannsthal avec Gœthe » et le rapprochement de certains textes est à lui seul une révélation; les trois suivants, consacrés à l'œuvre de jeunesse, à la crise du milieu de la vie et aux productions de la fin, constituent en fait une étude sur l'évolution spirituelle du poète, confronté avec Gœthe chaque fois que l'occasion s'en présente; un dernier chapitre est celui de la comparaison proprement dite. C'est donc un travail analytique et chronologique plus que synthétique et systématique et Mme Schaeder souligne les affinités et les ressemblances plus que les oppositions et les différences, mais son livre riche de suggestions et dont le style s'est formé au contact de ces deux poètes, réserve au lecteur autant de profit que de plaisir.

**Die erzählenden Werke Hugo von Hofmannsthals**, par *Werner Huber*. Juris-Verlag, Zurich, 1947, 73 p. — Cette « Dissertation » présentée à l'Université de Zurich valut à son auteur le grade de docteur. Elle n'est qu'un travail d'étudiant sur les contes, nouvelles et récits du poète ainsi que sur son roman inachevé *Andreas*. L'auteur utilise copieusement l'ouvrage de Naef, ignore les travaux de Grete Schaeder, le numéro spécial de la « Revue d'Allemagne »; le petit volume, récent, il est vrai, de M. Burckhardt, se garde bien d'établir une bibliographie sérieuse et de renouveler notre connaissance de l'œuvre « épique » de Hofmannsthal qui ne semble guère l'intéresser, parce qu'elle ne forme pas un ensemble comparable à l'œuvre poétique ou à l'œuvre théâtrale.

**Offenbarung und Untergang**, par *Georg Trakl* et *Alfred Kubin*. Otto Muller-Verlag, Salzburg, 1947, 15 p. et 15 dessins à la plume. — Le petit recueil très bien présenté a sans doute été suggéré par les *Staub-Dämonen* (Démons de la poussière) d'Ernst Jünger qui leur donna comme sous-titre : « Etude sur la décadence du monde bourgeois ». Il a recueilli cette œuvre dans ses *Blätter und Steine* et la préface renferme cette phrase, citée dans le volume : « A côté de Kubin, qui a saisi son côté grotesquement démoniaque (il s'agit de la décomposition, dont Jünger souligne la liaison avec l'ancienne Autriche), il faut nommer avant tout Trakl qui a pénétré jusqu'au tréfonds de la souffrance muette ». Dans une très courte introduction M. Otto Mauer souligne la parenté entre les poèmes en prose de Trakl, dont le dernier (« Révélation et Décadence ») donne son titre au recueil tout entier et les 13 dessins que Kubin imagina au cours d'un bombardement de sa maison. Il ne s'agit donc pas de textes illustrés mais de deux œuvres artistiques parallèles, destinées à révéler la décomposition d'un monde en voie d'anéantissement, d'un témoignage sur l'apocalypse de notre temps.

Revues. *Etudes germaniques.* Editions I. A. C., 10, rue de l'Eperon, Paris (VIe). Hommage à Ernest Tonnelat, 226 p., 200 fr. — M. Tonnelat, professeur au Collège de France, prenait sa retraite cette année et la « Société des Etudes Germaniques » avait préparé un numéro spécial qui devait être un hommage au Maître, au collègue et à l'ami. Mais, le 15 juin, Tonnelat mourait presque subitement, sans recevoir ce témoignage d'estime, de gratitude et de sympathie auquel ont collaboré vingt-six germanistes.

## *LETTRES ANGLO-SAXONNES*

**NOTE SUR LA TRADUCTION, L'HONNETETE ET T. S. ELIOT (1).** — La traduction, immense sujet. Larbaud, qui en est un maître, lui a consacré un volume passionnant. Je ne veux ici qu'illustrer d'exemples quelques lieux communs, à l'occasion de livres récents.

Un apostolat : nous l'a-t-on assez répété! C'est vrai, à prendre les choses sous leur aspect matériel. Pour peu qu'on vive de ce travail, il faut choisir entre un profit dérisoire et la besogne à la grosse. La production courante ferait croire parfois qu'on recrute dans les prisons. La plupart du temps, elle prouve des exécutants inférieurs à leur tâche. Ils pourraient l'être moins s'ils étaient mieux payés. Le traducteur ne doit pas être pressé de temps et d'argent. Peu d'éditeurs consentent les sacrifices qui leur assureraient les services du talent.

Même en supposant ce point acquis, l'abnégation s'impose encore. Il faut savoir s'effacer, n'être qu'un instrument. Un instrument intelligent, toutefois, et si fin et si universel qu'on se demande s'il existe. Il devrait même être magique pour satisfaire aux exigences contradictoires de son emploi. Sans être un art original, la traduction est quasi-impossible en raison de ses nécessités opposées de fidélité et de transposition. Cela est évident. Les hippologues nous apprennent qu'un poil noir suffit à faire un cheval gris d'un cheval blanc. Il n'y a pas, en traduction, de cheval blanc. J'en connais de passablement grises qui furent couronnées par des jurys dont le métier n'était peut-être pas de les lire à fond.

Etant admise l'imperfection humaine, le traducteur doit posséder, en plus de ses deux langues, une culture qui ait réponse à tout. On ne peut qu'approcher de cette merveille par un travail incessant. On s'aperçoit alors combien pareil exercice forme et enrichit l'esprit. Mais le traducteur sérieux sait qu'au bout de son labeur subsiste une foule d'inadvertances tenaces, de faiblesses dont il n'a pas conscience. Un peu d'humilité ne lui messied donc

(1) *Sous le signe de saint Jérôme*, par V. Larbaud (Paris, Gallimard). — *Poèmes* 1910-1930, par T. S. Eliot, trad. Leyris (Paris, Seuil, 1947, 221 p.). — *Collected Poems* 1909-1935, by T. S. Eliot (London, Faber, 191 p.). — *Four Quartets*, by T. S. Eliot, ib., id., 1944, 44 p. 6 s.). — *Four Quartets Rehearsed*, by R. Preston (London, Sheed and Ward, 1946, 72 p., 5 s.). — *T. S. Eliot and the Lay Reader*, by E. M. Stephenson (London, Fortune Press, 1947, 6 s.). — *T. S. Eliot, a Study of his Writings by Several Hands* (London, Dobson, 1947, 153 p., 7 s. 6 d.). — *Le trafiquant d'épaves*, par R. L. Stevenson, trad. Delebecque (Paris, LUF, 1948, 513 p., 600 fr.).

pas. J'en trouve un exemple dans la préface du traducteur au dernier roman de Stevenson paru en français, *Le trafiquant d'épaves*. Comment a-t-on pu attendre si longtemps pour nous donner ce livre superbe d'allant, de beauté sans prétention, d'intérêt soutenu, et que l'abbé Bremond, qui s'en délectait, révéla autrefois à beaucoup de ses visiteurs? La version n'est pas excellente; mais M. Delebecque, à force de scrupule, l'a rendue très acceptable. Surtout il la sait perfectible et demande au lecteur de l'aider, ce qui lui vaut la sympathie.

Ainsi l'humilité se confond avec la prudence qui devrait toujours, au besoin, tenir lieu d'honnêteté. Il y a déjà longtemps un critique de talent, parlant de Huxley comme s'il le connaissait à fond, l'appelait trop légèrement « l'auteur de *Foin antique* ». Ce titre absurde prouve que notre homme n'avait pas lu, sans doute pas ouvert le livre. Je ne le condamne pas : il m'est arrivé aussi de manquer à l'attention et à la conscience. J'ai un jour attribué une citation à l'*Ecclésiaste* au lieu de l'*Ecclésiastique* : la nuit, ces bévues-là réveillent leur auteur et le font transpirer. Une autre fois, faisant allusion à un enterrement décrit par Lawrence, je décidai présomptueusement que c'était celui d'un petit enfant; plus tard seulement, ayant lu le livre en entier, je me suis aperçu que ce bébé était un énorme garde-chasse noir et sourcilleux. Impardonnable tricherie, qui m'a appris — j'étais jeune par bonheur, et rédemptible — à toujours lire un livre avant d'en parler. Oui; la probité commence à la circonspection.

La science et le scrupule ne suffisent pas. Un traducteur doit être écrivain. C'est à ce degré qu'il reçoit parfois de son travail l'heureuse illusion de créer. C'est là-dessus que les meilleurs sont jugés, surtout s'il s'agit de poésie. C'est là, je parle naturellement d'œuvres supérieures, que l'affranchissement devient une partie de son devoir. Il y a généralement, dans chaque cas, plusieurs façons de faire passer dans une autre langue un peu d'un style ou quelque chose d'équivalent. Conserver l'unité de ton vous amène à choisir entre des partis, leurs avantages et leurs sacrifices. Ce choix est affaire de goût, et des partis différents me paraissent souvent se valoir : dans deux recueils où Kipling a mêlé des poèmes à des contes, j'ai choisi des solutions opposées que je crois également défendables. Aussi ne discuterai-je pas la traduction récente des poèmes de T. S. Eliot par P. Leyris, même si dans le détail du ton je ne suis pas toujours d'accord avec lui : cela ne prouverait ni raison, ni tort de part et d'autre. Je désire plutôt lui rendre hommage. En lui décernant le prix Denyse Clairouin, un jury unanime a pour une fois couronné une réussite. Leyris a pour lui la science, le scrupule, son expérience d'écrivain, fortifiés du contrôle de l'auteur. J'aime sa modestie (« ...le fruit de ce travail d'écoute est d'un bonheur inégal... ») et l'intelligente sensibilité qu'il a mise à comprendre ce qu'il fallait faire : « Tout ce que le

traducteur peut dire pour défendre le reflet qu'il a cherché à fixer, c'est qu'une fois établie en français une trame aussi serrée que possible de concepts, d'images, d'allusions, de mots enfin, il y a lâché en quelque sorte le rythme du poète en se souvenant de la mélodie à laquelle il devait tendre — ceci sans acte volontaire, par une suite d'accueils bien plutôt que par coups de force. »

Je l'applaudis également d'avoir ajouté de nombreux suppléments aux notes de l'original. On n'approfondira jamais assez les intentions et les résonances de ces textes. Je signale à ce sujet, comme indispensables à qui veut lire et comprendre Eliot en anglais, les exégèses de *T. S. Eliot and the Lay Reader* et de *Four Quartets Rehearsed* et les commentaires de *T. S. Eliot... by Several Hands.* La lecture en vaut la peine, car l'œuvre poétique d'Eliot, une des plus importantes d'aujourd'hui, déborde la littérature anglaise. Même alors la traduction de Leyris, à part ses mérites propres, fera mieux goûter l'original qui figure en regard. Je regrette que Leyris ait laissé de côté un assez grand nombre de poèmes, qu'il devrait bien joindre dans un prochain recueil à ceux qu'Eliot a écrits depuis 1930. Quant à sa préface, on a vu qu'elle propose aux émules et aux pairs de Leyris un but, une méthode, des conditions qui sont ceux de tout traducteur digne de ce nom.

*Jacques Vallette.*

LIVRES

**English Literature between the Wars**, by *B. I. Evans* (London, Methuen, 1948, IX-133 p., 7 s. 6 d.). — L'entre-deux-guerres, période mouvementée en littérature comme en toute chose. Ce livre en donne un aperçu qui sera d'autant mieux accueilli qu'il n'existe guère d'ouvrage d'ensemble sur le sujet. Le professeur Evans connaît celui-ci et, dans une suite de chapitres consacrés aux principaux auteurs de la période, émet des jugements personnels et mûris. On ne peut l'accuser de donner dans les « derniers bateaux » ; pourtant son verdict sur la littérature des quinze dernières années est sympathique et équitable dans son détachement.

**John Martin, his Life and Works**, by *T. Balston* (London, Duckworth, 1947, 309 p., 25 planches en noir et en couleurs, 25 s.). — Martin, contemporain et rival de Turner, n'a pas eu jusqu'ici la considération qu'il mérite, après l'éclatante renommée qui fut sienne durant sa vie. Celle-ci nous est racontée en détail, avec de nombreux coups d'œil sur son époque. Son art est envisagé plus en soi que sous son aspect historique, et illustré de très belles reproductions. Art onirique et abyssal, nourri de Shakespeare et de Milton, et qu'il y a lieu de mettre en rapport avec le romantisme et ses développements dans tous les pays pour son élément démoniaque. Même si on lui trouve une allure assez littéraire, on n'en saurait sous-estimer l'importance dans l'histoire des idées et des sentiments.

**The British Theatre**, by *B. Miles* (London, Collins, 1948, 48 p., 5 s.). — La célèbre collection « Britain in Pictures » s'augmente d'un livre sur le théâtre qui est précieux autant par le texte, dû à un spécialiste de la mise en scène et du jeu, doublé d'un écrivain attachant, que par l'abondante illustration (24 dessins et photos, 8 planches en couleurs) bien choisie parmi des documents souvent difficiles d'accès.

**The Timeless Quest**, by *C. Hassal* (London, Barker, 253 p., 15 s.). — Essai sur Stephen Haggard, jeune artiste mort à trente-deux ans et qui s'était déjà cherché à travers le théâtre (son interprétation de Shaw est mémorable) et la littérature. Se serait-il distingué dans le drame poétique, ainsi que le prédisait Granville-Barker, ou dans le roman à la suite de V. Woolf? La richesse et la variété de ses dons ont fait qu'il en était encore à se chercher quand il mourut, et que

son œuvre véritable restera à jamais ébauchée.

**Caligula and Cross Purpose**, by *A. Camus* (Norfolk, New Directions, 1948, 168 p., 3 dollars). — Je tiens à signaler cette traduction des deux pièces de Camus pour deux raisons. Elle témoigne de la vaste diffusion de notre jeune littérature en pays anglo-saxons. Elle est l'œuvre de Stuart Gilbert et constitue une belle leçon dans cet art difficile; je dirais même une recréation dans la mesure où la chose est légitime et admissible.

**The Other House**, by *H. James* (Norfolk, New Directions, 1948, XXII-228 p., 3 dollars); **10 Short Stories**, by *H. James* (London, Lehmann, 1948, 327 p., 8 s. 6 d.). — J'ai déjà signalé ici les éditions récentes des œuvres de James et les livres qui lui ont été dernièrement consacrés; signes que cet auteur fait son chemin dans le grand public. Je compte reprendre tout cela, augmenté d'autres titres, dans une étude plus longue. Je ne veux pas tarder à noter, en attendant, ces éditions d'œuvres de James introuvables ou difficilement accessibles. La première est un roman du genre horrible dans l'analyse psychologique. La seconde offre des échantillons de nouvelles qui datent de toutes les époques de James, et représentent bien l'évolution de son talent. Les introductions aux deux volumes en font bien ressortir les caractères et l'importance.

**The Voyage of Magellan**, by *L. Lee* (London, Lehmann, 1948, 63 p., 10 s. 6 d.). — Le nom de L. Lee a paru ici plusieurs fois. Ce jeune et notable poète a écrit pour la radio, sur le périple de Magellan, un drame poétique extraordinairement suggestif et dru, qui pourrait indiquer à nos écrivains, dans ce genre, une voie féconde. Traduit, ce livre aurait du succès chez nous.

**History of Western Philosophy**, by *Bertrand Russell* (London, Allen-Unwin, 1947, 916 p., 21 s.). — B. Russell, rationaliste libéral, a voulu tracer le tableau de la philosophie entre 600 av. J.-C. et les temps modernes dans ses rapports avec les événements politiques et sociaux. Entre la soumission à tout dogme et un subjectivisme anarchique, ce clair et probe esprit cherche une voie qui satisfasse l'intelligence et la volonté. Livre actuel et considérable.

**Language**, by *O. Jespersen* (London, Allen-Unwin, 448 p., 16 s.). — Vulgarisation de grande classe, comme ci-dessus; également passionnant. L'auteur, qui envisage le langage comme une activité humaine et presque musculaire, divise le sujet en quatre parties : histoire de la linguistique. l'enfant (sens, mots, grammaire, influence de l'enfant); l'individu et le monde; le développement du langage (étymologie, progrès, symbolisme des sons, origine).

**Design in Modern Life**, ed. by *J. Gloag* (London, Allen-Unwin, 142 p., 12 s. 6 d.). — Le décor de la vie dans l'Angleterre d'aujourd'hui : l'habitation et ses différentes pièces, le costume, les ustensiles, l'ameublement, les monuments publics, la rue, la campagne et la ville, les besoins du public et leur organisation. 67 illustrations. Livre utile et suggestif.

**Shakespeare Survey I**, ed. by *A. Nicoll* (Cambridge Univ. Press, 1948, X-144 p., 12 s. 6 d.). — Premier tome d'une série d'études shakespeariennes et de revues des travaux parus partout au cours de l'année précédente. Les auteurs en sont des spécialistes britanniques, américains, irlandais, aidés de correspondants étrangers. Presque tous les essais du volume se rapportent à la scène élizabéthaine et à la mise en scène moderne. Vingt-quatre pages de reproductions de gravures et manuscrits anciens, et de photos relatives à la mise en scène. Ce *corpus*, réuni dans le monde entier, est indispensable et sera vite célèbre.

**Wax Fruit**, by *G. Mc Crone* (London, Constable, 1947, 635 p., 12 s. 6 d.). — Quand on aime la geste des Forsyte de Galsworthy, on se plaira à celle des Moorhouse contenue dans cette trilogie. Même diversité d'un tempérament familial, et de fortunes chez ses possesseurs. Même intérêt dans le cadre : Glasgow, puis Vienne sous les Habsbourg. Traduit, ce livre trouverait un public.

**The Life of William Hazlitt**, by *P. P. Howe* (London, Hamish Hamilton, XXVI-433 p., 15 s.). — Il est étrange que Hazlitt ne soit pas mieux connu en France. C'est un des maîtres de l'essai en Angleterre, en critique littéraire et artistique, en politique, et dans l'auto-analyse. Il est intimement mêlé à l'histoire du romantisme anglais, si attachante jusque dans l'anecdote. Son caractère offre un intérêt égal aux

plus illustres de la fiction. A tous ces égards, la belle étude de Howe instruit, émeut et divertit.

**The Legend of the Master**, by *S. Nowell-Smith* (London, Constable, 1947, XLVIII-176 p., 12 s. 6 d.). — Géant trop négligé jusqu'ici, Henry James fait son chemin dans le grand public anglais et français. C'est le moment aussi de faire connaître l'homme. S. N.-S. l'a fait de la façon la plus vivante, en une mosaïque de souvenirs de contemporains (p. ex. chez nous J.-E. Blanche) d'où ressort l'originalité et la complexité du modèle. L'auteur démêle la vérité de la légende dans une charmante préface, pièce essentielle au dossier de l'histoire littéraire récente.

**Machiavelli**, by *J. H. Whitfield* (Oxford, Blackwell, 1947, VII-167 p., 16 s.). — Analyse historique, psychologique et littéraire. Tentative de réhabilitation morale d'un esprit très actuel mais peut-être mal compris. *Le Prince* serait une satire amère, et les *Discours* donneraient une vue plus exacte de Machiavel, qui n'a pas fini de nous intriguer. Le livre est digne du sujet.

**The Mountain of the Upas Tree**, by *R. March* (London, Poetry London, 1948, 133 p., 7 s. 6 d.). — Je n'ai pas besoin d'un sens symbolique allégué pour m'intéresser aux aventures de Hart dans le Pacifique, à la recherche du mystérieux arbre à poison : la prose de March, nerveuse et frappante jusque dans ses négligences, y suffit. A recommander aux amateurs de fantastique.

**Two Quiet Lives**, by Lord *David Cecil* (London, Constable, 1948, XII-194 p., 12 s. 6 d.). — Le curieux de vies intérieures aimera ces biographies de deux personnages mêlés, un peu en retrait à l'élite du XVII^e et du XVIII^e siècles, écrites par l'un des meilleurs prosateurs et des plus fins critiques actuels. Ce sont des modèles d'un art inépuisable.

**Livres reçus.** — *The Idea of Holland in Dutch Poetry*, by T. Weevers (Oxford, Scrivener Press, 1948, 28 p., 2 s.). — *Coriolan*, par W. Shakespeare, trad. Piachaud (Vésenaz, Cailler, 1947, 143 p.). — *La Flèche d'or*, par M. Webb, trad. Thies (Paris, Ed. de Flore, 1948, 317 p.). — *La guerre de l'intelligence*, par D. Stokes, trad. de la Baume (Paris, Laffont, 1948, 398 p., 370 fr.).

REVUES

**The New Statesman and Nation** (19 et 26-6; 3 et 10-7). — Dans ces numéros, les problèmes allemands, liés aux relations entre occupants, tiennent une grande place (19 et 26-6, 3 et 10-7), ainsi que la discussion de l'aide Marshall (26-6, 10-7), les rapports de Tito et du Kremlin (3-7), les grèves en Angleterre (3 et 10-7), le communisme en Asie (26-6), l'élection de Dewey (3-7) et la psychologie des Américains aux points de vue moral (19-6) et politique (10-7). Le travail forcé en Russie, question lancée par un article déjà signalé, alimente une vive controverse (19 et 26-6, 3-7). Importants essais sur l'interprétation de *Hamlet* (19-6), le poète Coleridge (3-7) et la romancière trop peu connue en France Mrs. Gaskell (10-7). Le coin des concours littéraires est toujours un modèle de comique délicat.

**Life and Letters**, July 1948. — Article sur Gœthe et Freud, qui fait ressortir chez tous deux des éléments symboliques analogues. Bryher, avec humour, signale une source possible du *Marchand de Venise* dans l'histoire de la duchesse de Naxos qui vivait au XIV^e siècle. Bons poèmes de G. Barker, V. Watkins, O. Blakeston. Une nouvelle de P. Bowles. Articles sur des botanistes du XVI^e siècle et sur les îles Shetland. L'éditorial de R. Herring est un excellent petit sermon séculier (en français, on n'ose dire laïque).

**The Adelphi**, July-September 1948. — Articles d'un grand intérêt sur des questions générales : l'éducation en vue de la paix, par H. Read, la démocratie et l'adolescent, par J. Atkins. Un essai de T. S. Eliot sur le livre récent, et capital, de J. M. Murry intitulé *The Free Society*. D'abondants détails inédits sur le dernier séjour de K. Mansfield en France. Un long article de M. Belgion, bien intéressant pour les Français, sur Caillaux et Flandin. Un bel essai de H. Williamson, l'un des meilleurs écrivains de notre temps sur la nature et les animaux. Nombreux poèmes. Discussions intéressantes des livres récents.

**The Dublin Magazine**, July-September 1948. — Ici encore, deux essais sur la nature. Un important poème de P. Fallon. Une pièce en un acte de G. Fitzmaurice. Un article sur la nature de l'art. Une charmante fantaisie, dans la meil-

leure tradition de l'essai d'outre-Manche, sur l'homme et les échecs. Les revues de livres sont nourries et bien faites.

**French Studies**, July 1948. — J'ai déjà recommandé cet excellent organe de diffusion de notre culture. A noter ici : « Talks with French Poets in 1913-14 » ; « Sur *Le Pour et le Contre* de l'Abbé Prévost » ; « The Old French Word-Studies » ; « Les Chroniques Gargantuines » ; « Racine's Mystic Vocabulary in an Early Poem » ; « Aspects nouveaux d'André Gide ». Très importante et compétente revue de livres.

**The Penguin New Writing**, N° 33. — Je suis heureux de citer ici de nouveau cette revue, une des plus représentatives du mouvement littéraire contemporain dans tous les pays. Longue nouvelle de L. Trilling. Tiller et Barker publient des poèmes. Trois pages de photos de la représentation de *Richard II* à Stratford par l'Old Vic, et onze de reproductions de peintures modernes. Une étude sur Poe, et une de J. Lehmann sur Joyce du point de vue de la littérature d'« évasion ». Etc.

## *NATURE*

AUX FRONTIERES DE LA VIE ET DE LA MORT. — La littérature zoologique s'enrichissait récemment d'un ouvrage dont je veux souligner le caractère original : *La vie des Tardigrades* (1), par M. Raoul-Michel May. Les Tardigrades font, avec les Infusoires, les Rotifères, les Anguillules, partie de cette population d'invertébrés minuscules qui habitent les non moins minuscules forêts formées un peu partout par la mousse et les lichens, notamment sur le sol, les toits, les rochers, contre les arbres et les murs. « Végétaux inférieurs », a-t-on coutume de dire pour qualifier cette flore modeste. Que c'est mal la connaître! Prenons, par exemple, les lichens, si rarement étudiés et si dédaignés du passant. Ils constituent, en réalité, un monde d'une étonnante richesse de formes et de couleurs, et ils sont en outre une des expressions les plus puissantes de la vie terrestre. Ce sont eux qui, attaquant les premiers la surface des pierres à peine issues du chaos, des laves à peine refroidies, préparent la voie à des végétaux plus élevés en organisation. Ils furent les pionniers de la vie végétale sur notre globe, les défricheurs de l'inanimé. Une prodigieuse histoire se résume dans ce petit cercle rouge ou jaune ou noir qui marque de son écaille le roc encore dénudé que vous foulez du pied. Sa croissance est incroyablement lente, puisque Vaucher a pu observer pendant quarante ans le même lichen sans remarquer en lui de changement notable, mais enfin tout arrive : dans beaucoup d'années viendra un jour où ce lichen tombera, formera avec les débris de ses pareils une petite couche pénétrable. Alors quelque spore de Muscidée transportée par le vent s'y déposera, y pourra croître et multiplier. La mousse, second stade de la vie végétale, s'emparera du roc inerte, s'incrustera dans ses fissures, et à son tour créera, en se désagrégeant, des surfaces où d'autres plantes trouveront à se développer. Voilà les végétaux qu'on qualifie d'inférieurs! Inférieurs par la taille et la classification structurale peut-être, mais de premier ordre par leur valeur d'incidence! Ainsi

(1) Collection « Histoires naturelles » (Gallimard, Paris).

une humble pensée blottie dans un repli du cerveau devient-elle la grande découverte. Végétaux inférieurs, animaux inférieurs! Inférieurs seulement parce que l'Homme a coutume d'assigner une place méprisable à ce qui n'est pas au niveau de sa vision. Parlez-moi d'un éléphant! Point n'est besoin pour le voir de microscope ni de tout cet attirail dont s'encombrent les spécialistes de l'imperceptible! Il est vrai. Et pourtant le curieux des secrets de la nature préférera cent fois apprendre quelque chose d'une infime bestiole vue à travers des lentilles que d'entendre toujours la même histoire contée par le même éléphant, s'appelât-il Osanore du Jardin des Plantes ou Kala Nag du *Livre de la Jungle!*

Donc ces végétaux « inférieurs » abritent toute une faune dont — détail singulier — le milieu naturel est l'eau, dont la vie active se déroule dans l'eau, mais qui, du fait de cet habitat de fortune, tour à tour humecté par la pluie et desséché par le soleil, se voit également soumise aux mêmes alternatives et s'y est biologiquement adaptée.

C'est le mécanisme de cette adaptation à des conditions d'existence diamétralement opposées qui compose la donnée principale, et à vrai dire fort passionnante, du livre de M. May.

Je l'ai lu avec un intérêt d'autant plus vif que moi-même me suis penché pendant longtemps, jadis, sur ce petit peuple de gouttières, alors que je réunissais les éléments de ma *Féerie du Microscope*. Ce fut le genre Bdelloïde qui m'attira plus spécialement, le Rotifère au double panache circulaire de soies vibratiles, au corps segmenté, rentrant et s'allongeant comme les vieilles lunettes marines — ce joyeux Oscar-le-Rotifère mis depuis à l'écran par le cinéaste du millimètre, Charles Métain, qui veut bien m'attribuer sa vocation, et dont les films concurrencent, avec plus de discrétion toutefois, ceux de M. Jean Painlevé.

M. May s'attache, lui, aux Tardigrades, et nous décrit leur comportement étrange dans l'eau; ils ne nagent point, comme les rotifères ou les anguillules, ils marchent — d'une allure lente, gauche, lourde, qui leur a valu leur nom et les fait appeler aussi, nous dit l'auteur, Ours d'eau, en anglais *Watebears*, en allemand *Wassenbaren*. Ours dont la taille ne dépasse guère celle d'une grosse puce, mais dont la biologie est pour le penseur source précieuse d'enseignements.

Comment, en effet, ces tardigrades, rotifères et autres animalcules muscicoles et lichénicoles supportent-ils des dessèchements qui peuvent durer des mois, même des années, suivis de reviviscences donnant l'impression de véritables résurrections? En principe, par une sorte d'enkystement, d'inclusion à l'intérieure d'une membrane sécrétée sous le tégument normal. L'animal s'immobilise, se rétracte, acquiert l'aspect d'une masse arrondie. C'est dans cet état qu'il passera son temps d'*anhydrobiose*, pour revenir dès la première ondée à son activité organique et motrice. Expé-

rimentalement, il suffit de réhumecter cette momie pour la voir se distendre et reprendre vie. C'est ce qu'on a appelé longtemps « la résurrection ». Ce phénomène, d'ailleurs commun à beaucoup d'autres espèces animales, a fait l'objet de longues controverses dont l'historique est un chapitre bien passionnant du roman de la science. En 1859 la Société de Biologie nomma à Paris une commission qui, après de nombreuses expériences, conclut à l'unanimité que des animaux comme les tardigrades et les rotifères peuvent recouvrer la vie après avoir été « amenés au degré de dessiccation le plus complet qu'on puisse réaliser (...) dans l'état actuel de la science ».

En fait, cette dessiccation ne serait jamais absolue. Davis, en 1873, Jacobs, Delage et Hérouard, pour ne citer qu'eux, nous apprennent que l'animal enkysté garde autour de lui une pellicule d'eau suffisante, dans son extrême ténuité, pour assurer la continuité du métabolisme nécessaire à la vie. D'autant plus que la cuticule enfermant le bloc en anhydrobiose reste perméable. C'est cette explication schématique qu'à la suite de précurseurs de si haute autorité j'ai cru pouvoir reprendre à propos de mes rotifères. Mais M. May la complète aujourd'hui par l'intervention de facteurs moins simplistes, qui jettent sur la question un jour tellement particulier qu'on en vient à se demander avec terreur si ce qu'on appelle « la mort » n'est pas souvent, même chez l'humain, un état analogue à celui des tardigrades desséchés.

Qu'est, physiologiquement, le phénomène de la vie organique? Un complexe, nous dit-on, de réactions produites, les uns sur les autres, par les plastides constituant les corps organisés — réactions coordonnées par le système nerveux. C'est le « tourbillon vital » de Cuvier. Et la mort résulte de l'arrêt de cette coordination, de la rupture de cet équilibre : notre corps, celui de toutes les bêtes, celui du moindre végétal, est le *lieu* d'une sorte de symphonie jouée avec le concours de deux grands solistes : l'assimilation et la désassimilation. Si l'un vient à se taire, l'orchestre s'arrête aussitôt; c'est le silence, et qui gagne peu à peu et descend d'étage en étage jusque dans les couches les plus profondes. Quand le tissu cellulaire est atteint, on présume que le silence est définitif, que la mort est irrévocable.

Je dis qu'on le *présume*, et ceci me ramène aux tardigrades de M. May; pour lui, l'état d'anhydrobiose, consécutif au dessèchement, serait fonction non seulement de l'enkystement, mais encore et surtout d'une modification de la structure cellulaire elle-même. La constitution cytologique de l'animal subirait, notamment dans les noyaux, des changements qui continueraient à rendre la vie possible dans des conditions tout à fait élémentaires et comme embryonnaires. La conclusion de l'auteur apparaît que l'*état dormant* ne doit pas être regardé comme une exception, mais comme une des formules de la vie parmi plusieurs. Il atteint simplement

chez les tardigrades une perfection qu'on ne rencontre plus chez les animaux plus hauts placés sur l'échelle.

Alors se pose la question : est-il sûr qu'on ne l'y rencontre plus? Est-il sûr que ce que nous appelons couramment « la mort » ne soit pas seulement, dans des cas déterminés, le sommeil du fakir en son cercueil de verre, celui du Rotifère et du Tardigrade sous sa cuticule provisoire?

Débattre ce propos dépasserait le cadre des présentes lignes, mais on en sent la terrible importance. Aussi bien n'est-il pas nouveau : il y a longtemps que l'humanité s'y absorbe dans l'angoisse, sans avoir jamais trouvé l'apaisante certitude qu'elle réclame.

Quoi qu'il en soit, saluons ces petits êtres qui, aux frontières de la vie et de la mort, représentent non seulement, suivant l'expression de M. May, « un carrefour riche en enseignements pour les biologistes », mais encore, ajouterai-je, un lourd sujet de méditation pour le penseur et le philosophe de la Nature.

*Marcel Roland.*

**Guide de l'entomologiste**, par *G. Colas*, assistant au Muséum d'Histoire Naturelle (N. Boubée et Cie, éd., Paris). — Précédé d'une substantielle préface du Dr R. Jeannel, dont l'autorité en la matière se double d'un réel talent d'écrivain, ce livre manquait aux amateurs d'insectes, pour la recherche, la chasse, la capture, la préparation et la conservation de ces petits animaux. M. Colas connaît d'ailleurs aussi bien la bestiole vivante que la morte, et si le professionnel qui est en lui se pique (c'est le cas de le dire!) de savoir déterminer et classer jusqu'au moindre coléoptère, son cœur d'homme souffre évidemment d'avoir à le plonger dans le bocal à cyanure et à le traverser d'une épingle. Mais quoi... la science réclame autant la mort que la vie, et l'ouvrage de M. Colas a son aboutissement dans les boîtes à collections, sans lesquelles la connaissance parfaite du redoutable et magnifique Insecte serait impossible.

A ce point de vue, le *Guide de l'entomologiste* ne laisse rien à désirer. Le débutant en fera son bréviaire; l'initié le lira, comme je l'ai lu, avec un extrême intérêt, y trouvera mille choses à apprendre, et le gardera à portée de sa main. Par son texte clair, précis, souvent pittoresque, par ses illustrations, ce guide est excellent.

M. R.

## *DANS LA PRESSE*

### HEBDOMADAIRES

**« L'Homme qui marchait devant moi. »** — Le roman d'André Chamson qu'a publié le *Mercure* paraît en librairie chez Gallimard. E. Danoen est allé demander au romancier ses secrets de fabrication (« Les Lettres françaises », 24 juin) :

« — En ce qui me concerne du moins, je crois que les romans commencent dans le moment intermédiaire entre la veille et le sommeil. Des images en noir sur blanc apparaissent derrière les paupières fermées. C'est là, derrière mes paupières, que j'ai rencontré L'Homme qui marchait devant moi. Depuis des mois, je me laissais aller au sommeil en bavardant avec lui. Et puis, au mois de février 1947, je suis resté seul trois jours, entre deux expositions, dans un petit village de l'Oberland bernois. J'en ai profité pour écrire d'un seul jet les 40 premières pages de mon livre. J'ai ensuite écrit la fin de la première partie à Paris, en éprouvant les difficultés d'écriture les plus terribles. La partie centrale a été écrite en un mois, pendant les vacances, en Cévennes, dans ma mai-

son de l'Aigoual. Je travaillais 14 heures par jour. Et la fin, en septembre, en rentrant à Paris, et alors que le temps était pluvieux. Il est possible que chaque partie ait été influencée par le temps de la saison, car la partie centrale est beaucoup plus ensoleillée que la fin. (...)

« — Matériellement parlant, comment écrivez-vous vos manuscrits?

« — Je commence par écrire au crayon, et comme je déteste les manuscrits raturés, je fais des premiers jets successifs. Jusqu'à cinq... Quand j'ai, au crayon, un jet qui me paraît satisfaisant, je le tape à la machine en corrigeant encore. J'ai la hantise du manuscrit net, car je crois qu'à une certaine clarté du manuscrit correspond une certaine clarté du style. »

**Un aventurier prend sa retraite.** — Henry de Monfreid a abandonné les pirates de la Mer Rouge, et Robert Charrou le décrit dans sa retraite campagnarde (« Point de Vue-Images du Monde », 24 juin) :

« Retiré à Ingrandes en plein Poitou, dans une gentilhommière du XVI^e siècle, le vieil aventurier partage son temps entre sa table d'écrivain, la pêche aux vairons et la culture des roses. Peintre, il continue également à brosser des toiles dont une exposition aura lieu en automne aux Champs-Elysées.

« La vie à Ingrandes s'écoule dans une atmosphère patriarcale : Henry de Monfreid se lève de bonne heure, écrit une partie de la matinée, puis, pieds nus — une vieille habitude de mer qui scandalise ses voisins — il vaque aux occupations domestiques.

« C'est un homme heureux, très fier de fleurir sa salle à manger rustique avec les roses et le chèvrefeuille de son enclos. »

**Nuances sur la Hongrie.** — M. Pierre Artigue intitule *Guerre de Religion* un article sur la Hongrie de 1948 (« Une Semaine dans le Monde », 26 juin), mais il tient à le terminer sur une note nuancée :

« Il y a suffisamment à critiquer sans qu'on se prête à accumuler des inexactitudes. Lorsqu'une personnalité américaine déclare, dans une réunion d'experts, que les acteurs hongrois sont tellement « dirigés » qu'ils n'ont pas accès aux œuvres des auteurs étrangers, c'est une inexactitude flagrante :

« Sur trente et une pièces jouées au cours de la saison actuelle, vingt-quatre étaient des pièces étrangères...

« Et sur ces vingt-quatre pièces étrangères, trois seulement appartenaient au répertoire soviétique.

« Lorsque la radio américaine prétend que les journalistes étrangers ne peuvent circuler librement dans le pays, c'est encore une erreur. Tout juste finiraient-ils par être suspects s'ils voyageaient trop.

« Lorsqu'on prétend que les œuvres étrangères ne sont pas mises en vente dans le pays, c'est qu'on n'a jamais vu l'étalage d'un libraire hongrois, où l'on trouve tous les best-sellers (souvent les pires) de la littérature américaine, anglaise, française.

« Il n'est pas question ici de défendre un régime que son zèle néophyte éloigne chaque jour davantage de notre conception occidentale de l'existence. Il s'agit seulement d'être vrai. Rien n'est si simple qu'on puisse trancher à coup sûr par oui ou par non.

« Et les choses ne vont pas tellement bien en Europe qu'on puisse se permettre de mépriser les nuances. »

**Un généralissime japonais : Mac Arthur.** — Alain de Prelle (« La Bataille », 30 juin) prête à un brillant journaliste américain, rencontré chez lord Killearn à Singapour, ces vues sur l'action au Japon du général Mac Arthur, dont d'ailleurs il n'aime guère la personne :

« Il était le seul à pouvoir réussir dans ce pays, parce que, parmi nos généraux, il était le seul à posséder cette jactance prussienne entraînant chez le peuple nippon tout à la fois la crainte, le respect et même la vénération. Eisenhower, avec son bon sourire, le paternel Bradley, Marshall lui-même ne fussent arrivés à rien avec 90 millions de Japonais qui ont besoin d'une idole comme de pain. Transplanter d'un seul coup la démocratie américaine dans l'archipel nippon eût constitué un crime dont le résultat se fût traduit par une poussée en masse vers le marxisme. Par bonheur, la semi-dictature de Mac Arthur nous en a préservés, et si, aujourd'hui, les Soviets n'avancent que pas à pas dans leur poussée impérialiste vers l'Atlantique et les mers chaudes, c'est beaucoup moins en considération de l'édifice branlant et largement équivoque de l'Union occidentale qu'en raison du saint respect que leur inspirent cent trente divisions japonaises susceptibles d'être reconstituées et rééquipées en deux mois. Car, enfin, c'est très bien d'affirmer que l'armée rouge n'aurait aucune peine à écraser la faible coalition des

effectifs militaires de l'Occident, mais pour tous ceux qui, comme moi, ont récemment visité le Japon, il ne peut faire le moindre doute qu'aucune force au monde ne serait capable de résister à l'assaut de soldats japonais dont l'intrépidité légendaire serait soutenue par les ressources sans limites du matériel américain. »

**Répertoire.** — *Nouveaux poèmes en prose*, de Paul Claudel (Le Chien, Le Nycticoray, Le Chameau, L'Ane) (« Figaro littéraire », 3 juillet). — *Hommage à Chateaubriand :* numéro spécial des « Nouvelles littéraires » (1er juillet). — *David et le XIXe siècle*, par René Huyghe (« Arts », 25 juin). — *« Madame Bovary, c'est moi », aurait pu dire la voluptueuse Louise Pradier*, par Maurice Rat (« La Bataille », 30 juin). — *La stratégie américaine en Afrique*, par P.-M. Dessinges (« Une Semaine dans le Monde », 3 juillet). — *Les origines de la campagne de Tunisie*, par Albert Kammerer (*Ibid.*, 3 et 10 juillet).

REVUES

**Images de 1848.** — Le n° 35 (mars-avril) du bel et honnête « Courrier graphique » apporte un brillant, piquant et vivant concours iconographique à la commémoration de 1848. Citons notamment, de Georges Dangon, *Typographes et imprimeurs en* 1848; de Roger Dévigne, *Les « Vésuviennes » de* 1848 *dans les lithographies d'Edouard de Beaumont;* de René Gérard, *Baudelaire journaliste.*

Dans le même numéro : *Les Artistes du Livre : Luc-Albert Moreau*, par Pierre Mornand.

**« Saint-Germain des Prés »** est une revue dont le premier numéro a paru en juin « pour rechercher et révéler les idées qui seront la justification et la conséquence d'un style de vie dont Saint-Germain-des-Prés, considéré comme une entité, est le symbole ». De-ci delà, quelques slogans : « Sur la fin du règne d'Artamène, la Bactriane fut agitée par des discordes civiles », ou encore : « La pomme verte regrette trop sa fleur pour mûrir », ou surtout — pour celui-ci on donnerait tout le numéro — : « Il faut vivre avec son taon ».

**Nerval à Vienne.** — Des deux lettres inédites écrites de Vienne, au début de 1840, par Gérard de Nerval, et que publient MM. Jean Richer et Alfred Dupont dans le numéro de juillet de la « Revue de Paris », la première est particulièrement curieuse. Adressée au chef de cabinet du ministre de l'Intérieur, elle constitue un rapport d'un « agent secret officieux » en mission, et révèle une vue politique qui surprendra bien des lecteurs de Nerval.

**Un portrait de Jean Paulhan** est dessiné par Claudine Chonez dans le numéro de juillet de « Paru », avec malice mais affection :

« Il s'enchante de demeurer dans l'ombre, sachant bien qu'elle est transparente : n'est-il pas, pour les initiés, pour l'élite, pour l'*intelligentsia* internationale, la vigie, le pilote et le confesseur des lettres françaises? Dans son bureau calme où les familiers chuchotent devant quelques toiles semées aux étagères, où parfois une bouteille de porto sort timidement d'un paravent de revues (trimestrielles), les réputations littéraires se nouent et se dénouent, les prochains succès se dessinent, les plus récentes audaces se discutent (avec préjugé favorable). (...)

« Sa vocation en ce monde, qu'il s'agisse des mystères du langage et de la poésie, ou de ceux du comportement humain, c'est de traiter toutes choses avec un mélange — dont lui seul connaît les doses explosives — d'analyse méthodique et scrupuleuse, et d'ironie. C'est un héros de la probité intellectuelle, un champion de la dissociation des idées; d'aucuns disent un mandarin à boutons, uniquement préoccupé de jouer avec l'intelligence. Mais c'est là une vue fort courte. Une poignée de main ne trompe pas. Paulhan chez lui : si la veste de velours violet, l'excessive douceur de la voix ont quelque chose d'épiscopal et de félin, la poignée de main solide, accordée aux larges épaules, est celle d'un honnête homme, tout simplement. »

**Hommages à Chateaubriand.** — Il y a deux manières de célébrer le centenaire de Chateaubriand. L'une, remarque Louis Martin-Chauffier (« Les Lettres françaises », 8 juillet), est de publier ses œuvres; c'est celle de M. Maurice Levaillant, qui donne coup sur coup, à la Pléiade et chez Flammarion, deux éditions monumentales des Mémoires. L'autre... :

« Je me suis obligé à lire à peu près tout ce qui s'écrit ou se prononce, ces temps-ci, sur Chateaubriand, avec l'espoir enfantin que peut-être je découvrirais, dans quelqu'une de ces huîtres béantes, une perle authentique. Je n'y ai

trouvé que ceci : hors quelques écrivains chez qui l'intuition supplée au savoir profond, et quelques spécialistes, aucun de ces faiseurs de pensums n'a lu Chateaubriand; ou, s'ils l'ont lu, c'est pire encore. Etrange gloire, qui survit à la connaissance, quand la connaissance accroîtrait encore la gloire. Académiciens, prélats, ambassadeurs, et toute cette gent littéraire de grande ou petite renommée, ils ne font que répéter, sur l'œuvre et sur l'homme, les lieux communs éculés qui, depuis son temps même, l'ont faussé, abaissé, figé et voilé à tous les regards. Lui, qui montrait le plus profond dégoût pour les puissants, les bourgeois, les copistes et les médiocres de tout poil, les voilà qui se vengent en célébrant sa mémoire, en le réduisant à leur taille, en faisant de lui un des leurs, en le poussant à rentrer de force dans des cadres qu'il faisait éclater, quels qu'ils fussent, avec l'impardonnable insolence du dédain. »

Répertoire. — *Poèmes*, par Jules Supervielle (« La Nef », juillet). *La Rochefoucauld*, par Jacques de Lacretelle (« La Revue Hommes et Mondes », juillet). — *L'ami des enfants :* Poulbot, par Roland Dorgelès (*ibid.*). — *Naissance d'un roman nègre*, par Richard Wright : comment fut écrit *Un Enfant du Pays* (*Native Son*) (« La Nef », juillet). — *La civilisation du Digeste*, par Chris Marker, John Bainbridge, André Bazin (« Esprit », juillet). — *Les images des dieux dans la littérature de l'Inde ancienne* par Louis Renou et *Robert Humblot* par Pierre du Colombier (« Revue française de l'Elite », 25 juin).

*La rivalité entre les Etats-Unis et l'U. R. S. S. en Extrême-Orient*, par Jean Chardonnet (« Revue de Défense nationale », juillet). — *Trois protocoles secrets de Moscou*, par X... : sur la « coopération » économique entre la Russie et la Hongrie (« Hommes et Mondes », juillet). — *Les conséquences géographiques de l'émancipation des Noirs en Afrique* (1848), par Louis Joubert (« Les Cahiers d'Outre-Mer », avril-juin). — *Prospérité ou crise aux Etats-Unis en* 1948? par Pierre Mendès-France (« La Nef », juillet). — *Gandhi reçu chez les Fascistes*, par Romain Rolland : extraits du *Journal*, février et mars 1932 (*ibid.*).

## *VARIETES*

**QUESTIONS INACTUELLES. GIBRALTAR.** — Le roc de Gibraltar a été perdu fort étourdiment par l'Espagne, et cela se passait, comme on ne l'ignore pas, en 1704.

La guerre de la Succession d'Autriche était dans sa quatrième année. Le malheureux Philippe V se débattait au milieu des embarras et des intrigues d'un Etat en déliquescence. Un nouveau théâtre d'opérations venait de s'ajouter à ceux d'Italie, d'Allemagne et des Flandres du fait de l'entrée du Portugal dans la Grande Alliance. Les Alliés, ayant organisé des fronts passifs en Italie et en Flandres, se renforçaient en Allemagne et tentaient une diversion en Espagne.

Pendant que Berwick leur résistait sur le Tage avec Philippe V, le prince de Hesse-Darmstadt se rendait devant Barcelone avec l'escadre anglo-hollandaise portant un corps de débarquement de 2.500 hommes, sommait vainement la ville de capituler, reprenait la mer, se présentait devant Gibraltar le 1er août et, tandis que l'amiral Rooke maîtrisait les batteries espagnoles avec un tir de 1.500 coups de canon, le prince investissait la ville du côté de la terre et s'en emparait en faisant passer des troupes par un chemin réputé impraticable. Le succès fut d'autant plus rapide et facile, que les Espagnols, tenant la forteresse pour inexpugnable, n'y avaient laissé qu'une poignée d'hommes (une centaine au

grand maximum) avec très peu de vivres et de munitions. L'attaque victorieuse n'avait pas duré plus de deux jours.

La réaction, qui aurait dû être foudroyante pour se montrer efficace, fut tardive et molle. Non pas que Philippe V n'ait vivement ressenti la perte d'une place si utile à la défense de l'Andalousie, si indispensable à la liberté des communications entre les différentes parties de son royaume et de l'empire d'Amérique. Mais l'armée espagnole n'était plus à ce moment celle de Rocroy : on mit près de trois mois à réunir 5.000 hommes de troupes hétérogènes et peu instruites ou même complètement inexercées.

Louis XIV, vers qui son petit-fils se tournait sans cesse, prêta 3.000 soldats de marine, avec une faible escadre commandée par le baron de Pointis, et le siège commença avec 8.000 hommes de troupes, sous le haut commandement du marquis de Villadarias, gouverneur d'Andalousie, et sous la conduite technique du Français Bernard Renaud, habile ingénieur qui avait pris part, en 1680, à la démonstration de Duquesne devant Alger.

Malgré le temps perdu, qui avait permis aux Anglo-hollandais d'améliorer sérieusement les défenses de la place, en fortifiant le passage resserré entre la mer et la montagne, qui reliait la forteresse à l'arrière-pays, les chances des assiégeants n'étaient pas nulles, en raison de leur supériorité numérique et surtout de l'excellent tir des batteries françaises qui pratiquèrent des brèches suffisantes pour un assaut. A la fin du mois d'octobre, l'on se flattait d'enlever la place dans un délai de huit jours.

Ces espoirs se trouvèrent ruinés par l'arrivée, le 9 novembre, d'une escadre anglo-hollandaise de 24 vaisseaux, aux ordres de l'amiral Lacke, venue de Lisbonne, qui jeta dans la forteresse un renfort de 500 hommes avec des vivres et des munitions, après avoir neutralisé et en partie détruit l'escadre de Pointis. Place maritime, Gibraltar n'était plus bloquée que du côté de la terre, la mer était ouverte à son ravitaillement. Le sort du siège, dès cet instant, paraissait réglé.

On s'obstina cependant, comptant sans doute sur un miracle. Un assaut de ce roc de 425 mètres de haut, à pic sur la mer, fut tenté et faillit réussir : comme les Espagnols, les Anglais avaient négligé de garder deux sentiers réputés inaccessibles, qui serpentaient jusqu'au sommet. On désertait beaucoup, du reste, de part et d'autre, et la garnison s'enivrait volontiers, comme pour calmer sa fièvre obsidionale; mais des deux côtés, on essayait aussi de se renforcer. C'est ainsi que Pointis amena 22 navires de Cadix; mais il fut devancé par l'amiral Lacke qui arriva avec 32 vaisseaux portant 4.000 soldats anglo-hollandais, et dut rentrer à Cadix d'où il écrivit à Louis XIV et à Philippe V pour leur démontrer la folie de s'obstiner dans une aventure sans espoir.

Louis XIV, aisément convaincu, dépêcha sur les lieux le maréchal de Tessé, avec mission de lui faire un rapport sur la situa-

tion. Entre temps, un nouvel assaut fut tenté, le 7 février 1705, et comme les précédents, échoua. Les 17 et 18 février, 13 vaisseaux anglais débarquèrent 1.300 hommes, de l'artillerie, des vivres. Le corps de siège qui ne se montait plus qu'à 5 ou 6.000 hommes, à cause des pertes et des malades, devenait inférieur à la garnison investie.

Le maréchal de Tessé représenta au roi d'Espagne que faute de flotte, de canons et de munitions, il devenait impossible de continuer le siège. Philippe V lui opposa cette simple et savoureuse réponse : « Mon intention est qu'on continue le siège jusqu'au bout, et plus vous trouverez d'obstacles, plus je vous en aurai d'obligations... » Tessé, qui ne manquait ni de franchise, ni d'un certain art de manier l'ironie, lui répondit : « J'ai de l'admiration, Sire, pour votre fermeté, et je vois, si je l'ose dire, comme Elle, les conséquences du succès de cette entreprise, mais les moyens, Sire, c'est ce qui nous manque, car la volonté bien effective ne suffit pas... Pour moi, Sire, je suivrai vos ordres, et ce ne sont point les difficultés surmontables qui m'affligent, ce sont les impossibilités... Parmi tout cela, je supplie très humblement Votre Majesté de ne se point relâcher sur la nécessité de vos recrues, et de vouloir bien ordonner et décider dans vos conseils dont il est certain que les usages et les longueurs sont mortelles pour la vivacité nécessaire aux opérations de la guerre. »

Le 21 février, 35 navires de guerre anglais et hollandais firent leur apparition, obligeant le baron de Pointis à prendre le large, puis, rejoint en Méditerranée, à accepter un combat inégal et désastreux.

Le maréchal de Tessé insista encore auprès du roi d'Espagne pour lever le siège, mais sans plus de succès. Ce fut Louis XIV qui, pour sauver les troupes françaises, prit la décision nécessaire. Le 7 mai, les bataillons français quittèrent leur camp pour Cadix où les attendait le maréchal de Tessé, ce qui entraîna la levée du siège, sans esprit de retour.

Les péripéties de cette action de guerre, d'une portée infinie, étaient assez familières au XVIII^e^ siècle pour qu'on ait pu s'inspirer, lors des sièges de 1727 et 1782, des leçons de celui de 1705. Mais leur relation officielle, rédigée vers 1784 par le lieutenant général de Vault, directeur du Dépôt de la Guerre, d'après la correspondance des cours de France et d'Espagne et des généraux, est demeurée ignorée pendant cent cinquante ans, en sorte que ces détails sont à peu près inconnus de nos contemporains.

*Robert Laulan.*

# GAZETTE

**Shakespeare, Autos et Tracteurs.** — *Il y a quelques soirs, au Théâtre du Mémorial de Stratford-sur-Avon, j'assistais à une représentation de* Vie et Mort du Roi Jean, *où la vision historique de Shakespeare étonne le spectateur... Jean sans Terre et Philippe Auguste, nobles et prêtres, quelle galerie de politiciens et de diplomates intéressés! C'est la plume d'un dramaturge de la monarchie élisabéthaine non suspect d'écouter les radios révolutionnaires qui pourtant l'a décrite. Le spectacle, parfaitement présenté, fut la bienfaisante étincelle d'humanisme qui illumina mes pensées du moment. Je n'étais pas venue à Stratford en pèlerinage artistique, mais pour voir des autos et des tracteurs... Mes pieds étaient lourds d'avoir arpenté des usines, mes circonvolutions cérébrales résonnaient encore des bruits de moteurs, et, la fatigue donnant faim, j'avais le sentiment de n'être plus qu'une sorte de poêle à combustion rapide, qui dévore et n'a d'autre rôle que de dévorer. Tout cela était prosaïque et démontrait la puissance écrasante de la machine nombreuse et organisée sur l'intelligence. D'où le choc salutaire du génie de Shakespeare. Il me rendit la joie de comprendre.*

*Autos et tracteurs ne sont pas fabriqués juste à l'ombre du Théâtre du Mémorial, ni dans son horizon de belles pelouses. Chaque jour, dans un groupe de voyageurs préoccupés de questions économiques, je quittais la ville pour de longues randonnées par la route, qui me menaient d'une usine à l'autre sans dispersion d'intérêt.*

*L'industrie automobile britannique est, cette année, en plein essor après les difficultés qui l'assaillirent notamment l'autre hiver avec les grèves et la crise du combustible. Elle procéda alors à la fois à la modernisation de son organisation sociale et à l'introduction d'un système de production électrique indépendante dans chaque usine. La double tâche était peut-être un peu tardivement entreprise, mais elle a été menée à bien avec ce réalisme modeste et persévérant qui est le signe du courage britannique. Dans chaque firme, la direction a recherché les meilleures méthodes de juste rémunération du travail et les formes les plus attrayantes de l'emploi salarié. Il est très anglais qu'on soit arrivé du reste à des décisions pratiques variées, en tenant compte des problèmes matériels et techniques spéciaux à chaque usine. Sans parler d'échelles de salaires, d'heures*

*de présence ni de congés annuels, je peux dire que les ouvriers de l'industrie automobile britannique ont l'air de bourgeois en salopettes et que leurs cantines sont mieux pourvues que les petits restaurants des villes... Quant à l'installation de moyens de production électrique autonome dans les usines, elle s'est faite avec des moteurs Diésel à pétrole, qui évitent l'arrêt chaotique du travail en cas de coupure du courant d'énergie publique.*

*Ces améliorations s'ajoutent à l'abondance évidente des matières premières. Rien ne manque dans les ateliers, si ce n'est la place pour déployer commodément la fabrication. Le ministère spécialisé dans la construction des immeubles donne lentement les permis de bâtir, et il faudrait pourtant des annexes aux locaux où les tas de matériaux se multiplient et où la longueur des chaînes s'étire. Pour pallier une situation difficile, les ingénieurs se montrent, c'est le mot, ingénieux dans leurs inventions de circuits superposés et entrecroisés pour le transport des pièces et leur assemblage. On ne voit plus guère de wagonnets dans les allées, ce qui diminue sans doute le risque de se faire écharper. Les chaînes, descendant de toutes les hauteurs possibles, déposent tantôt une dynamo, tantôt un flanc de carrosserie, voire un plateau de boulons ou autres fournitures, devant les ouvriers qui n'ont guère la place de bouger. Ce spectacle d'activité verticale est très pittoresque dans certaines firmes, telle Austin, qui ont une clientèle américaine entichée de laques brillantes en teintes pastel : la procession aérienne des portes et pare-boue de couleur ressemble à un défilé de mannequins!*

*Le gouvernement exige que 75 % de la production automobile soit exportée. Le marché domestique se plaint que les fabricants, profitant d'une demande étrangère considérable, dépassent même cet objectif et le portent à 90 %. Il est assez curieux que les Etats-Unis soient les plus grands acheteurs d'autos britanniques; ils achètent même des Fords, dont leur industrie domestique n'est pourtant pas à court! La plupart des petits pays européens sont aussi amateurs de voitures anglaises, notamment ceux dont les devises sont assez fermes (Suède, Suisse, Portugal). La France ne peut guère s'offrir le luxe de concurrencer sa propre industrie automobile par des importations; elle impose un droit d'entrée de 50 % aux autos étrangères, et les fabricants britanniques, sympathiques à ses difficultés, montrent sans réticence leurs plus récents modèles aux visiteurs français. « Vous ne pouvez pas acheter, disent-ils en souriant; qu'importe, essayez cette voiture! » C'est ainsi que j'ai eu notamment l'avantage de participer, dans un terrain vague tout en trous et bosses, agrémenté de grosses racines saillantes et d'ornières, à un exercice digne de Luna Park dans lequel j'ai pu admirer la qualité des freins et des ressorts d'un Jaguar. Ce véhicule au nom féroce et aux possibilités acrobatiques, mené à toute vitesse, même aux virages, par un champion de courses, me laisse le souvenir nostalgique d'une confortable berline capitonnée de cuir grenat.*

*Pour ce qui est des tracteurs agricoles, j'ai assisté à la construction en séries interminables de leurs châssis robustes et soignés. Supplice de Tantale pour un esprit français conscient de l'insuffisance de l'équipement mécanique agricole de son pays! Tout de même, ayant vu les gros, comme les petits tracteurs évoluer avec précision dans l'espace d'un jardin sous la conduite de démonstrateurs qui leur adaptaient une variété impressionnante d'instruments de culture, j'ai foi que l'idée de la simplification du travail de la terre abattra beaucoup de difficultés économiques, y compris des barrières douanières, parce qu'elle est sage, et que les hommes, au fond, le sont aussi, pourvu qu'ils en aient l'occasion.*

MARIE-REINE GARNIER.

**Un portrait peu connu de Gluck.** — *C'est un portrait littéraire, brossé à la hâte, mais pris sur le vif et singulièrement émouvant, qui se trouve dans le* Journal d'un voyage en Allemagne *du comte de Guibert. Il pourrait servir de commentaire au tableau du musée de Vienne de S. Duplessis, qui représente Gluck au clavecin, la main gauche levée, l'air inspiré, s'il n'était antérieur de deux années* (1773) *à cette œuvre célèbre. Le voici :*

Matinée passée chez Gluck, fameux musicien, un des premiers, peut-être le premier de l'Europe. Répétition à son clavecin, par lui tout seul, de plusieurs scènes d'un opéra français, d'*Iphigénie*, qu'il a fait pour le théâtre de Paris, et qui doit y être joué l'année prochaine; paroles du Bailly du Rollet : sont presque toutes tirées de Racine. Sujet bien resserré, bien lié et bien adapté au théâtre lyrique. Genre de musique neuf, absolument neuf. Récitatif simple et déclamé d'une manière sublime; jamais rien ne m'a fait cet effet en musique; et c'était Gluck seul, avec une voix de chaudron, estropiant le français, touchant médiocrement le clavecin! Son génie couvrait tout, il animait ses yeux, son geste; il m'échauffait, moi, barbare, moi dont on n'a presque jamais ému l'âme par les oreilles! — ROBERT LAULAN.

**Elémir Bourges et Saint-Simon.** — *M. Michel Puy me fait l'honneur de m'écrire pour me signaler un lapsus,* p. 270, *dans mon article sur* le Crépuscule des Dieux et Saint-Simon : *« Ce n'est pas au duc de Bourgogne qu'il faut imputer la mauvaise farce dont mourut le poète Santeuil, mais au duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé et gendre de Louis XIV et de Mme de Montespan ».*

*Rien de plus exact, et le Larousse même le mentionne. Santeuil appartenait aux Condé; et c'était, dit Saint-Simon, « de toute la maison à qui l'aimerait le mieux ». Mon erreur d'écriture s'explique moins par l'excuse générale que me souffle mon aimable correspondant : « Le nombre des personnages mis en scène par Saint-Simon est si considérable, qu'il en résulte bien des confusions, et qu'on attribue aux uns les fautes des autres », — que par la présence attractive du mot* Bourgogne *en tête du paragraphe : « M. le Duc*

*tint cette année les Etats de Bourgogne, en la place de M. le Prince son père.»*

*Et c'est l'affection bien connue de Louis XIV pour la duchesse de Bourgogne qui m'a fait commettre le même lapsus, — qui a échappé à l'attention de M. Puy, et dont je m'excuse, —* p. 263 : *ce n'est pas avec la duchesse de Bourgogne (Marie-Adélaïde de Savoie avait dix ans en* 1695 *et n'épousa le duc qu'en* 1697) *que Louis XIV, à la surprise générale, « s'amusa à badiner » et à jouer aux olives, mais avec la duchesse de Bourbon, fille de Mme de Montespan. « Cela fit boire quelques coups à Mme la Duchesse, ajoute notre auteur. Le Roi fit semblant d'en boire un ou deux. » Il résulta de cette faveur royale une « forte picoterie des princesses », avec échange d'injures telles que « sac à vin » et « sac à guenilles » entre les trois sœurs : la princesse de Conti, la duchesse de Chartres et la duchesse de Bourbon.*

*Mon correspondant est moins dans le vrai lorsqu'il déduit, d'erreurs qu'il a souvent constatées, que « la duchesse et le duc de Bourgogne, destinés à régner, se surveillaient certainement davantage et n'ont pas donné beaucoup de prise à la médisance ». C'est pourtant bien au « Discours sur Mgr le duc de Bourgogne,* 25 *mai* 1710, *adressé à M. le duc de Beauvilliers », et à « l'anatomie de ce discours »,* (V, 17) *que Bourges a emprunté les traits qu'il prête au comte Otto. « Le prodige, écrit Saint-Simon, est qu'en très peu de temps la dévotion et la grâce en firent un autre homme »; mais son adolescence fut celle du jeune Otto, même pour la page pudiquement omise dans l'édition Plon du* Crépuscule, *et rétablie,* p. 164-165 *de l'édition Stock; avec cette réserve que la remarque de M. d'Oels : « Car il était au poil et à la plume », vise, dans Saint-Simon, le grand-prieur, frère de M. de Vendôme, « la plus vile, la plus méprisable et en même temps la plus dangereuse créature qu'il fût possible », et qui, avec tous les vices de son frère, « sur la débauche, avait de plus que lui d'être au poil et à la plume ».*

ANDRÉ LEBOIS.

*Le Directeur-Gérant :* PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie^. – MESNIL (EURE). – 6349 – 1948
Dépôt légal : 3e trimestre 1948.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e^

---

# UNE AVENTURE
## DANS
# LES MERS AUSTRALES

*L'expédition du Commandant Baudin (1800-1803)*

par RENÉ BOUVIER et ÉDOUARD MAYNIAL

Un volume in-8° raisin 14,5×23 de 232 pages . . . . . . . . . . . . 150 francs

***Ouvrage couronné en juillet 1948 par l'Académie de Marine***



P.-L. LARCHER

# LE PARFUM DE COMBRAY

***Pèlerinage proustien à Illiers***

Un volume in-16 de 120 pages . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 60 francs

...On vient à présent de fort loin pour visiter Illiers, pour confronter aux formations humaines, pour faire revivre dans le cadre du roman ces créatures qui, pour tant de lecteurs, sont devenues une réalité de chair et d'esprit... Un admirateur fervent, M. Larcher, a pu écrie un livre délicat sur *Le Parfum de Combray* (GUERMANTES, *Le Figaro*, 25-26 juillet 1948).

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e^)

# MALLARMÉ TEL QU'EN LUI-MÊME

par ANTOINE ORLIAC

Un vol. in-16 double-couronne de 240 pages . . . . . . . . . . . . . 210 francs

... un côté du poète quasi inconnu et quelque peu étrange : sa passion pour l'occultisme (*Aux Ecoutes*).

Voilà un Mallarmé — « tel qu'en lui-même » peut-être — bien différent de celui qu'admire assez dévotement la génération des poètes actuels (S. F., *A Présent*).

Que les curieux de symbolisme parcourent ce livre à leurs risques et périls, et en étudient les différents « plans de réfraction », comme dit M. Orliac (*Livres et Lectures*).

Qu'il y ait au cœur de Mallarmé un ésotérisme philosophique transposé sur le mode d'une nouvelle religion esthétique, les pénétrantes analyses de M. Orliac ne permettent plus d'en douter. (...) Le Mallarmé « mystique » que tente de révéler M. Orliac, dont le travail constitue une première approche, est sans doute le plus près du vrai. On lira donc avec fruit cet ouvrage utile sur l'exégèse intellectuelle du poète (A. P., *Paru*).

Le livre d'Antoine Orliac sera lu et médité par tous les poètes et tous les fervents de la poésie. C'est un livre capital dont la lecture s'impose absolument (A. M., *L'Avenir de Cannes et du Sud-Ouest*).

Le singulier mérite d'un tel ouvrage, c'est de parler valablement, même après tant d'autres; c'est, dans sa richesse complexe (...), de nous rendre souvent par des formules frappantes plus saisissable l'irréel chatoiement de Mallarmé (J.-H. B., *Une Semaine dans le Monde*).

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie^. — MESNIL (EURE). — 1948.